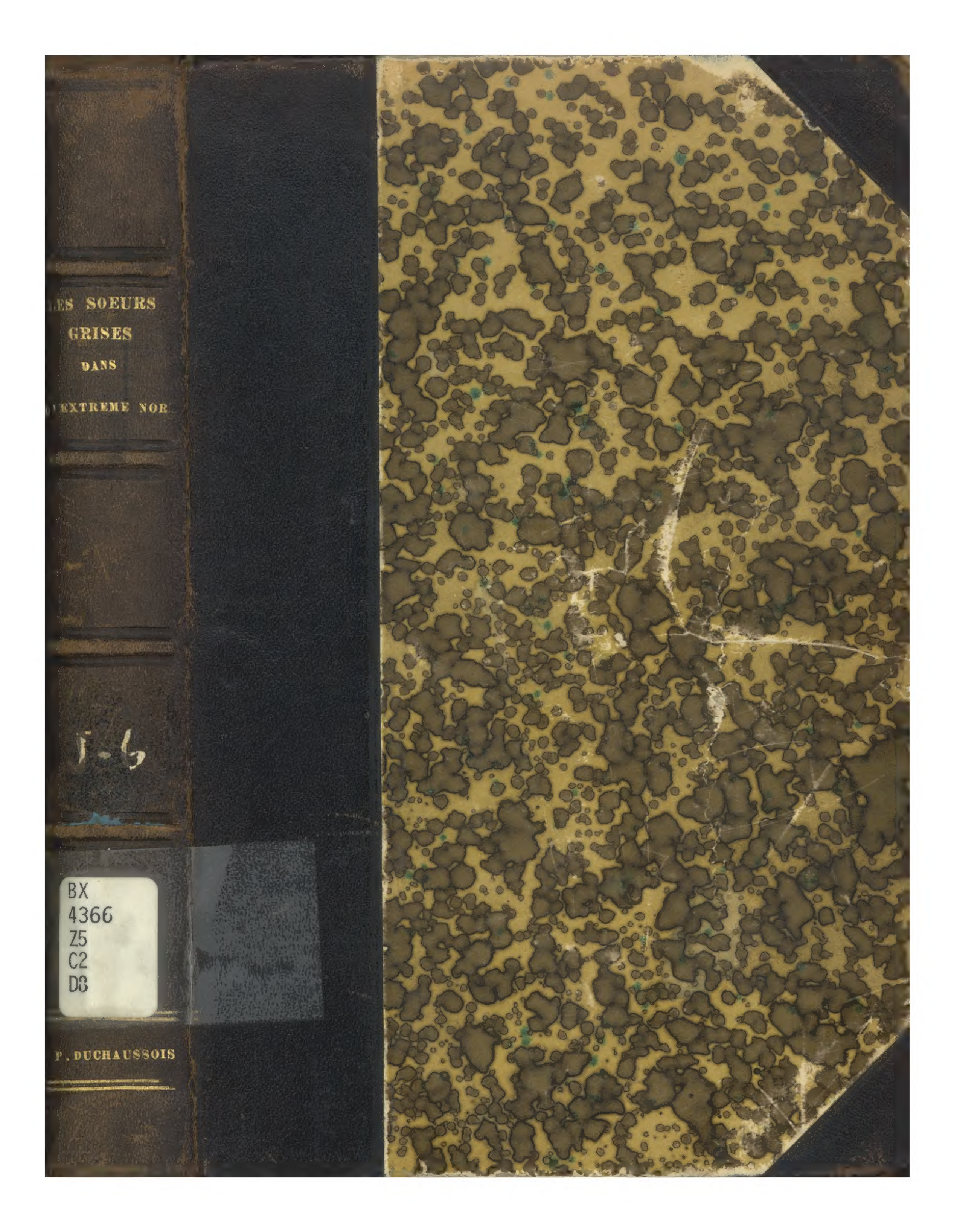
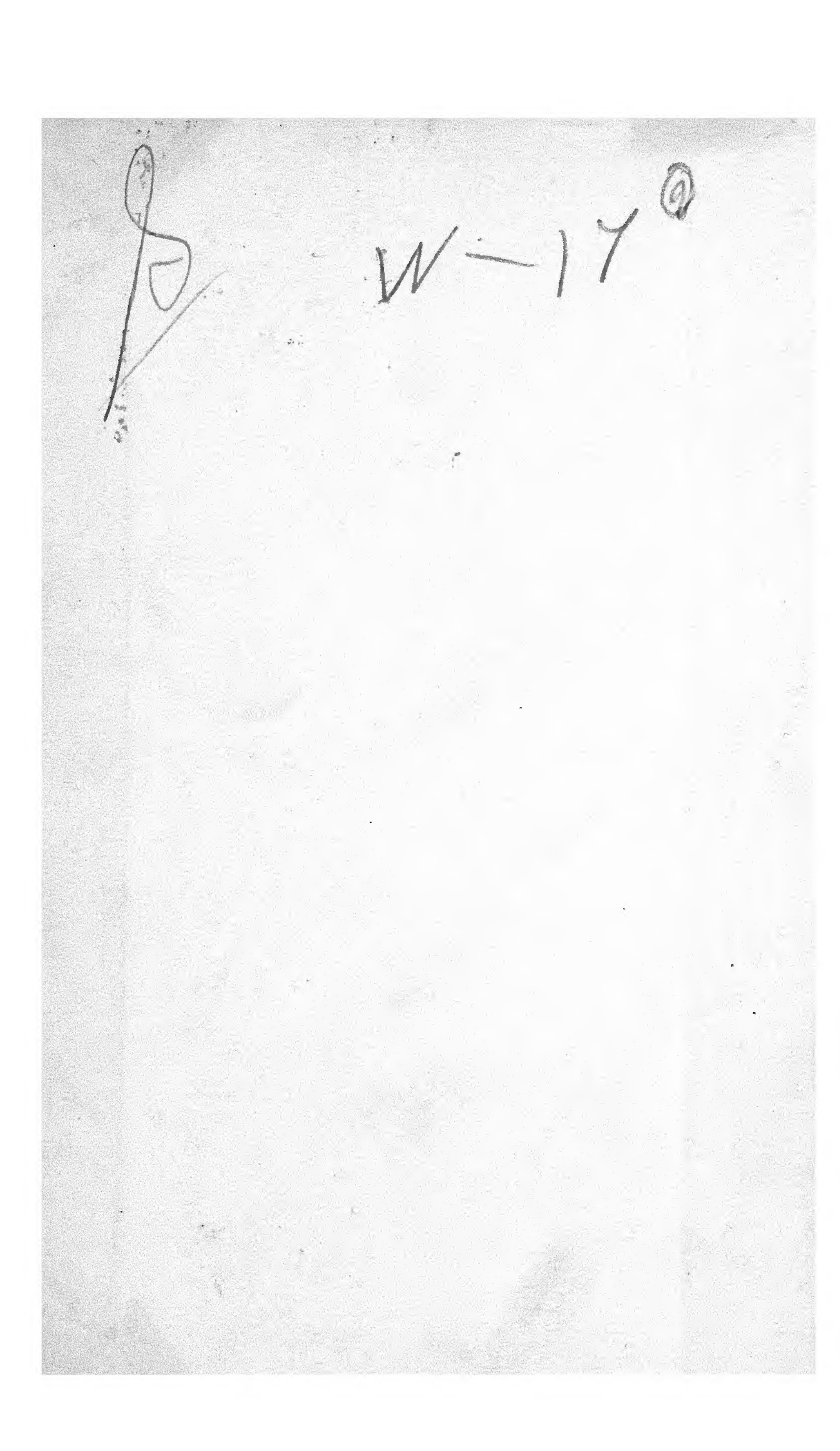

LES SOEURS
GRISES
DANS
L'EXTREME NORD
5-6
BX
4366
Z5
C2
D8
P. DUCHAUSSOIS



au R. P. André Daridon O.M.I.
l'ami et le collaborateur, si fidèles
tous deux,
reconnaissant et affectueux
hommage
P. Duchaussois, O.M.I.
Edmonton, 3 juin 1917

LES SOEURS GRISES

DANS

L'EXTREME-NORD

CINQUANTE ANS DE MISSIONS

DU MEME AUTEUR

En préparation

LES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULEE DANS L'EXTREME-NORD.

APOTRES INCONNUS.

(Les frères convers Oblats de Marie Immaculée dans les Missions de l'Extrême-Nord.)

R. P. DUCHAUSSOIS
Oblat de Marie Immaculée

Les Soeurs Grises

dans l'Extrême-Nord

CINQUANTE ANS DE MISSIONS

"A celles qui travaillèrent avec nous
dans la diffusion de l'Evangile........"
Philipp. IV. 3.



AU PROFIT DES ORPHELINS DU MACKENZIE

Permission des Supérieurs.

Vu le rapport favorable qui nous en a été fait par deux de nos examinateurs, nous permettons la publication de l'ouvrage intitulé : *Les Soeurs Grises dans l'Extrême-Nord: Cinquante ans de Missions*, par le R. P. Duchaussois, O.M.I., de notre province d'Alberta-Saskatchewan.

Edmonton, 6 janvier 1917.

H. Grandin, O.M.I.,
Provincial.

Nihil obstat.

Ottawae, die 25 Januarii 1917.

A. Estève, O.M.I.,
Censor deputatus.

Imprimatur.

Ottawae, die 25 Januarii 1917.

† C. H. Gauthier,
Arch. Ottawiensis.

EN VENTE

chez les Révérendes Soeurs Grises,
Maison-Mère, 390 rue Guy, Montréal, (P.Q.)
Maison Provinciale, St-Boniface, (Manitoba)

Lettre de Sa Grandeur, Monseigneur Gabriel Breynat, Oblat de Marie Immaculée, évêque d'Adramyte, in partibus infidelium, vicaire apostolique du Mackenzie,

à la Très Honorée Mère Piché, supérieure générale des Soeurs de la Charité de l'Hôpital-Général de Montréal.

L.J.C. et M.I.

Notre-Dame de La Providence, Mackenzie,
ce 17 septembre 1916.

Ma Très Révérende Mère,

Il y a cinquante ans, aujourd'hui, que cinq filles de la Vénérable Mère d'Youville quittaient Montréal, pour venir ici se dévouer à l'instruction et à la formation religieuse des indiens de l'Extrême-Nord. Elles arrivèrent à cette mission de La Providence, le 28 août 1867.

L'établissement devait prendre le nom d'*Hôpital du Sacré-Coeur*. C'était assez préciser que les nouvelles missionnaires ne devaient exclure aucune misère du champ d'action assigné à leur charité.

Sans sonder les desseins de Dieu, ni nous demander pourqui il attendit si longtemps pour appeler à la connaissance de l'Evangile ces pauvres déshérités, perdus aux extrémités du monde, c'est un fait qu'il choisit, pour les évangéliser, les membres d'une congrégation qui devait recevoir en testament, de son fondateur, "la charité", et "le zèle pour le salut des pauvres abandonnés".

Ne convenait-il pas, dès lors, qu'il donnât aux missionnaires Oblats de Marie Immaculée, comme auxiliaires dans leurs oeuvres de dévouement et d'abnégation, ces héroïnes que l'Eglise a jugées dignes de porter, comme marque distinctive, le nom de "Soeurs de la Charité"?

De fait, toutes les communautés, aux portes desquelles du secours fut sollicité, avaient répondu négativement: il faut avouer que la besogne était peu attrayante, alors surtout, et à ces distances!

Ce livre dit comment les Soeurs Grises acceptèrent; comment elles répondirent, et répondent encore à la confiance de leurs supérieures.

Tout n'est pas dit. Le volume, pour être complet, devrait reproduire les pages du "livre de vie", dans lequel tout est contenu, "in quo totum continetur", comme nous le chantons au "Dies irae".

Mais le "livre de vie" est sous la garde jalouse des anges, jusqu'au jour des grandes manifestations. Nul doute que ce "totum" ne réserve des surprises,

tout à l'honneur et à la joie de votre communauté!

En attendant, ma Très Révérende Mère, veuillez agréer cet humble hommage de notre vive reconnaissance envers "celles qui travaillèrent avec nous, dans la diffusion de l'Evangile".

Je certifie la véracité de tout ce qui y est dit.

L'auteur a vu et constaté par lui-même. Je l'ai choisi pour être l'interprète de mes sentiments. A accomplir sa tâche, il a mis tout son coeur et tout son talent; comment n'aurait-il pas réussi? Je l'en félicite, et l'en remercie affectueusement.

Permettez-moi d'émettre le souhait que son ouvrage aille porter, dans le plus grand nombre de nos bonnes familles canadiennes, la semence féconde de solides vocations.

Si les exemples entraînent, plus ils sont élevés, plus grande doit être leur force d'attraction sur les âmes généreuses.

Les âmes généreuses ne manquent pas; il suffit d'une étincelle pour éveiller en elles la conscience de leurs énergies.

Daigne le Sacré-Coeur, "Fournaise ardente de charité", se servir de ce témoignage de notre reconnaissance, pour allumer dans beaucoup de coeurs l'étincelle révélatrice de vocations apostoliques, qui viendront grossir le nombre de vos admirables missionnaires.

Je vous prie d'agréer, ma Très Révérende Mère.

l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués et reconnaissants, en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Gabriel Breynat, O.M.I., év. d'Adramyte,
vic. apost. du Mackenzie.

AVANT-PROPOS.

A la Reine des Apôtres, nous dédions ce petit livre.

Il ne raconte pas l'histoire entière des Soeurs Grises, dans l'Extrême-Nord... Un immense volume contiendrait-il tout ce qu'il nous fut donné d'apprendre et d'admirer, durant un long voyage au pays de leur apostolat?

Puisse la bienveillance du lecteur trouver néanmoins, en ces modestes pages, l'image assez fidèle de l'un des plus beaux dévouements, enfantés par la religion catholique au cours des siècles.

Comme l'Eglise elle-même, dont elles sont les phalanges d'élite, les sociétés religieuses répondent à leur vocation divine, en reproduisant les vertus de leurs fondateurs ou de leurs fondatrices. C'est pourquoi nous nous sommes fait un pieux devoir de présenter, au premier plan, le modèle filialement copié: *la vénérable Mère d'Youville,* "cette mère plus admirable qn'on ne peut le dire, et digne de vivre éternellement dans la mémoire des bons". (II Mach. VII, 20.)

Telle mère, telles filles: la suite des chapitres ne fera que le prouver.

Il était bon de signaler aussi la voie ouverte aux soeurs missionnaires du Mackenzie, par leurs aînées de la Rivière-Rouge, parties de Montréal, en canot d'écorce, il y a soixante-treize ans. "C'est une grande avance, sur le chemin de la vie, que d'y trouver la trace de ceux du même sang et du même nom, qui ont marché devant nous, en éclaireurs et pionniers", a écrit Mgr Baunard.

Nos voeux seront comblés, si, la divine Mère de toutes grâces bénissant l'humble effort de notre obéissance au bien-aimé vicaire apostolique du Mackenzie, les missions des Soeurs de la Charité sont mieux connues, leurs sacrifices plus estimés, et leurs pauvres, les pauvres de Jésus-Christ, plus fraternellement aimés.

CHAPITRE I

MADAME D'YOUVILLE ET SON OEUVRE.

La première Soeur Grise, missionnaire des pauvres, fut Madame d'Youville, née Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmerais.

Son père, Christophe, quitta, en 1687, le château trois fois séculaire de la Jemmerais, sis à Médréac, diocèse de Saint-Malo, pour venir au Canada batailler contre les Iroquois. Il conquit par sa bravoure le grade de capitaine.

Sa mère, Marie-Renée de Varennes, était fille de René de Varennes, et petite-fille du sieur Boucher de Boucherville: tous deux, en leur temps, gouverneurs des Trois-Rivières. Deux des frères de Marie-Renée de Varennes étaient prêtres; un autre, le célèbre de la Vérandrye, devait passer à la postérité avec la gloire de premier explorateur des régions de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine; sa soeur, Marie-Louise, devait compter, parmi ses arrière-petits-fils, Mgr Taché, O.M.I., premier archevêque de Saint-Boniface.

Marie-Marguerite, notre Vénérable, fut l'aînée de six enfants. Elle naquit, le 15 octobre 1701, au manoir de Varennes, sur les bords du Saint-Laurent. A sept ans, elle perdit son père, qui, en mourant, laissait à sa famille l'exemple de toutes les vertus qu'engendrent la noblesse chrétienne et la pauvreté.

Ici commence la longue carrière de dévouement de Marie-Marguerite. Jusqu'à son mariage, elle ne prendra pour elle-même que les deux années préparatoires à sa première communion, passées au pensionnat des Ursulines de Québec.

Le 12 août 1722, elle s'unit à François d'Youville, fils de Pierre You, et gentilhomme de Ville-Marie.

Du mariage, quoique le plus saintement préparé de son côté, elle ne connut que les épines. L'humeur jalouse d'une belle-mère et la conduite effrénée d'un dur mari eurent tôt fait de fermer aux attraits du monde ce coeur trop large pour lui, et de l'ouvrir à un idéal incomparablement plus noble.

Dieu voulait à lui seul son élue. C'est pourquoi le noviciat des saints, celui de la souffrance, fut offert à la jeune épouse. Elle s'y engagea résolument, ou plutôt elle continua de marcher dans la même voie douloureuse, qui n'avait changé que d'aspect.

Au bout de six années de ce martyre, se présenta le bon samaritain des consolations et des lumières divines. C'était M. Dulescoat, prêtre sulpicien et

curé de Ville-Marie.

A quelles cimes surnaturelles les directions de l'homme de Dieu portèrent-elles bientôt cette âme déjà si grande? L'Eglise qui a commencé son procès de canonisation, nous l'a révélé, en se préparant à la donner comme modèle à tant de victimes appelées au même calvaire.

Le 4 juillet 1730, un mal rapide emporta M. d'Youville.

Madame d'Youville pleura sincèrement l'époux qu'elle avait sincèrement aimé. Elle plaça toute sa confiance en Dieu, le Père Eternel, appui de toute faiblesse et source de tout bien. Telle fut sa dévotion fondamentale. En même temps, elle se livra à ses obligations de veuve et de mère: l'acquittement des dettes laissées, et l'éducation de deux enfants qui lui restaient. A ces devoirs, son ardeur trop longtemps contenue en ajouta aussitôt un autre: le dévouement pour les pauvres du dehors, pour les malades, pour les prisonniers, pour tous ceux dans lesquels sa foi découvrait une ressemblance particulière avec le divin Maître. Les biographies détaillées de M. Faillon et de Mme Jetté racontent les prières, les veilles, les extraordinaires industries de cette période.

M. Dulescoat demeura le guide toujours consulté, et toujours suivi, jusqu'à sa mort, en 1733.

Son successeur sera en perpétuelle mémoire de bénédiction, chez les Soeurs Grises. Elles le consi-

dèrent comme leur fondateur, autant que Mère d'Youville leur fondatrice. (1)

Prêtre clairvoyant, sage, mortifié, spécialement zélé pour la gloire de Dieu dans ses pauvres, M. Normant de Faradon reprit l'oeuvre de M. Dulescoat, et conduisit Madame d'Youville vers la perfection de la piété et de l'abnégation de soi-même.

Entre temps, les dettes avaient été complètement payées; les enfants avaient été si chrétiennement élevés que tous deux devinrent prêtres: François, curé de Saint-Ours, et Charles, curé de Boucherville.

Ses devoirs maternels accomplis, Madame d'Youville pouvait faire aux pauvres l'offrande totale de sa personne et de ses biens.

Eut-elle alors la vision d'un arbre nouveau, planté par ses mains à l'ombre de la croix, profondément imprégné de sa vie, abritant toutes les infortunes d'ici-bas, et couvrant l'Amérique entière de ses branches multipliées?... Pareille révélation eût terrassé son humilité.

Elle eut la toute simple ambition de former un petit groupe d'âmes pieuses, pures et actives. L'intérieur serait un cénacle d'édification mutuelle. Au dehors, les pauvres seraient plus efficacement servis.

---

(1) Les prêtres de Saint Sulpice furent préposés, dès l'origine, à la direction spirituelle des Soeurs Grises de Montréal. C'est à l'école de ces savants et dignes fils de M. Olier, qu'elles apprirent le renoncement, l'esprit de sacrifice et l'amour de leur vocation.

Trois jeunes filles se trouvèrent qui comprirent et voulurent: les demoiselles Thaumur-Lassource, Demers et Cusson.

L'humble noyau se forma le 31 décembre 1737.

Quelques mois de secret devaient cacher aux yeux profanes le projet d'union définitive, et surtout en mûrir les moyens.

Le 31 octobre 1738, veille de la Toussaint, la communauté se produisit au jour, et s'installa dans une maison louée. Dix pauvres y furent bientôt reçus.

Une prière, un article de règle, une allocution de M. Normant: telle fut la pierre angulaire sur laquelle fut posé l'édifice, si frêle ce soir-là, si vaste aujourd'hui, des Soeurs de la Charité.

La prière demandait à Marie Immaculée, représentée par une statuette, d'agréer "la consécration que ces pauvres filles lui faisaient d'elles-mêmes. pour servir toute leur vie les membres délaissés de son divin Fils." La statuette, trouvée miraculeusement intacte dans l'incendie complet de l'Hôpital-Général, en 1765, demeure aux Soeurs Grises, en témoignage que la prière a été exaucée et l'offrande acceptée.

L'article de règle, résumé de trois feuilles volantes écrites par le père spirituel, se formulait ainsi· "Les associées vivront ensemble du produit de leurs travaux mis en commun, sans autre lien que la charité."... La charité fraternelle resta la note distinc-

tive des Soeurs Grises devenues religieuses.

L'allocution de M. Normant, montra la Croix, comme unique fondement des oeuvres de Dieu. D'où "elles devaient s'attendre aux contradictions et aux persécutions, et s'armer de patience, de charité et de douceur". Tout était prédit en ces mots.

Rien ne manqua, en effet.

Ni le deuil: la douce Mlle Cusson les quittait pour le ciel, en 1741.

Ni la maladie: la vénérée Mère fut retenue sept années au lit, par un mal de genou contracté dans ses courses à travers les bancs de neige, pour assister à la messe matinale et visiter les pauvres éloignés.

Ni la dévastation: le feu anéantit la maison maternelle, le 13 janvier 1745, jetant dans la nuit et le froid intense les pauvres femmes mi-vêtues.

Ni les insultes: elles furent sifflées, huées, vilipendées. Les plus basses calomnies leur furent prodiguées... N'allaient-elles pas jusqu'à soûler les sauvages, et à s'enivrer elles-mêmes! D'une affreuse plaisanterie, on les appela soeurs *grises*... Leur costume était libre alors; mais en mémoire de cette injure, heureuse de ressembler à Celui qui mourut sur la croix des esclaves parmi les moqueries de la foule, Mère d'Youville choisira plus tard, pour le vêtement de ses filles, la couleur *grise,* et leur nom sera celui que la dérision leur avait donné... Pour combien de nobles âmes cet acte d'humilité de la fondatrice n'a-t-il pas



VÉNÉRABLE MÈRE D'YOUVILLE

fondatrice
des Soeurs de la Charité
de l'Hôpital-Général de Montréal

été l'appel vainqueur à la vie religieuse, dans sa communauté !

L'Institut portait donc vraiment le cachet de Dieu.

En 1747, son heure arriva de s'étendre sur un nouveau champ d'action. Jadis, M. Dulescoat avait fait entendre à Madame d'Youville cette parole, trouvée prophétique par l'histoire :

"Consolez-vous, ma fille, Dieu vous destine à une grande oeuvre, et vous relèverez une maison sur son déclin."

La "grande oeuvre" existait. Sans dévier de son esprit ni de son but, elle avait franchi l'épreuve d'une décade, et voilà qu'elle comptait six membres solidement unis : les demoiselles Thaumur, Demers, Rainville, Laforme, Véronneau, et la fondatrice.

Restait à "relever la maison sur son déclin".

Cette maison fut l'Hôpital-Général de Ville-Marie.

Fondé en 1692, par François Charon de la Barre, sur un vaste terrain donné par le séminaire de Saint-Sulpice, l'Hôpital de Ville-Marie avait été reconnu par lettres patentes de Louis XIV, le 15 avril 1694. Le 8 octobre 1723, Mgr de Saint-Vallier approuvait une communauté qui devait en avoir la garde, sous le nom de "Frères Hospitaliers de Saint-François de la croix". Les orphelins et les hommes pauvres ou infirmes y seraient reçus... En moins de cinquante

ans, l'hôpital fut réduit à la ruine complète. Il ne s'y trouvait plus que deux frères et quatre pauvres, végétant misérablement. Un détail suffira pour donner une idée de l'état matériel de l'établissement: douze cent vingt-six carreaux manquaient aux fenêtres...! (1)

Grâce aux démarches de M. Normant, la maison défaillante fut confiée à Madame d'Youville.

La prise de possession s'effectua le samedi, 7 octobre 1747. La fondatrice, malade, dut s'y faire transporter en charrette, sur un matelas. Suivaient les cinq compagnes et neuf pauvres.

L'épreuve, toujours l'épreuve, mais sous la forme la plus redoutable venant de ceux qui eussent dû protéger le droit et la faiblesse, imprima à l'oeuvre, une fois de plus, la marque d'en-haut.

---

(1) François Charon, fondateur de l'Hôpital et de la Communauté des Frères Hospitaliers, naquit à Québec, en 1654,. A l'âge de trente-quatre ans, il abandonna un négoce lucratif, afin de consacrer sa vie aux malheureux. Il poursuivit ce but avec une activité et une confiance inaltérables. Il mourut en 1719, en France, au cours d'un voyage entrepris pour le recrutement de sa communauté. Les Soeurs Grises, héritières des biens-fonds des Hospitaliers, vénèrent, en dépit de l'insuccès de son oeuvre, la mémoire du Frère Charon.

L'un des premiers assistants de François Charon, et le principal, fut Pierre le Ber, frère de Jeanne, "la pieuse recluse, qui embauma la colonie du parfum de ses vertus".

D'abord, la cour de France n'entendait pas favoriser la formation de nouvelles congrégations de femmes au Canada. D'autre part, l'évêque de Québec, convaincu que la communauté de Mère d'Youville s'éteindrait avec elle, se laissa persuader que mieux valait remettre à l'Hôpital de Québec tous les biens de celui de Montréal. Le gouverneur acquiesça à cet avis... Quelle ne fut donc pas la surprise de Madame d'Youville, un jour qu'elle revenait d'acheter au marché la nourriture de ses pauvres, d'entendre proclamer, au son des tambours, de par l'ordonnance de l'évêque, du gouverneur et de l'intendant, que sa juridiction sur l'Hôpital cessait, et que l'institution passait à Québec !

Cependant Saint-Sulpice veillait. M. Cousturier plaida si bien, à la cour royale, que, le 3 juin 1753, Louis XV signait des lettres patentes, confirmant Madame d'Youville et ses compagnes dans l'administration de l'Hôpital de Ville-Marie.

Le jour de la sanction divine se leva enfin : un acte de Mgr de Pontbriant, évêque de Québec, en date du 15 juin 1755, approuvait canoniquement la nouvelle société.

Deux mois après, le 25 août, fête de saint Louis, les Soeurs Grises parurent pour la première fois à l'église paroissiale, vêtues du saint habit qu'elles avaient reçu, le matin même, des mains de M. Louis Normant. Saisi d'un pieux respect, tout le peuple

s'inclina au passage des religieuses.

L'approbation solennelle et définitive viendra, un siècle plus tard, de Léon XIII, le 30 juillet 1880.

La petite société était désormais plus forte; elle devait donc s'attendre à souffrir davantage; ce qui advint bientôt, en effet.

L'Angleterre en s'attachant l'allégeance du Canada, n'assuma point les charges de bienfaisance de la vieille France. Les grandes familles féodales repassèrent l'océan. Une à une, les sources tarirent... Madame d'Youville, femme d'affaires autant que fondatrice, entreprit alors tous les métiers accessibles à sa condition, afin de gagner le pain de ses pauvres.

Ouvrages d'aiguille, cultures diverses, confection de chaux, préparation du tabac, construction du premier bateau qui transporta les colons de l'île de Montréal à Longueuil, suppliques aux grands et aux petits: seize années de ces travaux avaient conduit l'hôpital à une prospérité relative, lorsque, le 18 mai 1765, un incendie détruisit l'édifice de fond en comble.

Cent dix-huit personnes, miséreux et religieuses, étaient sans toit.

Sur les cendres, tomba immédiatement l'acte de la résignation.

"Mes enfants, dit la supérieure, nous allons réciter le *Te Deum* à genoux, pour remercier Dieu de la croix qu'il vient de nous envoyer."

En se relevant, elle prononça, comme inspirée du

ciel: "Soyez tranquilles, mes enfants, la maison ne brûlera plus." Cette promesse s'est merveilleusement vérifiée jusqu'à nos jours.

Plusieurs prodiges qui suivirent le désastre, tels que la multiplication d'un vin nécessaire, dans une barrique retrouvée sous les décombres, et la présence inexpliquée de "piastres", dans les poches de la fondatrice, furent la réponse consolante de la Providence à la soumission et à la confiance filiale. "Ah! mon Dieu, s'écriait Madame d'Youville toute confuse à ces découvertes, je suis une misérable!"

Malgré tant d'obstacles, malgré toutes les épreuves, les malades recueillis par les Soeurs Grises ne furent pas délaissés un seul jour. Et même, si nombreux qu'ils aient été à l'hôpital, n'épuisèrent-ils jamais le courage de leurs infirmières. Toutes les calamités qui s'abattirent périodiquement sur le pays trouvèrent chaque fois ces intrépides garde-malades, au premier rang du sacrifice. En 1755, la fondatrice avait risqué sa vie et celle de ses compagnes, au soin des sauvages atteints de la petite vérole. A son exemple, en 1832, ses religieuses seront au chevet des cholériques. En 1847, la Mère McMullen fera appel au libre dévouement de ses trente-sept soeurs, pour les onze cents émigrants d'Irlande, entassés pêle-mêle dans les "sheds" de la Pointe Saint-Charles, et mourant du thyphus; chacune répondra: "Me voici." Professes et novices voleront vers les pestiférés. Tou-

tes, sauf trois, y seront frappées, et sept y succomberont, "heureuses d'avoir souffert un peu pour les pauvres".

Le "Petit Catéchisme Historique" approuvé par S. G. Mgr Bruchési, en 1901, énumère ainsi la somme prodigieuse des oeuvres entreprises, du vivant de Madame d'Youville:

"Outre le soin des vieillards pauvres, des infirmes et des orphelins, auquel elle s'était engagée, en entrant à l'Hôpital-Général, elle se chargea du soin des femmes âgées ou infirmes et des orphelines... Elle recueillit les incurables, tels que les lépreux, les épileptiques, les gâteux, les insensés, les chancreux. En 1750, elle offrit un refuge aux femmes de mauvaise vie, pour les faire rentrer dans les voies du devoir et de la pénitence, inaugurant ainsi l'oeuvre du Bon-Pasteur au Canada. En 1754, elle commença à recueillir les enfants trouvés, étant la première en Amérique à qui Dieu inspira le dessein de se charger gratuitement de cette oeuvre. En 1755, elle reçoit les femmes pauvres, atteintes de la picote, pour les soigner dans sa maison. En 1756, les prisonniers de guerre, malades et blessés, sont admis et soignés à l'Hôpital-Général, etc., etc...."

Plus saintement audacieuse encore que cette énumération inachevée, fut la loi générale portée par la fondatrice, et qui devint le *motto* sublime des Soeurs Grises: "Elles seront toujours prêtes à entreprendre

toutes les bonnes oeuvres que la Providence leur offrira, et dans lesquelles elles seront autorisées par leurs supérieurs.''

Or, en même temps que ses lèvres disaient ces mots, sa main déjà tremblante écrivait:

''Nous sommes dix-huit soeurs, toutes infirmes, qui conduisons une maison où il y a cent soixante-dix personnes à nourrir, presque autant à entretenir. Très peu de rentes; la plus considérable est celle de nos ouvrages qui sont tombés des deux tiers, depuis que nous sommes aux Anglais. Toujours à la veille de manquer de tout, et nous ne manquons jamais de rien, du moins du nécessaire. J'admire chaque jour la divine Providence qui veut bien se servir de si pauvres sujets pour faire quelque petit bien.''

Ces lignes, reflet de la vie entière de Mère d'Youville, furent tracées un an avant sa mort.

Dans la salle des réunions intimes de tous les couvents des Soeurs Grises, à la place d'honneur, de grandes lettres encadrées redisent perpétuellement ses recommandations dernières, testament sacré d'une Mère vénérée:

''MES CHERES SOEURS, RESTEZ CONSTAMMENT FIDELES A L'ETAT QUE VOUS AVEZ EMBRASSE; MARCHEZ TOUJOURS DANS LES VOIES DE LA REGULARITE, DE L'OBEISSANCE ET DE LA MORTIFICATION; MAIS SURTOUT FAITES QUE L'UNION LA PLUS PAR-

FAITE REGNE PARMI VOUS."

Puis, elle dit: "Ah! que je serais contente, si je me voyais dans le ciel avec toutes mes soeurs!"

Et sa carrière fut achevée.

Mère d'Youville mourut, frappée d'apoplexie, le 23 décembre 1771, à l'âge de soixante-dix ans.

Aussitôt ses traits, défaits par de longues souffrances, se recomposèrent comme pleins de vie; son visage parut s'animer, et son front resplendir. Le témoignage de plusieurs personnes très honorables établit qu'au moment où son âme quitta la terre, une vive lumière brilla, en forme de croix, au-dessus de l'hôpital. Ce que voyant, et ignorant le coup subit qui enlevait Madame d'Youville, le docte et distingué M. Delisle s'écria:

"Ah! quelle croix vont donc avoir les pauvres Soeurs Grises? Que va-t-il leur arriver?"

Il arriva que l'oeuvre de la sainte fondatrice, profondément enracinée déjà par les travaux de sa vie, fertilisée par ses mérites, reçut, par son intercession auprès de Dieu, l'abondance de la fécondité céleste.

Il arriva que de ces racines montèrent quatre troncs de vigueur pareillement divine: Les *Soeurs de la Charité de l'Hôpital-Général de Montréal, les Filles de la Charité de Saint-Hyacinthe* (1840), *les Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa* (1845), et l'*Hospice de la Charité de Québec* (1849).

Il arriva que le Pape Léon XIII signa, le 27 mars 1890, l'introduction de la cause "de cette femme forte, et surtout brûlant du zèle de la charité envers les pauvres."

Il arriva enfin que les Soeurs Grises de Montréal grandirent, s'étendirent, et croisèrent leurs rameaux, des flots de l'Atlantique à l'Océan Glacial... (1)

---

(1) Des Soeurs Grises de St-Hyacinthe, une branche se détacha, en 1886, à la demande de Mgr l'évêque de Nicolet, et prit le nom de *Soeurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu de Nicolet.* Les Soeurs Grises de Nicolet comptent environ cent cinquante membres, et conservent à la maison-mère de Montréal un attachement profond.

CHAPITRE II.

VERS L'OUEST

La Rivière-Rouge.

(1844)

Le 13 septembre 1843, veille de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, un grand vieillard, à la soutane usée, à la figure toute faite d'humilité et de piété, incarnation de l'apostolat infatigable, se présentait chez les Soeurs Grises de Montréal. C'était Mgr Provencher, le premier missionnaire du Nord-Ouest et évêque de la Rivière-Rouge. (1)

---

(1) Nous voulons dire que Mgr Provencher fut le premier missionnaire à poste fixe. Les Pères Jésuites, venus dans ce pays au dix-huitième siècle, ne firent pour ainsi dire que passer, et ne purent guère étendre leur ministère au delà des Forts qui les hébergeaient. Ces courageux missionnaires qui se succédèrent, de 1732 à 1751, au Fort Saint-Charles d'abord, et au Fort la Reine (Portage la Prairie) ensuite, sont: le P. Messaiger, le P. Aulneau, qui fut tué par les Sioux à l'*Ile aux Massacres*, le P. Coquart et le P. de la Morinie. L'Ouest ne revit le prêtre que 65 ans plus tard, en 1816, dans la personne de M. Tabeau, qui, d'ailleurs, à peine arrivé au lac La pluie, s'en retourna effrayé par la nouvelle du carnage du 19 juin, au marais de la *Grenouillère*.

Ce fut le 16 juillet 1818 que M. Provencher arriva à la Rivière Rouge, accompagné de M. Dumoulin.

Voir, pour détails, l'excellent ouvrage du R. P. A. G. Morice, O.M.I.: *Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien.* (1659-1905). 3 Vol. 1912. Typ. Laflamme et Proulx, Québec.

Il y avait vingt ans qu'il cherchait des mains maternelles, pour rompre le pain aux petits enfants de son diocèse, et il n'en trouvait pas!

Dès 1822, il en avait conféré avec Mgr Plessis, évêque de Québec, son consécrateur; "mais, avaient-ils conclu ensemble, la pauvreté extrême et l'éloignement de ces pays ne seront-ils pas une infranchissable barrière?"

Plus tard, des négociations entreprises avec l'évêque d'Amiens et la Propagation de la Foi de Lyon, n'aboutirent à aucun résultat.

En 1838, touchées des angoisses du pauvre prélat qui voyait son troupeau envahi par l'enseignement protestant, les Ursulines des Trois-Rivières s'étaient proposées. Mais elles étaient cloîtrées... et la clôture dans la prairie sans bornes!

Puis les Amantes de la Croix du Kentucky furent abordées. Elles n'avaient pas le nombre.

Force fut aux Soeurs de Saint-Joseph de Lyon de refuser aussi.

Des religieuses belges de Cincinnati en devaient référer à leur maison-mère de Namur. Et le temps pressait...

A l'évêque missionnaire, las d'avoir parcouru en vain les deux mondes, presque découragé peut-être, parvint alors le dicton, déjà populaire au temps de Mère d'Youville: "Allez chez les Soeurs Grises;

elles ne refusent jamais rien.'' Il s'en ouvrit à Mgr Bourget, le saint évêque de Montréal, qui l'encouragea à tenter cette supême démarche, et voulut même l'accompagner chez les Soeurs Grises.

Mgr Provencher, devant les trente-huit soeurs réunies, parla ainsi:

''Quand je suis parti de la Rivière-Rouge, je disais au bon Dieu: Mon Dieu, vous savez que j'ai besoin de religieuses. Daignez me conduire dans la maison, où il vous plaira de m'en faire trouver.— Puis, je partis avec la confiance d'être exaucé... Lesquelles d'entre vous seraient disposées à venir à la Rivière-Rouge?''

Aucune ne dit mot sur le champ. Mais lorsque la Mère Forbes-McMullen, élue supérieure générale depuis dix-sept jours, proposa le sacrifice, toutes répondirent:

''Me voici! Envoyez-moi!''

Quatre furent choisies: Sr Valade, supérieure, Sr Lagrave, Sr Coutlée (dite aussi Sr Saint-Joseph) et Sr Lafrance.

Le 24 avril 1844, elles partirent.

* * *

Mollement étendu sur les divans de son *pullman*, emporté par la vapeur, de Montréal à Winnipeg, de Winnipeg à Edmonton, et bientôt faudra-t-il ajouter d'Edmonton à McMurray, le voyageur moderne

se figure peu les inquiétudes, les gênes, les blessures, les déceptions, les larmes, les souffrances de toutes sortes, ensevelies dans le silence des rivières, des torrents, des "rapides", des prairies, des bois, des montagnes, qui défilent sous ses yeux reposés, pour leur servir de spectacle. Ces 2,200 milles que le touriste dévore en quatre jours et moins, quatre mois des voyages anciens les parcouraient à peine.

Quel chapelet de toutes les misères entreprenait d'égrener quiconque osait, en ce temps-là, affronter le Nord!

Vie normale, comportant ses plaisirs si l'on veut, quoique dure toujours, pour l'indien et le *coureur des bois,* dont chaque point de l'immensité semble être le foyer, mais combien pénible pour le prêtre habitué à ses livres latins, à ses prières tranquilles, au calme de sa longue retraite; pour la jeune religieuse qui passa des tendresses de sa mère aux soins affectueux de sa communauté, et qui ne voyagea, depuis son noviciat, que du chevet de ses malades au tabernacle du couvent!...

Canots étroits et fragiles, rude équipage, sauts périlleux des cascades, portages sans fin, lourdes charrettes, boeufs lents et têtus, marches forcées, marécages enlizants, nuits en plein air, moustiques à milliards, vent, pluie, glaces précoces, débâcles tardives, canicules, orages, naufrages, inclémences



UN CAMP D' "ESCLAVES"

toujours assurées d'un climat extrême dans ses étés comme dans ses hivers: voilà, ma fille, lui fut-il dit un jour, voilà le prix qu'il faut mettre à atteindre les âmes. Acceptes-tu?

Et ces âmes, poursuivit le Maître des vocations, vois-les grossières dans des corps grossiers. Elles sont ingénues, de sentiments droits; mais n'attends d'elles aucune des délicatesses qui enveloppèrent ta vie, à toi. Le monde civilisé les appelle sauvages... Pour demeurer au milieu d'eux, à les servir, tu auras une masure; pour soutenir tes forces, tu devras prendre une nourriture dont ne s'accommoderaient pas même les forçats des bagnes. Et quand tu auras longtemps souffert, tu mourras loin de ta patrie, loin de ta famille aimée, loin de cette maison-mère, à laquelle tant de fibres te rattachent; tu reposeras dans un froid cimetière, sous les glaces du Nord, parmi les fauves errants. C'est l'adieu à toute douceur, à toute consolation de la terre. Ma fille, acceptes-tu?

Elles acceptèrent. Et d'autres depuis, par centaines, ont accepté. Et tant qu'il restera des âmes abandonnées et des Soeurs Grises, elles accepteront.

Quels traits le demi-siècle qui commence prépare-t-il à la plume que l'évêque du Mackenzie chargera de fêter le *centenaire* des Soeurs Grises missionnaires? Qui peut le prévoir?

La civilisation monte envahissante, et les progrès matériels l'accompagnent. L'écrivain de 1967 dira peut-être ce que nous disons aujourd'hui de Saint-Boniface, de Calgary, d'Edmonton, que l'on croyait, il y a cinquante ans, voués à la désolation perpétuelle: les privations ont fait place au bien-être; les voies ferrées se sont élancées des prairies dans nos forêts vierges et sur nos larges fleuves; les voici entourant le lac Athabaska, le Grand Lac des Esclaves, le Grand Lac d'Ours, arrachant à leurs grèves le pétrole, la houille, le fer, le cuivre, l'argent; les masures enfumées sont devenues hôpitaux magnifiques, écoles-palais; les riches donnent leur or, et les pauvres ne sont qu'une charge bénie; le temps des missions, si pénibles que leur histoire nous arrive comme fantastique, n'est déjà plus...

Oui, peut-être...!

Quoi qu'il advienne, ne désirons rien, ne regrettons rien. Lorsque les comptes seront faits devant Dieu, il sera découvert sans doute que les souffrances morales, celles du combat livré par la cité du mal à la cité du bien, partout où le monde maudit par Notre-Seigneur porte sa marche et sa civilisation, ne l'auront pas cédé aux souffrances physiques trouvées à convertir des âmes faciles, neuves, et conservées par leur pauvreté même en des pays intacts.

Que l'on songe aussi à ces hivers arctiques qui ne seront point adoucis, à ces plages inexplorées de l'Océan Glacial, aux steppes des Esquimaux, dont on peut bien dire qu'ils sont inaccessibles au confort du siècle, tant la nature en paraît ingrate et les peuplades farouches.

Les apôtres de l'avenir en ces pays ne dépasseront pas, en épreuves, ni en endurance, ce que nous racontons des premières missionnaires de la Rivière-Rouge et de celles du Mackenzie actuel.



Le 24 avril 1844 fut donc le jour de l'adieu.

La Très Sainte Vierge reçut la prière du départ, à son autel de la cathédrale, et Mgr Bourget bénit la sainte caravane.

Les compagnies, formées pour l'exploitation des fourrures dans le Nord-Ouest, lançaient de Montréal, et par la première eau, leurs convois annuels. Les passagers, alors bien rares, y étaient admis, moyennant forte somme. Plusieurs canots d'écorce de bouleau composaient la flotille.

Le canot occupé par les soeurs mesurait quarante pieds de long, sur cinq de large. Huit hommes en manoeuvraient les avirons. Outre les religieuses, l'embarcation contenait une cargaison de quatre mille livres, sans compter les voiles, les tentes, la literie, les approvisionnements de bouche, les usten-

siles de cuisine. etc. Elles furent installées, tant bien que mal, parmi caisses et ballots. Telle allait être leur cellule pendant deux longs mois. Mgr Provencher, qui devait les soutenir de sa présence, et leur donner la consolation du saint sacrifice quotidien, étant tombé malade au temps du départ, elles durent s'en aller seules, privées de cette joie et de cette force, que les circonstances refusèrent si rarement dans la suite, aux voyageuses de leur condition. A Fort-William seulement, elles devaient rencontrer M. Laflèche, futur Mgr Laflèche, et M. Bourassa.

L'itinéraire comprenait la rivière Ottawa depuis Lachine, la Mattawa, la rivière à la Vase, le lac Nipissing, la rivière des Français, le lac Huron, le lac Supérieur, la rivière Kaministiquia, le lac La Pluie, le lac des Bois, la rivière Winnipeg, et nombre d'autres petits cours d'eau.

Soixante-dix-huit portages, et presque autant de demi-portages, hachaient ces quatorze cents milles. Le *portage* consiste à transporter canots et bagage, soit à certains endroits où les rivières cessent d'être navigables, soit dans l'espace de terre ferme qui sépare une eau de l'autre. Ces portages, variant beaucoup de longueur, sont invariablement pénibles et redoutés. Chacun des hommes se charge de deux cents livres environ, les bateliers portent

le canot, et les passagers leur sac de voyage. Boue, rochers, troncs d'arbres, abatis à escalader, en sont les ordinaires agréments. A l'époque des chaleurs, des nuées d'insectes y guettent le piéton haletant, suant, pour le saigner vif.

Le journal de ce premier voyage des soeurs missionnaires, rédigé aux arrêts du jour ou au bivouac du soir, nous a été conservé. Nous en détacherons de courts passages.

Sr Valade écrit d'abord:

"A l'Ile Dorval, nous étions encore assez près, et nous passâmes la nuit telle quelle; mais lorsqu'il fallut, le lendemain matin, nous éloigner de tout ce qui nous était cher, mon pauvre coeur se gonfla. Les voyageurs chantaient pour oublier ce triste moment. J'admirais ma soeur Lagrave qui chantait: *Bénissons à jamais*... Pour moi, je n'avais que mes larmes pour bénir le Seigneur."

Et voici, le 2 mai, Sr Lagrave, la chanteuse;

"Que vous dirai-je? C'est à peine si je puis trouver quelques pauvres idées; je crois que le gros vent les emporte sur le lac Huron. Je suis assise sur le rocher, la tête me tourne, le coeur me palpite... D'abord, laissez-moi vous dire que le voyage est très pénible, et beaucoup plus même que je ne m'y attendais; cependant Dieu me fera la grâce d'aller jusqu'au bout... Nous n'avons pas dormi, ma soeur

Valade et moi, depuis notre départ; nos deux jeunes soeurs s'en tirent assez bien. Nous avons presque toujours eu du mauvais temps; et quand la pluie cesse nous avons toujours vent contraire, ce qui nous retarde beaucoup; quand il faut camper, nous sommes ordinairement pénétrées par la pluie ou transies de froid. Il est vrai que nous faisons un bon feu; mais tandis qu'on brûle d'un côté, on gèle de l'autre. On dresse la tente, on étend une toile cirée par terre, une couverture par-dessus, et voilà le lit fait. Jugez si on y est fraîchement, surtout quand il a plu toute la journée. Quand il pleut la nuit, ce qui arrive assez fréquemment, notre pauvre maison de toile nous protège peu, et nos hardes se trouvent toutes mouillées... Malgré tout, je suis remplie de courage pour exécuter la sainte volonté de Dieu, dût-il m'en coûter bien davantage. J'ai embrassé la Croix, et je veux la porter jusqu'à la mort, s'il le faut, selon l'esprit de notre sainte règle. Sur les rochers où nous campons aujourd'hui, les serpents sont nombreux; les hommes en ont tué quatre... Hier, nous sautâmes plusieurs rapides assez dangereux. Les bateliers poussaient des cris de joie, en franchissant ces rapides; je riais de bon coeur, mais nos soeurs étaient pâles de frayeur... Il ne nous est encore arrivé rien de *fâcheux*. Les portages sont quelquefois longs et fatigants, surtout pour

moi, quand il faut gravir des montagnes, se frayer un chemin à travers les branches, passer des ravins sur des arbres secs et pourris, ce n'est pas rassurant..."

Et Sr Valade, les choses *fâcheuses* n'ayant point tardé, continue:

"Depuis que ces lignes sont commencées, ma soeur Lagrave s'est foulé un pied, en glissant sur une roche; deux hommes la transportèrent dans le canot... Je pense qu'elle en a pour longtemps sans marcher, et nos portages ne sont pas finis. Le bon Dieu s'empresse de nous envoyer des croix; que son saint nom soit béni!"

Le cas était grave, et grand fut l'embarras. Comment transporter, à travers les forêts et les fondrières, une personne dont le poids requérait la force de deux hommes? Les bateliers délibérèrent. Les religieuses imploraient, en larmes, la bonté de leurs guides. A la fin deux vigoureux Iroquois s'offrirent contre bonne récompense, et l'on put poursuivre.

A Fort-William, le bourgeois en charge de la caravane, fatigué de la pauvre infirme, déclara qu'il fallait l'abandonner. Consternées, les soeurs tentèrent tous les moyens de fléchir cet homme. Leur acte de résignation était fait, et leurs dispositions prises, lorsque, au dernier moment, le bour-

geois revint sur sa décision.

"Vous comprenez notre bonheur, s'écrie la supérieure, surtout celui de Sr Lagrave, qui avait passé par une véritable agonie. Pour moi, je ne mangeais plus, je n'avais plus ni faim, ni soif devant cette dernière inquiétude...'

Elles arrivèrent à la Rivière-Rouge (Saint-Boniface) le 21 juin, après cinquante-neuf jours ininterrompus de voyage.

Elles furent logées dans une maisonnette, bâtie depuis 1828.

"C'est vraiment l'étable de Bethléem, écrivent-elles."

Les classes commencèrent, le 11 juillet. Cinquante-trois enfants s'y pressèrent dès l'abord, la plupart Sauteux ou Métis, et quelques Sioux.

Durant le premier hiver, le thermomètre descendit à quarante degrés au-dessous de zéro, à l'intérieur de la maisonnette. Mgr Provencher s'en étant aperçu, quoique nulle plainte n'eût été proférée, les fit venir dans son évêché, "où il faisait un peu moins froid."

Sr Lagrave se chargea de l'enseignement religieux au dehors. Tout l'hiver, elle s'en fut, menant elle-même sa voiture, à trois lieues de là, pour apprendre le catéchisme et les prières aux enfants, aux femmes et aux hommes, tous avides de la vérité. Elle était

en outre le médecin de toute la région.

L'inondation de 1852 les éprouva rudement:

"Notre communauté commençait à jouir de notre grande maison, terminée l'année dernière, lorsque, le 27 avril, la débâcle vint porter l'angoisse dans tous les coeurs. Durant plusieurs jours l'eau monta de quatorze à quinze pieds; les habitants abandonnaient leurs demeures à la fureur des eaux; l'inondation continua jusqu'au 19 mai, emportant maisons, bâtiments, etc... Nous nous sommes réfugiées au second étage. La chapelle était inondée, la messe se disait dans le jubé. Le vent souffla si fort dans la nuit du 12 au 13, que toute la maison en fut ébranlée; le 18, les portes étaient enfoncées, et ce ne fut que le 6 juin que l'on put sortir de la maison..."

L'oeuvre de Saint-Boniface était donc bien fondée sur la Croix, Mère d'Youville l'avait bénie d'en-haut: elle devait vivre.

Elle a fructifié en une maison Provinciale, dix-sept maisons régulières, et deux cent quarante-quatre religieuses.

CHAPITRE III.

VERS LE NORD

Lac Sainte-Anne — Saint-Albert — Ile à la Crosse — Lac La Biche.

(1859-1862)

Les Soeurs Grises à la Rivière-Rouge... des religieuses selon le coeur de Dieu veillant sur la portion chérie de son bercail : les petits, les infirmes, les délaissés ; une année après elles, les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée venus au secours des prêtres séculiers, (1) n'était-ce pas le rêve de Mgr Provencher

(1) Les premiers mérites de l'apostolat du Nord reviennent à ces prêtres, recrutés dans l'est du Canada par Mgr Provencher. Saluons particulièrement M. Bourassa, dans la rivière La Paix; M. Thibault, dans l'Alberta, la Saskatchewan et jusqu'au Portage La Loche, où, en 1845, il baptisa les prémices des Montagnais; M. Belcourt, dans le Manitoba; M. Laflèche, à l'Ile à la Crosse, et M. Darveau, le martyr du lac Winnipegosis. Ce n'est certes pas l'esprit de pauvreté et d'obéissance qui manqua aux prêtres séculiers; mais leur condition même ne pouvait promettre, à ces difficiles missions, le nombre et la cohésion nécessaires. C'est pourquoi Mgr Provencher ouvrit son diocèse à des missionnaires religieux. Les Oblats vinrent en 1845, un an après les Soeurs Grises.



accompli? Aussi, le 7 juin 1853, le saint vieillard pouvait remettre le précieux héritage de ses trente-cinq ans de labeurs, dont trente et un d'épiscopat, aux jeunes mains de son coadjuteur, Mgr Taché, et, consolé, assuré de l'avenir de la foi, s'en aller recevoir sa récompense.

Mgr Taché apprit le décès de Mgr Provencher, au Portage La Loche, au cours de sa visite aux missions, et de là, il écrivit aux religieuses de Saint-Boniface:

"Le coup fatal qui vient de vous frapper nous est trop sensible à tous pour que nous n'en ressentions pas longtemps les suites pénibles; vous êtes orphelines, mes bonnes soeurs, vous ne sauriez assez apprécier la tendresse toute paternelle de celui que vous pleurez. Celui qui le remplace n'a pas sans doute ses vertus; mais il a pour vous la même tendresse, et la même reconnaissance pour le bien que vous opérez dans ce diocèse. Oh! c'est de vous, mes bonnes soeurs, que j'attends une partie des consolations qui devront diminuer les inquiétudes attachées à la charge de premier pasteur. Plus que cela, c'est de vous que Dieu attend la somme considérable de bien que la religion vous demande..."

Ces derniers mots étaient le geste du chef montrant aux Soeurs de Charité un nouveau champ apostolique: Plus loin!

La si lointaine Rivière-Rouge, en effet, n'était que

le seuil d'un vicariat couvrant 1,800,000 milles carrés.

Or, en 1858, cinq missions centrales se partageaient déjà le nord de ce territoire. La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, par les Pères Grandin,



MONSEIGNEUR TACHÉ, O.M.I.,

Successeur de Monseigneur Provencher et premier archevêque de Saint-Boniface.—Jusqu'en 1862, sa juridiction s'étendit, à l'Ouest, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et au Nord, jusqu'à l'Océan Glacia'

Grollier, Faraud, Lacombe, Végreville, Clut, Eynard, Tissot, Maisonneuve, Rémas, Gascon, s'élançant de ces

missions, à la suite de Mgr Taché, avait conquis à la foi les Peaux-Rouges, jusqu'au cercle polaire. (1) Mais ces missionnaires, réduits, par leurs voyages incessants, par leurs travaux manuels forcés et leur nombre minime, à n'effleurer qu'à peine les âmes, réclamèrent bientôt le secours de celles qui donnent à l'enfance, peuple de demain, l'instruction assidue et l'éducation religieuse fondamentale.

Le lac Sainte-Anne, l'Ile à la Crosse et le lac La Biche réunissaient assez de sauvages et de métis pour être confiés aux Soeurs Grises.

Mgr Taché gagna donc Montréal.

La Mère Deschamps, femme de haute intelligence et de grande foi, était supérieure générale... L'entrevue s'acheva à la ressemblance des scènes de nos Saints Livres. La mère des Machabées n'eût pas autrement

---

(1) Ces missions-centres étaient: 1. *La mission du lac Sainte-Anne* (jadis lac du Diable), chef-lieu du district de la Saskatchewan. Ses missionnaires avaient parcouru toute la rivière Saskatchewan, la partie haute de la rivière Athabaska, et la rivière La Paix. 2. *La mission du lac La Biche* (N.-D. des Victoires), qui desservait le Fort Pitt, etc. 3. *La mission de l'Ile à la Crosse* (Saint-Jean-Baptiste), avec le lac Vert, le Portage La Loche et le lac Caribou pour dépendances. 4. *La mission de la Nativité* (Fort Chipweyan), sur le lac Athabaska, à laquelle se rattachait N.-D. des Sept Douleurs (Fond-du-Lac). De La Nativité, le P. Faraud était allé prendre possession des Castors du Vermillion et de Dunvegan. 5. *La Mission Saint-Joseph* (Fort Résolution) sur le Grand Lac des Esclaves, d'où le P. Grollier, talonnant le premier ministre protestant survenu, alla fonder les missions de la Grande-Ile, Simpson et Good Hope.

parlé, et nul grand général de la guerre moderne n'envoya plus noblement ses braves à la mort.

Le contrat venait d'être passé. Il stipulait que les Soeurs de la Charité fourniraient des sujets, jusqu'à épuisement, à l'unique condition qu'on leur procurerait les secours spirituels et qu'on leur faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles. Alors, pour être loyal, Mgr Taché "voulut faire observer que, les missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup, ni promettre positivement".

—Nous savons bien, répliqua la Mère Générale, que les bons pères chargés des différentes missions ne laisseront pas souffrir nos soeurs; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture.

—Mais si les pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance?

—Dans ce cas, nos soeurs jeûneront comme eux, et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres.



Le 24 septembre 1859, les Soeurs Emery, Lamy et Alphonse arrivèrent au *lac Sainte-Anne*. En 1863, elles furent transférées à Saint-Albert. Le lac Sainte-Anne, où affluaient de plus en plus les métis, était marécageux, pauvre en terre arable, et trop éloigné des Pieds-Noirs qui demandaient aussi la foi. Mgr Taché se trouvant au lac Sainte-Anne, fin 1860,

chaussa les raquettes et s'en fut, avec le P. Lacombe, à la recherche d'un emplacement plus propice. Ils s'arrêtèrent à quarante milles à l'est du lac.

—Ce sera ici, dit Mgr Taché, en plantant son bâton dans la neige, et la mission aura nom Saint-Albert, patron du P. Lacombe.



Le 4 octobre 1860, Mgr Grandin, nouvellement sacré, abordait à l'*Ile à la Crosse* avec les Soeurs Agnès, supérieure, Pépin et Boucher, fondatrices du couvent, "après un voyage de soixante-sept jours, par lacs et rivières, voyage qui fut un enchaînement bien exceptionnel de contretemps, de difficultés, d'accidents de tous genres."

Un fragment de relation assez récente nous laissera deviner quelles durent être les *difficultés* de ces routes, quarante ans auparavant. Il est de la Mère Letellier, supérieure et vicaire de Saint-Albert.

"Lac Vert, 21 juin 1898.—Nous sommes parvenues ici, saines et sauves, par une voie accidentée, cahoteuse, horriblement pontée à des endroits avec de simples pieux que rien ne retient, ce qui vous secoue à vous briser les côtes, et cela la longueur de deux ou trois arpents; j'ai compté vingt et un de ces pontages que le bon guide appelle "cordes du roi"... Ajoutez de longues nuits passées sans sommeil, à entendre la pluie fouetter la tente, ou à combattre contre une armée de



LA COMMUNAUTÉ ACTUELLE DE SAINT-ALBERT.

maringouins et d'insectes de tous genres... Je comprends que pareille introduction sur ce coin de terre est bien propre à serrer le coeur de la missionnaire qui vient s'y dévouer; c'est un rude début. Et pour le coeur de celle qui vient visiter ses chères exilées, c'est un motif de plus grande et de plus affectueuse sympathie pour elles..."

Le couvent de l'Ile à la Crosse traversa plus d'un mauvais jour. Un incendie le détruisit totalement, le 1er mars 1867.

"Nous nous tenions là, debout sur le lac glacé, raconte Mgr Grandin, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, l'objet de tant d'espérances... L'incendie avait fait fondre la neige, nos pieds étaient mouillés, et pas un de nous ne pouvait changer de chaussure... Nous n'avions plus rien, pas même un mouchoir pour essuyer nos larmes."

Lors du soulèvement des métis en 1885, les soeurs s'enfuirent, à la suite des PP. Rapet et Dauphin, sur l'Ile aux Anglais et vécurent là, sous la hutte, en saison meurtrière, trente-trois misérables jours.

Lorsque montait l'inondation presque mathématiquement fidèle du printemps, "elles sortaient de leur maison en canot". Le dépôt de ces eaux devint si malsain qu'elles durent abandonner la place... "Les dix religieuses partirent en pleurant. Les bons sauvages les suppliaient de ne pas les abandonner, cherchaient à les retenir de force..." C'était en 1905.

Quatre ans plus tard, S. G. Mgr Pascal écrivait à la T. R. Mère Générale:

"Hélas, les remplaçantes n'ont pas su se maintenir, là où les Soeurs Grises ont vécu cinquante ans dans des conditions moins favorables. Le bon Dieu semble nous dire que les Soeurs Grises de Montréal. les apôtres par excellence des missions les plus dures de l'Ouest canadien, sont seules capables de remplir ces postes si méritoires. Le R. P. Grandin et moi avons épuisé toutes les ressources de persuasion, sans succès. Un refus de toutes les communautés... Les sauvages sont inconsolables... Vos soeurs, qui reposent là-bas au cimetière, semblent vous pleurer et vous réclament..."

Les Soeurs Grises ne résistèrent point à ces voix. Elles revinrent à leurs enfants.

"Cette chère mission de l'Ile à la Crosse est redevenue nôtre, à l'étonnement et à l'édification de tous. Elle nous a pourtant coûté bien cher..."

L'institution s'était cependant déplacée de trente-cinq milles. Elle est fixée au lac La Plonge, sous le nom de N.-D. du Sacré-Coeur, Beauval.



La troisième fondation de cette époque et de ces régions fut celle du *lac La Biche*. Les soeurs Guénette, Daunais, et Tisseur y arrivèrent le 26 août 1862.

Si le lac La Biche, ancien entrepôt des missions du Nord, connut un jour une certaine prospérité, jamais mission ne la gagna par plus d'efforts longs et douloureux. Les soeurs partagèrent généreusement la peine. La preuve en est dans ces réflexions de la Mère Charlebois, *visitatrice* de 1880:

"Nos chères soeurs ont beaucoup vieilli; je crois que l'insalubrité de leur maison en est la cause principale... L'industrieuse activité de nos pauvres soeurs a apporté une grande amélioration dans l'ensemble de leur établissement. Je remarquai plusieurs petites armoires drôles par leur forme, mais qui servent avantageusement. Elles furent en partie fabriquées par nos soeurs, avec les caisses que nous leur envoyons de temps en temps. Je plaisantais un jour sur la scrupuleuse économie qui préside à tout; à quoi une des soeurs répondit gaiement:

—La pauvreté réelle est la meilleure économie!

En visitant leur lavoir, misérable bicoque ouverte à tout vent, je ne pus retenir une exclamation de triste surprise. Nos soeurs se mirent à rire et elles me dirent:

—Oh, ma Mère, nous sommes comme des reines maintenant.

Je ne proférai pas un mot, pour ne pas trahir l'émotion de mon coeur."

En 1898, les soeurs se transportèrent, du lac La Biche au lac La Selle, au milieu de la réserve sauvage

qui alimentait leur école, afin de détruire l'objection des distances qui retenaient les enfants, et de porter échec au protestantisme menaçant. L'école industrielle du lac La Selle prospère actuellement, sous la direction de Sr Saint-Grégoire, supérieure, et du P. Husson, O.M.I., principal.

Quant au couvent du lac La Biche, il passa, dans la suite, à la Congrégation des Filles de Jésus, de Kermaria. Les nombreux colons canadiens venus sur ces terres fertiles leur confient leurs enfants. (1).

Les zones du lac Sainte-Anne, du lac La Biche, et en partie de l'Ile à la Crosse étaient, au temps des fondations, le domaine des Cris, rameau, comme les Sau-

---

(1) La congrégation des Filles de Jésus, de Kermaria, fondée par l'abbé Noury et la Mère Sainte-Angèle, a pour fin l'éducation de l'enfance et les oeuvres hospitalières. Jusqu'en 1902, toutes les Soeurs étaient bretonnes, et leurs maisons se multipliaient dans diverses nations d'Europe. Depuis 1902, elles se sont accrues de belles vocations canadiennes, et travaillent dans sept diocèses du Canada et des Etats-Unis. Leur nombre actuel est d'environ deux mille. C'est à l'invitation de S. G. Mgr Legal, par l'intermédiaire du P. Jan, O.M.I., que fut négocié leur départ pour l'Amérique. Leur première maison fut l'évêché de Saint-Albert, près des Soeurs Grises qui les accueillirent avec toute leur charité, et les initièrent à la vie de ce dur climat. Elles en ont écrit:

"A Saint-Albert, Soeurs Grises et Filles de Jésus fraternisent si bien que les joies des unes sont les joies des autres, et qu'il n'est pas une fête au couvent d'Youville, sans que nos Soeurs soient invitées à y prendre part. C'est dire que nous ne sommes nullement considérées comme étrangères dans l'Ouest Canadien".

Elles aussi ont connu au lac La Biche les privations du Nord. Elles les supportèrent, à l'exemple des Soeurs Grises, de bon coeur, pour le bon Dieu et pour les pauvres.

teux et les Maskégons, de la grande famille algonquine. L'immigration blanche s'y est plus ou moins établie depuis, sans prétendre nuire d'ailleurs à la race rouge. Celle-ci fut seulement amenée par le gouvernement canadien, d'aussi bon gré qu'il fut possible, à troquer l'étendue de ses terres primitives et de sa liberté, contre des limites inviolables de chasse, de pêche, d'exploitation et quelques autres privilèges. Ils prirent le ***traité***.

Un vif portrait des Cris, les Cris des *prairies* en particulier, ceux qui formaient le principal objet du zèle des soeurs de 1850, nous a été laissé par Mgr Laflèche, ex-missionnaire de l'Ile à la Crosse:

"Les sauvages des prairies qui sont les Pieds-Noirs, les Assiniboines, les Cris et une grande partie des Sauteux, sont de la pire espèce, et je crois qu'il n'y a pas d'exagération à dire que c'est l'homme descendu au dernier degré de l'échelle humaine. Cet état de dégradation et de méchanceté vient de leur manière de vivre; ils sont ordinairement réunis en gros camps de soixante à quatre-vingts loges, et souvent davantage, et mènent une vie errante et oisive, à la suite des innombrables troupeaux qui leur donnent la nourriture et l'habillement. Quand on a sous les yeux la vie dégoûtante de ces sauvages, on comprend que le travail, qui a été imposé à l'homme comme une pénitence après son péché, l'a été pour son bonheur plutôt que pour son malheur... Si les tribus des prairies sont

devenues les sentines de tous les vices qui dégradent l'homme; si le vol, le meurtre, et par-dessus tout une dissolution épouvantable sont devenus une occupation journalière pour le grand nombre de ces barbares, c'est parce qu'un travail assidu leur est inconnu."

M. Thibault complétait d'avance ce tableau en écrivant à Mgr Provencher:

"Quand le dernier des bisons sera mort, on pourra alors tenter quelque chose du côté des prairies."

Le vol, la dissolution, le meurtre n'ont pas été assurément l'apanage exclusif des Cris païens. Ces vices tiennent par leur racine au péché originel commun à tous les humains. Mais la religion du Christ a, toujours et partout, la même efficacité pour relever la nature déchue; elle la subjugue, elle la paralyse, elle en tue le fruit mauvais, et, sur la partie saine régénérée par la grâce, elle greffe les vertus chrétiennes... Malgré le noir pronostic de M. Thibault, avant la mort du dernier bison, les Cris, sous l'influence de la grâce divine, ont mis quelque frein à leur vie licencieuse et à leurs promiscuités honteuses; de querelleurs nés, ils sont devenus assez doux; les jongleries malfaisantes se sont retranchées dans le groupe, petit et méprisé, des récalcitrants; ils ont aimé la Robe-Noire, écouté ses enseignements, et procuré à leurs missionnaires les consolations attendues.

Honneur aux Soeurs Grises! A elles, les ouvrières patientes de l'Evangile, Dieu donnera la grande part des récompenses éternelles gagnées par la conversion des Cris. (1).

---

(1) Les Soeurs Grises de Montréal, ont aussi à Dunbow, depuis 1884, une école industrielle très pospère pour les Pieds Noirs, Blood, Piéganes, Sarcee et Cris de l'Alberta-Sud.

Les Soeurs Grises ont reçu, en ces dernières années, le renfort des *Soeurs de l'Assomption de Nicolet*, venues, à la demande de Mgr Grandin, pour l'évangélisation d'autres tribus crises dans l'Alberta-Saskatchewan. Elles ont pris charge des écoles de Onion Lake (1891), d'Hobbéma (1894) et de Delmas (1900), ainsi que de Saint-Paul-des-Métis (1897). Cette petite congrégation est née, en 1853, dans la paroisse, aux quatre-cinquièmes acadienne, de Saint-Grégoire, sous l'inspiration de M. Harper, curé de l'endroit. Les Acadiens ont placé leur cause nationale, on le sait, sous la protection de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. Les Soeurs de l'Assomption, au nombre présent d'à peu près six cents, se répartissent en cinquante-neuf maisons.

Les Soeurs Grises de Nicolet vinrent en Alberta (diocèse de Calgary) en 1893. Elles y ont fondé trois maisons: un hôpital et une école sur la réserve des *Gens du Sang* (Blood) et une école sur la réserve des *Piéganes*.

Les Soeurs de la Présentation dirigent, depuis 1903, la grande école industrielle Saint-Michel, pour les indiens Cris du Lac Canard (Duck Lake), diocèse de Prince-Albert.

Cette florissante congrégation, si avantageusement connue dans l'Est du Canada, fut fondée en France en 1796, par la Vénérable Mère Rivier, pour l'instruction des jeunes filles. La maison-mère de l'Institut est encore au berceau de la fondation, à Bourg-Saint-Andéol, diocèse de Viviers. Au Canada, la première maison fut établie en 1853, à Sainte-Marie de Monnoir, et, en 1858, fut érigée la maison provinciale de Saint-Hyacinthe, dont dépendent actuellement tous les établissements d'Amérique, au nombre de cinquante-quatre, dont trente-quatre au Canada, et vingt aux Etats-Unis, avec un personnel d'environ huit cents religieuses et seize mille élèves.

Saint-Albert, qui ne le cède pas, proportion gar dée, à sa voisine de Saint-Boniface, est actuellement la tête d'une province de sept maisons comprenant cent-une soeurs.

CHAPITRE IV.

DANS L'EXTREME-NORD.

(1867)

Il y avait vingt-trois ans que les Soeurs Grises se dépensaient à la Rivière-Rouge, et six ans qu'elles avaient occupé, par le lac Sainte-Anne, l'Ile à la Crosse et le lac La Biche, les régions qui forment aujourd'hui l'Alberta et la Saskatchewan, lorsque s'ouvrit à leur dévouement l'immensité comprise entre le cinquante-cinquième degré de latitude et l'Océan Glacial, immensité connue sous le nom d'Athabaska-Mackenzie.

Détaché en 1862, de la juridiction de Mgr Taché, archevêqce de Saint-Boniface, le vicariat d'Athabaska-Mackenzie fut confié à Mgr Faraud. Administrateur admirablement doué, Mgr Faraud établit son vicariat sur des bases qui le soutiennent encore.

En 1891, Mgr Grouard succéda à Mgr Faraud.

En 1901, la division du vicariat fut décidée. Mgr Grouard gardait l'Athabaska et Mgr Breynat recevait le Mackenzie.

L'Athabaska possède un couvent de Soeurs Grises, le Mackenzie en a quatre. (1)

Or ce fut dès les commencements du vicariat d'Athabaska-Mackenzie qu'apparurent dans ces glaces les soeurs missionnaires.

Le premier acte de Mgr Faraud fut de solliciter leur concours. Il l'obtint aux conditions passées autrefois entre Mgr Taché et la Supérieure Générale: "Ensemble nous prierons, nous travaillerons et nous jeûnerons."

Les soeurs partirent de Montréal le 17 septembre 1866, et arrivèrent au Mackenzie, par delà le Grand Lac des Esclaves, le 28 août 1867.

Nous entendions dernièrement, au cours d'une conversation familière, Mgr Grouard s'écrier:

—Quand j'ai appris, là-bas, à La Providence où j'étais, on peut bien dire au fond du Mackenzie, que les Soeurs Grises allaient venir, je me suis dit: Quelle audace! Mais n'est-ce pas comme tenter Dieu! Comment! de pauvres femmes quitter tout d'un coup leur couvent de Montréal, pour s'en venir

(1) Ces couvents forment, depuis 1915, la *province* régulière du Mackenzie. La Révérende Mère Léveillé, provinciale, réside au Fort Smith.

dans ces pays perdus, chez des sauvages dont la conversion est à peine entamée! Mais arriveront-elles jamais? Supporteront-elles ces hivers épouvantables, sans pain, sans rien? Nous autres, les hommes, on se réchappe encore, en tuant un lièvre, un rat musqué... Mais des soeurs! Alors qu'on a vu des explorateurs, si bien approvisionnés pourtant par leurs gouvernements, quand ils sont partis, réduits à manger leurs "engagés"... Eh bien, elles sont venues, et elles ont vécu, et voilà qu'on va faire leur jubilé, à La Providence. Vraiment le bon Dieu a été avec elles!

Cette réflexion du vénérable évêque ne contient-elle pas les questions que se pose le lecteur: Dans quel pays se sont-elles exilées?—Quels sauvages y ont-elles évangélisés?—Quels moyens de subsistance y ont-elles trouvés?

A ces questions ce chapitre va répondre. La lumière en éclairera ce que nous exposerons ensuite des fondations successives dans l'Extrême-Nord.

*
* *

Le pays, où sont allées les soeurs missionnaires, contiendrait à l'aise quatre fois la France. Le seul fleuve Mackenzie, dont le débit moyen s'évalue à cinq cent mille pieds cubes par seconde, arrose un bassin de 677,400 milles carrés. (1) Ce pays est

---

(1) *The Unexploited West*, p. 209.



MONSEIGNEUR E. GROUARD, O.M.I.,

ancien vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie,
vicaire apostolique d'Athabaska depuis 1901.

fermé, durant ses huit mois de glaces, à tout commerce avec le monde civilisé. D'octobre à juin, les rivières et les lacs, uniques voies praticables, sont immobilisés. De rares traîneaux à chiens, qu'il faut charger le moins possible, relient alors les quelques habitations groupées en localités appelées Forts, par distances de cent à deux cents milles. (1)

Jadis, un objet, fût-il de première nécessité, ne mettait pas moins d'une année à atteindre sa destination de l'Athabaska-Mackenzie. Deux ans s'écoulaient ordinairement, pour les missions les plus éloignées, entre le départ de la lettre de demande et l'arrivée de l'article désiré. Les achats se faisaient alors en Europe. Un retard du courrier, ou une négligence de la "Compagnie", portaient facilement à trois ans ce délai. Et combien péniblement se doublait l'attente, lorsque les lettres étaient perdues, ou qu'un naufrage survenait!



Les sauvages disséminés dans les bois du Mackenzie, et dont les Soeurs de Charité sont devenues les mères, appartiennent à la grande famille des *Déné.*. Quelques Cris fréquentent aussi le couvent du lac Athabaska.

---

(1) Le *Fort*, qui n'a ici de guerrier que le nom, comprend les résidences des commis représentant les diverses compagnies pour l'achat des fourrures, la mission, et plusieurs maisonnettes ou loges d'indiens et métis.

Les Déné du Nord (1) comprennent les *Montagnais,* du lac Athabaska au Grand Lac des Esclaves (2) ; les *Esclaves,* tributaires du Grand Lac des Esclaves (ouest) et du fleuve Mackenzie jusqu'à Simpson ; les *Peaux-de-Lièvre,* échelonnés sur le cours inférieur du Mackenzie, et formant Norman et Good-Hope ; les *Loucheux,* vers le delta du fleuve ; les *Plats-Côtés-de-Chien* (ou Flancs-de-Chien), voyageant du Grand Lac des Esclaves (nord-est) au Grand Lac d'Ours, avec le Fort-Rae pour base ; les *Castors,* tribu à peu près éteinte aujourd'hui, sur la rivière La Paix. Les *Mangeurs de Caribou,* du Fond-du-Lac (Athabaska) et les *Couteaux-Jaunes* du Grand Lac des Esclaves (est), sont de souche montagnaise.

---

(1) La grande famille des *Déné-(Hommes,* ainsi se nomment-ils eux-mêmes), s'est partagée, de temps immémorial, entre le nord et le sud de l'Amérique septentrionale, enclavant de la sorte, sans se mêler à elles, les autres familles indiennes. Les divisions "les plus populeuses des Déné se trouvent dans le sud des Etats-Unis, où elles sont connues sous le nom de Navajos et d'Apaches." *V. Hist. de l'Eglise Cath. dans l'Ouest Canadien, P. Morice,* p. 284, T. I. Ce que nous disons ici des Déné du Nord montre de combien ils l'emportent sur leurs congénères du Sud.

---

(2) Une bande assez considérable de ces Montagnais s'est fixée aux environs du lac Froid et du lac des Coeurs (Alberta), où ils ont choisi plus tard leurs *réserves.* La réserve du lac Froid vient d'être gratifiée, 1916, d'un hôpital et d'une école. Ce sont les *Soeurs de Notre-Dame d'Evron* qui en ont accepté la charge.

Chacune de ces tribus est représentée par quelques enfants, dans les institutions des Soeurs Grises. Avec un peu d'attention, on ne tarde pas à en distinguer les traits caractéristiques, dans les groupes qu'ils y forment. La note frappante serait que plus les sauvages descendent vers le nord, plus il paraissent vifs, rieurs, ouverts et affectueux.

De toutes les races indiennes abordées par les missionnaires d'Amérique, la plus sympathique semble être celle des Déné. Le paganisme lui imposa assurément des pratiques inhumaines que la religion dut combattre, et, même après soixante ans d'évangélisation, les traces du règne de Satan n'ont-elles pas été entièrement effacées; mais les Déné furent trouvés de tout temps plus droits, plus pacifiques et plus religieux que les Cris, leurs voisins du sud. Les missionnaires attribuent cette supériorité morale des Déné à leur vie nomade, presque exclusivement familiale, isolée par conséquent des occasions du mal, et aux privations continuelles qu'ils ont à endurer, et qui sont un frein toujours efficace aux appétits pervers, même si elles ne sont ni recherchées, ni aimées. Les Déné reçurent avec joie le prêtre, messager d'un Dieu, pauvre comme eux, souffrant et mourant pour eux.

Leurs défauts dominants, à l'arrivée des missionnaires, étaient la polygamie et la cruauté en-



MONSEIGNEUR BREYNAT, O.M.I.
en tournée pastorale.

vers les femmes et les enfants. Ils n'étaient fiers que de leurs garçons. "Ma fille" et "mon chien" se rendaient par la même expression en montagnais. Frapper journellement les épouses, les faire jeûner, les accabler le fardeaux, même tuer les petites filles, ne passaient pas pour de mauvaises actions. De cette barbarie le christianisme eut assez tôt raison. Les vices les plus réfractaires seraient la susceptibilité, la poltronnerie, un bavardage impitoyable, la mendicité importune et l'imprévoyance dépensière.

La difficulté du combat fut de disputer ces indiens au protestantisme. Tâche redoutable pour des apôtres, si peu nombreux et si pauvres, placés en concurrence avec des prédicants sans scrupules, grassement sustentés par leurs sociétés bibliques, et jouissant des faveurs de maints officiers subalternes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, reine de ces territoires. Seuls, certains Esclaves, de tempérament plus lâche, se laissèrent fléchir, ainsi que quelques Loucheux de mauvaise vie.

Les sauvages du Mackenzie, à l'exception de fragments de tribus, trop rejetés dans la profondeur des forêts, ont entendu et suivi l'appel de l'Evangile.

C'est à leurs enfants et à leurs malades, que les Soeurs de Charité sont venues ouvrir leurs couvents.

*
* *

Mais ces couvents il faut les bâtir; ces enfants,

ces infirmes, il faut les nourrir, les vêtir, les réchauffer, les guérir; les religieuses elles-mêmes doivent trouver la subsistance, si pauvre soit-elle, de leur vie sacrifiée, et cela dans le plus dénué des pays du monde.

Là est le problème, le seul. Comment le résoudre?

Avant tout, qu'il soit bien compris que nul secours ne doit être attendu du côté de l'indien. Le sauvage du Nord reçoit tout, demande tout, trouve naturel qu'on lui donne tout, au point que si le Père et les Soeurs gardent leur réserve pour la saison froide, il en murmure des accusations d'avarice. D'aider le missionnaire en quoi que ce soit, par dîme, don quelconque, ou travail gratuit, la pensée ne lui vient jamais. Il convient de reconnaître qu'il est souvent très indigent lui-même; mais, que l'abondance arrive dans ses pièges et sous ses balles, il en dispersera à la hâte les dépouilles ou le prix, au régal de sa famille, de ses amis, des étrangers même; quant au Père et à la Soeur, le plus petit morceau devra être payé rigoureusement. L'Indien part du principe que les prêtres et les religieuses sont riches, et qu'il leur suffit d'écrire un petit papier aux "grands pays" pour recevoir des cargaisons. Que le missionnaire lui raconte qu'il y a, dans ces "grands pays", de petites ouvrières qui se privent de repos et de tout plaisir pour lui; que la Propagation de la Foi et la Sainte-Enfance puisent, sou par sou, dans les petites bourses ce qu'il gaspille-

rait, lui, en une heure, afin de lui donner des apôtres qui l'instruiront et sauveront son âme; il n'en croira rien, rira peut-être, et répondra: "Mais tu as bien ceci, cela, toi, alors donne-le moi.'" Là expire sa logique. Grand enfant, il ne comprend pas et semble ne pouvoir comprendre, en dépit de sa perspicacité qui devient extrême, une fois appliquée à d'autres sujets. Et cela est d'autant plus irrémédiable sans doute, qu'il est lui-même naturellement communiste, et que, sans regret comme sans discrétion, il donne ce qu'il lui arrive d'avoir...

"Vous vous sacrifierez pour nos pauvres sauvages, écrivait Mgr Grandin à des religieuses qu'il suppliait de venir dans son vicariat; mais... vous ne recevrez d'eux que leur vermine, et s'ils pouvaient supposer que vous en profiterez, ils vous demanderaient de la payer."

D'où viendra, dès lors, le soutien?

Il faut nommer, en première ligne, la Propagation de la Foi de Paris et de Lyon. Elle a rendu *possible* l'évangélisation du Nord. Aujourd'hui même, dans le désarroi des pays européens qui l'alimentent, ne trouve-t-elle pas le moyen de continuer son apostolat magnifique!

La Sainte-Enfance apporta ses secours annuels.

La province de Québec donna abondamment aussi.

Ces aumônes toutefois, si généreuses en elles-mêmes, ne peuvent égaler les besoins créés surtout par

le développement des écoles indiennes.

A ces écoles, il est vrai que le gouvernement canadien verse, depuis quelques années, une certaine somme proportionnée à un nombre d'enfants qu'il fixe lui-même; mais, outre que ce nombre, en fait, est toujours dépassé, et de beaucoup, cet appui ne suffirait pas encore, en des pays dont les distances multiplient comme fabuleusement le coût des denrées et des transports.

A la charité des bienfaiteurs que la divine Providence inspire, et au travail manuel des Soeurs Grises et des Oblats de combler ce déficit...

Tandis que les évêques se constituent mendiants, religieuses et missionnaires économisent; ils construisent, ils défrichent, ils disputent aux gelées des nuits d'été, aux sécheresses et aux sauterelles de juillet ce que le sol, éternellement glacé dans ses couches profondes, peut donner de sa surface.

Les aumônes reçues se convertissent surtout en articles de *traite,* c'est-à-dire en objets qui, à défaut d'un numéraire qui n'a pas cours dans le pays, permettent aux missionnaires d'utiliser leurs propres industries, et d'acheter au besoin le travail étranger. Epiceries, étoffes, ustensiles, poudre, plomb, tabac, thé, etc., en sont les articles ordinaires

Une ferme commencée par Mgr Breynat, non loin de Fort-Smith, sur la rivière au Sel, et aidée par les élevages particuliers de Fort-Résolution et de Fort-

Providence, est en mesure de fournir aux missions, qui ont un personnel plus considérable, deux ou trois animaux, tués l'automne.

Quelques repas de boucherie, "de quoi ne pas en oublier le goût", les produits toujours aléatoires du jardinet, quelques conserves alimentaires apportées au printemps : ces vivres ne sauraient faire face au long hiver, qui retranche du monde approvisionné l'immense vicariat. L'alimentation principale doit être demandée au gibier sauvage, et surtout au poisson.

Les viandes fraîches, séchées, *boucanées,* sont le fruit des chasses indiennes. Ces chasses ne sont pas toujours faciles, ni plantureuses. Il arrive que la faim torture ou tue le chasseur dans les bois.

Reste le grand mets du Nord, le plat substantiel par excellence qui fera défaut le dernier, le poisson : truite, poisson-blanc, *saumon du Mackenzie,* brochet, carpe, hareng, etc. Quoique sans apprêt, sans condiments, cuit tel quel dans sa propre graisse, le poisson du Nord est succulent. Dieu soit béni d'avoir donné cette richesse à la terre la plus pauvre de la création !

La pêche est donc le gros travail d'approvisionnement.

Un mois de l'automne est employé à prendre le poisson, qui regagne le centre des grands lacs, ou la

mer arctique, à l'embrocher par dizaines et à le transporter près de la Mission, à l'abri des chiens voraces, sur un échafaudage, à la garde du froid... Se figurera-t-on jamais les fatigues de ces expéditions, les luttes des pêcheurs contre les tempêtes dévastatrices de leurs filets, contre la baisse ou l'excès des eaux, contre les retards du poisson migrateur, contre les froids hâtifs, contre les glaces survenues en une nuit, en une heure parfois, et figeant en plein lac, en pleine rivière, loin des rivages, les bateaux chargés!

La subsistance d'un couvent avec son personnel et ses chiens (ces indispensables coursiers du Nord), requiert aujourd'hui une moyenne de vingt-cinq mille poissons. Que la pêche d'automne vienne à manquer, ne fût-ce qu'en partie, ou bien que la gelée tarde plus qu'il n'est prévu, et qu'ainsi le poisson se détériore, "*se faisande*" voilà les pêcheurs condamnés à la besogne, la plus dure de toutes: faire, pendant les mois de disette, par trente, quarante degrés de froid et plus, sous une glace épaisse de deux à six pieds, la pêche quotidienne. Le P. Lecorre, supérieur de Providence, écrivait en décembre 1897, à la supérieure générale des Soeurs Grises:

"La glace prématurée nous a joué un bien vilain tour, cet automne. Ordinairement notre pêche pouvait se continuer jusqu'au milieu d'octobre. Une grosse bourrasque du nord accompagnée de neige est venue geler tous les bassins de pêche dès la fin de sep-



LA PÊCHE SOUS LA GLACE
Grand Lac des Esclaves

tembre, et a emporté la plus grande partie de nos rets. On se disait que le temps doux reviendrait. Vain espoir. Le fleuve a continué à charrier les glaces, et la neige s'est accumulée au lieu de pêche : de sorte que nous avons dû nous contenter de huit mille poissons au lieu de vingt mille qu'il nous faut pour le moins. Vous comprenez le reste : pêche tout l'hiver, ou à peu près, à la Grande-Ile (quarante milles de la mission). Et les souffrances des pauvres frères qui font cette pêche dans le gros froid, au milieu des poudreries du grand lac ; et les fatigues de ceux qui sont constamment à la suite de leur traîne ; et la gêne où nous serons, nous les restants, pour les autres travaux. Encore si avec cela la pêche réussit, du moins, sous la glace ! Mais parfois dans le rude hiver, le poisson manque, même à la Grande-Ile."

*
* *

On vient de le lire, les principaux ouvriers de ces pêches sont nos frères convers. Les couvents du Nord leur doivent d'avoir subsisté. Religieux et missionnaires comme nous, ces bons frères dévouent leur vie à l'obscur travail de saint Joseph, et n'attendent leur récompense qu'au ciel.

Aux frères aussi de bâtir, de rassembler l'énorme quantité de bois de chauffage nécessaire, d'équiper les flottes d'été, de mener les scieries mécaniques et de diriger les autres ouvriers. En hiver, lorsqu'un chas-

seur indien consent à vendre l'orignal ou le caribou abattu dans la forêt, il en indique l'endroit — et c'est parfois à une semaine de marche — touche son paiement, et disparaît. Le frère attelle ses chiens, ajuste ses raquettes et s'en va aux dépouilles. Chacun de ces braves voyageurs conserve de terribles souvenirs des "poudreries", des crevasses béantes, des enlizements de neige, des froids extrêmes, rencontrés dans ces longues courses solitaires.

Disons que plus d'une fois en ces travaux de pêche, de charriage, de constructions et autres, le visiteur ne distinguerait guère le frère du père, de l'évêque, voire de la religieuse.

Tous les labeurs compatibles avec leurs forces et leur vocation ont été honorés au Mackenzie par les Soeurs Grises. Elles ont défriché, labouré, semé, récolté. Il y a eu des bâtisseuses. N'est-ce pas un peu de tout cela que voulait dire Sr Michon, écrivant de Providence, en 1892, après le départ de Sr Ward:

"Songeant qu'il ne nous restait personne pour accompagner le chant, je me suis mise à apprendre la musique, au mois de janvier dernier. Commencer de pareilles études à cinquante ans, c'est sérieux, n'est-ce pas? J'espère toutefois pouvoir le faire, quoique un peu misérablement, car je n'ai guère les doigts souples maintenant. Le ménage, le bousillage, la hache et la scie me vont mieux sous la main qu'une note de musique; mais dans ce pauvre pays, si loin de tout secours,



L'ABONDANCE APRÈS LA PÊCHE

Préparation de la nourriture pour toute la semaine.

il faut bien se tirer d'affaire comme on peut.''

Pendant de nombreuses années, les Soeurs de Providence accompagnèrent les frères et les ''engagés'' aux pêches d'automne. Leur camp était dressé en lieu convenable, sur la grève. Le père *pêcheur,* qui autant que possible suit la caravane, leur disait la sainte messe. Leurs exercices réguliers accomplis, elles apprêtaient les repas, réparaient les filets, et embrochaient les poissons capturés. Elles restaient à cette tâche jusqu'au bout, et partageaient volontiers les trop fréquents mécomptes du retour.

L'un de ces déboires restera attaché au souvenir de la Saint-Edouard 1903.

La pêche avait été bonne, à la Grande-Ile. La cargaison étant complète, on décida de s'acheminer, au fil de l'eau, vers la mission, située à quarante milles de là. Il y avait à bord du chaland, les soeurs, les frères Marc et Olivier et le P. Edouard Gouy, supérieur de Providence. Démarrer, un 13 octobre au soir, en la fête du bon père, fut tenu pour de bon augure... Au bout de trois ou quatre heures, le chaland s'engageait de lui-même dans une multitude de petits glaçons, ramassés par le vent sur la surface du Grand Lac des Esclaves, et amenés dans les chenaux du fleuve. Ils s'y tassaient déjà. L'embarcation flotta encore un moment avec eux, puis s'arrêta. Quand le jour parut, les pêcheurs se virent pris parmi les Iles-de-Saules, dans une étendue immobile à perte

de vue. Il n'y avait d'autre parti que d'attendre au large, sans abri, les membres transis, que la glace pût supporter les pas. Au bout d'un jour, se confiant aux anges gardiens, ils se risquèrent sur cette glace craquante et parvinrent à porter leur tente jusqu'à l'île voisine. Ils y demeurèrent quatre jours. Entre temps, ils se mirent en devoir de pratiquer à la hache une voie d'eau, du chaland au lac Castor, évasement très considérable du Mackenzie, qu'ils croyaient encore libre. Le chemin fini,— au prix de quels efforts et de quels périls !— comme ils tâchaient d'y lancer enfin le lourd bateau, ils le trouvèrent ancré par le fond même, dans la glace sous-jacente. N'ayant plus à pourvoir qu'à leur salut, ils portèrent les petites barques de pêche dans le chenal taillé, et descendirent au lac Castor. Nouvelle déception : le lac aussi était bloqué. Il fallut regagner l'île pour une cinquième nuit. Le lendemain, abandonnant tristement à l'hiver la précieuse pêche, père, frères et soeurs s'en retournèrent à la mission, à pied, par le long chemin du lac gelé et de la forêt sauvage.

Tel est le dur et cher pays que Dieu ouvrait aux soeurs missionnaires, et qui n'a encore jamais vu d'autres messagers de la miséricorde divine que les Oblats de Marie Immaculée et les Soeurs Grises de Montréal. (1).

---

(1) Les Soeurs Grises nous verront avec plaisir mentionner ici la Congrégation des *Soeurs de la Providence.*

Les Soeurs de la Providence ne virent jamais le Mackenzie, ni le lac Athabaska; mais elles se répandirent rapidement cependant dans les régions parallèles de la rivière La Paix et de l'Alaska. Dans la rivière La Paix, elles ont fondé, de 1894 à 1912, les établissements indiens de Grouard (Petit Lac des Esclaves), de Saint-Augustin (Peace River), du Vermillion, du lac Wabaska, du lac Eturgeon, et de Saint-Bruno. En Alaska, elles tiennent les écoles et hôpitaux de Fairbanks et de Nome.

D'autre part, nous trouvons les *Soeurs de Sainte-Anne*, dont la maison-mère est à Lachine, établies à Dawson (territoire du Yukon) et à Holy Cross (Alaska): deux institutions, dont chacune comprend une école et un hôpital.

Ces fondations de la rivière La Paix, de l'Alaska et du Yukon, pour être venues beaucoup plus tard que celles des Soeurs Grises, et avoir été faites dans de moins pénibles conditions, n'ont pas laissé toutefois d'être très difficiles et très méritoires devant Dieu.

CHAPITRE V.

L'HOPITAL DU SACRE-COEUR

Fort-Providence.

(1867)

La mission de La Providence fut fondée, en 1861, par Mgr Grandin. (1)

"Allez, avait dit Mgr Taché à son coadjuteur, choisissez un emplacement central qui conviendra à la résidence de l'évêque que Rome va donner à l'Athabaska-Mackenzie, et qui soit surtout propice à l'établissement d'un couvent, car sans religieuses nous ne ferons rien de stable là-bas."

Mgr Grandin jugea que *l'emplacement central* devait se trouver par delà le Grand Lac des Esclaves.

Serait-ce la Grande-Ile?

La Grande-Ile (ou Grosse-Ile), située à l'endroit

---

(1) Mgr Grandin ne vint comme évêque, dans l'Athabaska-Mackenzie, que pour cette visite. Elle dura trois ans et deux mois (1861-1864). Il y rencontra de grandes souffrances. Voir *Vie de Mgr Grandin*, par le R. P. Jonquet, O.M.I. La cause de Mgr Grandin, dont la réputation de sainteté est universelle, a été commencée en 1914.

où le Grand Lac des Esclaves, se déversant vers l'Océan Glacial, forme le fleuve Mackenzie, était pour les sauvages le rendez-vous du printemps et de l'automne. Le P. Grollier y avait, dès 1858, commencé la mission du Saint et Immaculé Coeur de Marie, que les missionnaires du Grand Lac visitaient une ou deux fois par an.

Mais la Grande-Ile avait à redouter les inondations; le bois n'y abondait pas, et la terre n'y pouvait subvenir aux besoins d'une résidence et d'un orphelinat. C'est pourquoi Mgr Grandin, confiant d'ailleurs que les sauvages le suivraient, décida de chercher plus loin.

Ayant descendu le grand fleuve, la distance de quarante milles, il atteignit, au pied d'un long rapide, et à rive droite, un large cap boisé, de surface unie, de terrain fertile, et pointant gracieusement ver la ceinture des îles et îlots du large. Contre ses flancs, un remous s'offrait en port naturel aux bateaux à venir (1). Le prélat arrêta son canot et prit possession du cap, en plaçant une croix faite par le F. Kearney. Puis, il écrivit à Mgr Taché:

"J'ai appelé ce poste: La Providence, parce que je le regarde comme devant être la providence du Nord. Soyons là en nombre suffisant, et nous

---

(1) Ce *remous*, véritable vivier dans les premiers temps, s'épuisa bientôt. Il fallut retourner à la Grande-Ile, pour les grandes pêches.



MISSION DE N.-D. DE LA PROVIDENCE

Remarquer les glaçons roulés par le Mackenzie, à l'automne, puis fixés pêle-mêle pour l'hiver sur le fleuve solidifié. Ces "bordillons" rendent le passage des traîneaux fort difficile.

pouvons sans peine visiter toute la région...''

Le R. P. Belle, O.M.I., assistant général et visiteur du vicariat du Mackenzie, en 1915, au nom de ''Mission de la Providence'' substituait celui de ''Maison de Notre-Dame de la Providence.''

La Compagnie de la Baie d'Hudson, frustrée cette fois du premier choix, et forcée de suivre le missionnaire et les indiens, dut accepter le nom donné par Mgr Grandin. L'appellation de ''Fort-Providence'' est encore officielle aujourd'hui.

L'histoire des premières années de La Providence, 1861-1863, est celle de la misère la plus complète. Elle sera racontée plus tard, s'il plaît à Dieu.

* * *

Le strict nécessaire trouvé pour le logement et la subsistance des missionnaires, Mgr Grandin s'occupa de bâtir pour les religieuses. L'hiver 1863-1864 y fut employé. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait consenti à prêter pour cette fin quelques-uns de ses ''engagés.'' Le rôle de Mgr Grandin était de charrier, avec les chiens, les pièces de bois qui se trouvaient sur l'île d'en face. Le P. Grouard, le F. Alexis et les ''engagés'' équarissaient les troncs d'arbre pour les transformer en murs, charpente, poutres et planchers. Tous se donnèrent main forte pour élever la bâtisse.

En guise de première pierre, Mgr Grandin enfonça la première cheville, et le P. Grouard la deuxième. Les clous, à cette époque, étaient inconnus dans le Nord.

En 1865, lorsque Mgr Faraud aborda à La Providence, le gros de l'ouvrage était fait. Avec l'habileté d'un menuisier, il se mit à confectionner lui-même les meubles. Il eut l'attention délicate de ne rien décider de l'aménagement intérieur, avant l'arrivée des soeurs missionnaires...

Leur demeure étant prête, cinq Soeurs Grises furent envoyées: Sr Lapointe, supérieure; Sr Brunelle, Sr Michon, Sr Saint-Michel des Saints et Sr Ward. Une tertiaire franciscaine, Marie-Domithilde Letendre, leur fut adjointe.

Elles dirent adieu à la maison-mère de Montréal, le 17 septembre 1866, et se mirent en route pour Saint-Boniface, où elles devaient passer l'hiver.

Le chemin de fer de Chicago à Saint-Paul, Minnesota, fonctionnait alors, et le voyage dut être assez calme jusqu'à cet endroit. Mais rien ne nous a appris l'accueil que leur firent les redoutables cinq cents milles qu'il leur fallut encore parcourir, de Saint-Paul à Saint-Boniface, dans les charrettes de la Rivière-Rouge venues à leur rencontre. . Quelques mots de Mgr Taché qui, en 1852, avec les PP.

Lacombe et Grollier, avait inauguré ce chemin, y suppléeront : "Le chemin que nous avons parcouru est affreux... C'était une chose assez singulière que de voir un pauvre évêque et deux prêtres plongés dans la boue jusqu'à la ceinture, et faisant l'humble métier de bêtes de somme, pour arracher de cette lourde boue les chevaux et les voitures. Et cela non pas une fois, mais des centaines de fois."

L'hiver s'écoula dans la joie et l'intimité de la famille religieuse de Saint-Boniface.



"Cependant, il faut le dire, nous avions hâte de voir se lever le jour du départ ; il fallait enfin arriver à notre triste chez-nous, qui, dans son éloignement et sa pauvreté, avait encore plus de charmes pour nous que les lieux les plus enchanteurs."

Ces lignes ardentes sont de Sr Lapointe. Sa relation et celle de Sr Ward, inédites toutes deux, monument inappréciable pour l'histoire des Soeurs Grises, sont trop belles pour n'être pas enchâssés ici. A la plume modeste qui acheva ce récit, sous la lampe huileuse du premier hiver, au Mackenzie, nous devons la joie de l'offrir aujourd'hui, en hommage *jubilaire,* aux vaillantes missionnaires des cinquante ans passés.

Les soeurs savaient que Mgr Faraud avait remonté les 450 milles, du lac Athabaska au lac La

Biche, dans le seul but de les attendre à cette dernière mission, et de les conduire lui-même, de là à Providence. Aussi déplorèrent-elles divers contretemps qui les retinrent plus qu'il n'était prévu. Enfin, l'heure sonna d'embrasser leurs soeurs de Saint-Boniface et d'entreprendre les 910 milles qui les séparaient encore du *chez-nous.*

De la Rivière-Rouge au lac La Biche, c'était le long chemin de terre, par boeufs et charrettes sans ressorts, viâ Portage-la-Prairie, Qu'appelle, Carlton, Fort-Pitt, chemin coupé de mille torrents et petites rivières qu'on s'ingéniait à traverser par autant d'expédients, dont les plus simples étaient de défaire les charrettes et de les transformer en barques.

"...Après des tiraillements sans nombre, nous laissions enfin Saint-Boniface, le 8 juin, recevant avec abondance une bénédiction de rosée céleste, car nous eûmes une pluie battante toute la journée. C'était au point que nous avions de la peine à nous arracher de la vase et de la boue. Je crus même un moment que j'allais être obligée de laisser une partie de mon petit troupeau, car ma Sr Ward, peu exercée à la marche, s'enfonçait si avant dans la terre glaise qu'il fallait le secours d'un bras vigoureux pour l'en retirer. Nous étions cependant heureuses, parce que nous étions enfin parties. Nous ne poussâmes pas

notre course bien loin; la première journée nous arrivions à Saint-François-Xavier, où nous pensions simplement passer la nuit; mais une pluie torrentielle nous retint pendant trois jours. On eût dit que l'époque du déluge universel était revenue: un pied d'eau couvrait la surface de la terre. Nous croyions avec quelque apparence de raison que nous mangions notre mauvais pain en partant et que ce qui viendrait après ne nous offrirait que plaisir et bonheur. Nous aimions à nous représenter de vastes prairies ondulées comme les vagues de la mer, partout émaillées de fleurs, dont nous espérions savourer les fruits avant la fin du voyage, car le trajet était long. Cruelle déception. La pluie ne nous quitta pas. C'était au point qu'elle durait de dix, douze et jusqu'à quinze jours consécutifs, sauf quelques rares moments où le soleil brûlant se faisait jour à travers les nuages et répandait sur nos têtes comme des charbons ardents. Cela étant, ai-je besoin de vous dire combien pénible était la marche, combien triste était le repos? Souvent nous arrivions le soir pour passer la nuit dans un bas-fond marécageux, ayant à préparer nos lits sur la terre nue. C'eût été peu en soi; mais nos couvertures, nos robes, nos manteaux, aspergés toute la journée, n'étaient guère propres à nous préserver de la fraîcheur des nuits. Arrière toutes les délicatesses! Il

semblait naturellement que pareil état de choses eût dû nuire à nos santés. Je craignais, en effet, pour mes chères soeurs et pour moi. Mais grâces en soient rendues à jamais à Celui pour qui seul nous nous sacrifions, Il nous garde comme la prunelle de son oeil; pas une de nous n'éprouva la plus petite indisposition. Ceci tient vraiment du miracle, et je voudrais faire entendre ma faible voix à toutes les créatures raisonnables, afin qu'elles m'aident à rendre de dignes actions de grâces, et qu'elles apprennent surtout à se confier à Celui qui garde si bien ses enfants.

Souffrir de l'incommodité de la pluie, et quelquefois du froid, car dans ces pays les changements de température sont fréquents, cela nous paraissait peu de chose; mais nous éprouvions nécessairement de longs retards, car les torrents étaient devenus de grandes rivières et les rivelets étaient changés en torrents impétueux. Ne trouvant très souvent aucune place guéable et n'ayant, bien entendu, dans ces déserts, ni barque, ni nacelle pour les traverser, nous étions parfois arrêtées deux ou trois jours dans des lieux où nous aurions pu, en temps ordinaire, passer en quelques minutes. Nous éprouvions cependant dans ces circonstances un certain plaisir à voir combien nos conducteurs étaient ingénieux à se tirer des mauvais pas. En quelques instants, nos

petits chars de voyage, enveloppés d'une grande peau de parchemin, étaient lancés sur la rivière et devenaient, à leur grande surprise, barques de gros transports. On attachait une corde à chaque extrémité et les hommes, sur les deux rives, hâlaient tour à tour. Quand le gros bagage était passé, les soeurs passaient à leur tour; le point important était de pouvoir tenir son centre de gravité, car la moindre étourderie ou inadvertance aurait pu nous faire prendre un bain à l'eau fraîche et sale. Disons-le tout de suite, nous aurions fort mal réussi dans ces différentes évolutions, laissées à nous-mêmes; mais la Providence qui n'abandonne jamais les siens, nous y avait ménagé un secours et une protection d'autant plus précieuse que nous n'avions guère eu droit de nous y attendre. Le R. P. Lacombe, vieux voyageur des prairies, et partant expérimenté, était venu à Saint-Boniface durant l'hiver, et nous avions l'avantage de l'avoir pour guide et pour soutien. Mgr Taché lui avait adjoint pour compagnon le R. P. Leduc, en sorte que nous ne pouvions être sous meilleure garde. Ce n'est pas ici le cas de vous dire tout ce que nous leur devons. Dieu qui connaît leur dévouement les en récompensera; sans eux, il nous eût été presque impossible de continuer notre route.

Vous raconter un de ces passages, c'est vous les raconter tous. Nous en rencontrâmes plus de cent,



LA SAINTE MESSE SOUS LA TENTE

grands et petits, durant ce voyage qui dura du 8 juin au 31 juillet. Vous pouvez, par là, juger de ses agréments. (1)

C'était déjà le 30 juillet, et d'après les conventions nous aurions dû arriver au lac La Biche, pour le 15, au plus tard. Nous savions déjà, par des nouvelles reçues au Fort-Pitt, que Mgr Faraud nous attendait depuis le 25 juin. Jugez de notre anxiété et de notre inquiétude. Nous pouvions avoir fait un voyage inutile, car il était permis de supposer que, les berges de la Compagnie étant déjà parties, Mon-

---

(1) Un incident ne figure pas dans la narration, quoiqu'il l'eût mérité. Nous venons de l'apprendre du P. Leduc et de Soeur Domithilde. La caravane avait fait relai, sur le haut du jour, à la rivière aux Anglais, entre les Forts Carlton et Pitt. Soeur Ward s'occupait, sous la tente, et les autres Soeurs cueillaient des fruits sauvages dans les buissons, tandis que Marie-Domithilde préparait, en plein air, les *crêpes* du dîner. Les vêtements de la cuisinière prirent feu. Elle était déjà tout en flammes, lorsque les PP. Leduc et Maisonneuve (celui-ci venu à leur rencontre, à Carlton), jetèrent sur elle tout ce qu'ils avaient pu saisir de linges et de couvertures. Mais le feu résistait toujours. Un seau de lait, justement tiré de la vache nourricière de la famille, était là fumant. Le P. Leduc s'en arma, et le versa d'un bloc sur l'incendiée. C'est ainsi qu'on la sauva. Le P. Maisonneuve sortit du sauvetage, les mains attaquées au point qu'il fut incapable de célébrer la sainte messe pendant quinze jours; et Domithilde continua sa route, la figure et les mains grièvement brûlées. La victime, aujourd'hui Soeur Domithilde, rappelle ,en riant de tout son coeur, l'épilogue de l'aventure: "Après m'avoir éteinte avec le lait, le P. Leduc me dit:

—Je ne voudrais pas être avec vous dans le purgatoire: vous criez trop fort!

—Mais vous y seriez moins longtemps, alors, que je lui ai répondu!"

seigneur se serait trouvé dans la triste nécessité de les suivre. Pourtant nous espérions arriver au lac La Biche, le lendemain ; c'est pourquoi nous nous levions à une heure du matin, et, à trois heures, nous nous mettions en route. Nous aurions voulu voler, tant nous avions hâte d'arriver ; mais nous traversions une vaste forêt, par un chemin tortueux, où des ornières profondes et vaseuses nous permettaient à peine d'aller à pas de tortue. Ainsi se passa la matinée. Nous venions de prendre une légère réfection ; remontées en voiture, nous avancions à pas lents, dans un morne silence, la tête baissée, nous demandant encore si nous pourrions arriver, car nous n'avions aucune idée de la distance, quand tout à coup, en sortant d'un détour ténébreux, nous voyons accourir deux cavaliers, à bride abattue. Leur air martial, leur costume, nous les firent de prime abord quasi prendre pour des ennemis. Heureux moment de surprise qui nous cause tant de joie ! Ce n'étaient autres que notre évêque et le R. P. Végreville, qui, en désespoir de cause, poussaient à notre rencontre, résolus de pas désemparer avant de nous avoir trouvées. Descendre de voiture, nous jeter aux pieds de notre vénéré pasteur pour en être bénies fut l'affaire d'un instant. Qui dira tous les sentiments qui en ce moment se pressaient dans nos âmes ! Monseigneur, en faisant des-

cendre sur nous une paternelle bénédiction, jetait sur nous un coup d'oeil scrutateur, constatant que personne ne manquait à l'appel, et que son petit troupeau jouissait d'une parfaite santé. Louanges, actions de grâces, chants de reconnaissance au Dieu trois fois saint, pour la protection spéciale qu'il nous avait accordée dans un si long voyage, au milieu de tant de périls: tels furent les actes spontanés auxquels se livrait le coeur tendre et aimant de notre père et pasteur. C'était pour nous une espèce de résurrection, nous touchions à une vie nouvelle. Arrière désormais les soucis et les préoccupations! Sous la houlette d'un pasteur bien-aimé, les brebis n'ont plus qu'à marcher en aveugles. Quelques heures après, nous nous jetions entre les bras de nos bonnes soeurs du lac La Biche, qui, elles aussi, n'avaient que trop partagé les peines de Monseigneur, par rapport à notre long retard.

Quelques jours de repos en si bonne compagnie paraissaient utiles, et même nécessaires, après un tel voyage; mais qui arrive trop tard doit se hâter de gagner du temps. Nous n'étions encore qu'à moitié chemin, et nous étions loin d'être sorties des périls. A proprement parler, ils ne faisaient que commencer pour nous. Nous avions eu jusqu'ici à nous débattre dans la vase, à partir de ce moment nous étions en présence des rivières, des lacs, des

rapides dangereux, et, ce qui rendait la position plus pénible, c'est qu'une grande partie du chemin était encore *inexplorée,* et que nous n'étions pas en force suffisante pour nous tirer de ce mauvais pas. (1) A vrai dire, nous laissions tout le souci à notre cher et vénéré Seigneur et Père, car il nous semblait impossible de périr en sa compagnie. Une nouvelle cause d'inquiétude pour lui, c'est que nous avions trop de bagage, pour une simple barque de

---

(1) Jusqu'en 1867, tous les voyages et transports, à destination du Mackenzie, s'effectuèrent, de la Baie d'Hudson d'abord, de Winnipeg ensuite, par les chaînes de lacs et rivières correspondantes à ces deux points, jusqu'au Portage La Loche. Du Portage La Loche, l'on tombait, par la rivière Eau Claire, dans la rivière Athabaska, à McMurray. On évitait de la sorte les "rapides" de l'Athabaska.

Le premier à se hasarder dans la voie "inexplorée" du lac La Biche à McMurray, fut Mgr Taché, en 1856.

Mgr Faraud reprit cette voie, en 1867, avec les Soeurs Grises, et dans des conditions bien autrement périlleuses. Mgr Taché, en effet, était parti du lac La Biche, de bon printemps, par canot léger, et à la faveur de l'eau haute, qui aplanit maints obstacles; mais, en octobre, rapides et cascades allaient être trouvés dans leur état le plus rocailleux et le plus perfide.

Mgr Faraud, en prévision de cette difficulté, avait obtenu du bourgeois, M. Christie, qu'une berge de la Compagnie accompagnât la sienne: les deux équipages uniraient leurs forces dans les mauvais pas.

Il y avait vingt-six jours que les voyageurs, arrivés du lac Athabaska, attendaient les Soeurs, au lac La Biche. Les provisions de bouche étaient épuisées. D'autre part, les eaux baissaient d'une manière alarmante. L'impatience gagnait aussi les sauvages. Pour ces raisons, Mgr Faraud permit à la berge de M. Christie de repartir. Il se condamnait, par le fait, à faire face, seul avec ses propres bateliers et les religieuses, à tous les dangers du retour.

C'est à cette grave situation que le récit des Soeurs vient de faire allusion.

voyage. Mais, bref, ceux que Dieu garde sont bien gardés... Le 3 août donc, à 3 heures du matin, nous étions en éveil. Après une bénédiction solennelle du T. S. Sacrement, nous nous arrachions aux embrassements de nos chères soeurs, désolées de nous voir si peu de temps, et, en présence de la majeure partie de la population du lac La Biche, nous mettions à la voile.

Tant que nous n'eûmes à voguer que sur le lac La Biche et les petites rivières qui en découlent, nous prenions un plaisir charmant à sillonner ces eaux claires et limpides, et nous comprenions difficilement, faute d'expérience, qu'on pût se mettre en peine pour l'avenir. La paix, la tranquillité ne furent pas de longue durée. Dès la première nuit, nous eûmes une pluie battante. Comme nous avions une assez bonne tente, elle ne nous fit pas grand mal et nous procura même le plaisir d'entendre le doux murmure d'un petit ruisseau qui s'était formé sous nous, entre la terre et le prélart. Nous eûmes une charmante matinée, le vent ayant chassé bien loin les nuages, et nous serpentions agréablement sur un petit bras de rivière entourée de grands arbres, qu'un soleil levant dorait. A huit heures, nous commençâmes nos sacrifices. Pour nous les rendre plus faciles, Monseigneur offrit la Grande Victime, à la tête du rapide, et nous nourrit du



A TRAVERS MILLE ÉCUEILS

Pain des Voyageurs. Fortifiées, nous pouvions désormais, à l'exemple d'Elie, marcher quarante jours et quarante nuits sans nous arrêter.

Dans les voyages du Nord, on fait comme en temps de famine : on se débarrasse des bouches inutiles. Comme l'eau était trop basse, le guide nous signifia de le débarrasser de nos personnes. Monseigneur dirigeant la marche à travers la forêt, nous éprouvions un réel plaisir à suivre Sa Grandeur, tandis que les hommes traînaient la barque et la faisaient passer d'une roche à l'autre. Il n'y a pas de plaisir sans mélange. Celui de suivre notre évêque était un peu dérangé par la difficulté de se frayer un chemin au milieu de grandes herbes qui, saturées d'eau par la pluie précédente, se déchargeaient sur nos longues robes, et nous rendirent bientôt si pesantes que nous n'avancions plus qu'à grand'peine. Ajoutez à cela qu'un soleil ardent dardait ses rayons sur nos têtes. En allant au petit pas, nous reposant souvent, nous fîmes, ce jour-là, environ six milles. Nous avions déjà assez goûté au plaisir de la promenade, aussi ne fut-ce pas sans satisfaction que nous reprîmes nos places dans la barque, à l'invitation du guide. Les forces ne répondent pas toujours au courage : nous n'en pouvions plus... Sans croire avoir beaucoup fait, nous nous persuadions cependant, le lendemain, que nous

ne serions pas mises à plus forte épreuve que la veille. Nous causions, nous nous divertissions, autant que la position le permettait; mais tout à coup on crie: Halte-là, on ne va pas plus loin! Nous nous trouvions, en effet, dans une difficulté sérieuse. A partir de ce lieu jusqu'à l'entrée de la grande rivière La Biche (rivière Athabaska), environ soixante milles plus bas, ce ne sont que petits rapides rocailleux, où l'eau éparpillée sur une assez vaste surface, ne permet plus de naviguer à pleine cargaison. Que faire? Descendre d'abord avec la moitié de la charge, puis retourner prendre l'autre, c'eût été probablement le plus facile, mais les sauvages voyageurs déclarèrent sans détour que, s'ils descendaient, ils ne remonteraient plus, car ils étaient fatigués du long retard. Dès lors, il ne nous restait plus que deux partis également pénibles: ou bien laisser la moitié de notre bagage, qui nous avait causé tant de dépenses, de fatigues et de soucis, ou bien se résoudre à marcher tout le temps. Le premier parti nous répugnait trop, nous essayâmes le second. Il ne s'agissait plus, comme la première fois, de marcher deux ou trois heures dans des prairies humides, mais bien deux ou trois jours, tantôt dans une forêt épaisse, tantôt sur des rives escarpées, nous enfonçant à chaque pas dans la vase, traversant mille ruisseaux et nous égarant dans des fourrés d'arbres secs et

sans issue, etc., etc. !...

Le gros travail n'était pas pour nous, car Monseigneur nous précédait, une hache à la main, choisissant les passages les moins difficiles, abattant les arbres sur notre passage, jetant des ponts sur les ravines, etc. Mais comme nous étions peu aguerries à la marche, nous étions vraiment hors d'haleine. Ce qui m'affectait plus que mes propres fatigues était que je voyais que quelques-unes de nos soeurs étaient vraiment trop faibles pour résister. Nous allâmes pourtant toute la matinée. Nous avions parcouru, y compris les détours, environ quinze milles. Comme nous avions entièrement perdu de vue la rivière, nous ignorions si les voyageurs étaient devant ou derrière. Quoi qu'il en fût, n'en pouvant plus, nous nous arrêtâmes pour nous reposer. Nous allumâmes un grand feu, et, peu après, nous entendîmes nos gens criant, se débattant, et traînant avec peine leur barque. Sans être bien valeureuses, nous étions cependant arrivées les premières.

Les hommes firent halte, prirent une forte réfection, et se disposèrent à partir. Comme je prévoyais que Sr Ward ne pourrait plus marcher, je leur proposai de la prendre. Ils y consentirent, à condition qu'elle invoquerait les *Grands Esprits* pour faciliter la marche. Soit hasard, soit miracle, à peine ma Soeur Ward se fut-elle embarquée, que



SAUVAGES ET MÉTIS TIRANT UNE BARGE

la barque passait presque partout sans toucher. Ceci allait fort bien pour les voyageurs; mais nous, qui venions par derrière. hâtant le pas, à travers les broussailles, nous ne pouvions pas même les suivre de l'oeil. La fatigue du matin nous avait déjà fort affaiblies, en sorte que nous ne pouvions plus aller. A force de crier, nous nous fîmes entendre, la barque s'arrêta; nous avions marché encore six milles. Bon gré, mal gré, il fallut nous recevoir; mais à peine nous fûmes-nous embarquées qu'il fut impossible de faire mouvoir la berge. Les hommes furent obligés de porter le bagage sur leurs épaules, en sorte qu'en deux ou trois heures de temps nous avions fait à peine un demi-mille. Comme tout le monde était fatigué, nous campâmes un peu plus tôt que de coutume. Ce n'était pas sans crainte que je voyais venir le lendemain.

Le sommeil repose et la nuit porte quelquefois bonheur. Nous eûmes, toute la nuit, une pluie battante; les éclairs sillonnaient les nues, et les tonnerres faisaient trembler la terre autour de nous. Le matin, nous nous levâmes, les jambes raides, les reins brisés, la fièvre dans tous les membres; la pensée de ce qui nous attendait nous faisait frémir. Dieu avait cependant pourvu aux besoins de ses enfants, car la tempête de la nuit avait fait croître temporairement les eaux, en sorte que, inspection

faite, notre guide nous dit que nous pouvions tous nous embarquer. A partir de là, en effet, la berge flotta le plus souvent, et dans les places les plus difficiles les hommes parvenaient facilement à la dégager. Nous fûmes cependant obligées de marcher encore de temps en temps, mais ces courses ne dépassèrent jamais la mesure de nos forces.

Après trois jours d'anxiété et de fatigue, la rivière Athabaska se présenta enfin à nos regards, et nous assura, pendant deux ou trois jours, plus de tranquillité... Cette rivière présente bien aussi ses dangers; mais enfin pour le moment nous jouissions sans arrière-pensée des plaisirs innocents et permis que font éprouver à l'âme les spectacles grandioses de la nature. Cette rivière rapide nous entraînait comme par enchantement, tout en nous donnant le temps de repaître nos regards des sites pittoresques et variés que les nombreux détours présentent sans cesse. C'était trop de bonheur, pour attendre qu'il durât longtemps. Nous croyions avoir déjà fait merveille, nous en étions encore à notre coup d'essai.

Un jour, vers deux heures après-midi, nous entendions dans le lointain un bruit sombre et monotone, semblant sortir des eaux. Aussi loin cependant que la vue pouvait s'étendre, elle se perdait sur la surface de l'eau, et rien d'extraordinaire ne frappait. Je m'informai d'où venait ce bruit; on me répondit que nous le verrions bientôt.

Deux heures après, nous arrivions au Grand-Rapide. C'est un endroit où d'énormes blocs de pierre ont formé une petite île au milieu de la rivière, qui, ainsi partagée en deux, lance ses eaux par cascades vertigineuses. La seule vue de ces gouffres fait frémir. Aussi ce ne fut pas sans crainte et sans saisissement de coeur que nous l'abordâmes. La chose est d'autant plus difficile qu'il faut approcher l'île, juste à la place où le courant se divise. Un faux coup de rame peut faire tourner la berge sur un côté ou sur l'autre, et l'y précipiter. Par une manoeuvre heureuse, notre guide parvint à l'amarrer, entre deux énormes pierres. Là nous débarquâmes, et, passant d'un tronc d'arbre à un autre, nous pûmes enfin mettre le pied sur l'île. Nos coeurs encore en émoi dirent, autant que nos bouches, un *Deo gratias*. Cependant nos voyageurs, par des efforts inouïs, parvinrent à tirer tout le bagage et même la barque de l'eau. Cette première opération faite, ils transportèrent le tout sur leurs épaules jusqu'à l'autre bout de l'île, environ un demi-mille. Jusque-là, tout allait assez bien pour nous; mais la berge restait. Il ne s'agissait pas de la porter, mais de la traîner. Comme elle était lourde, les hommes se trouvaient trop faibles pour la remuer. Monseigneur vint alors gravement et sérieusement inviter les soeurs à se mettre de la partie. On nous attela, deux à deux, à des colliers, et nous fîmes si bien qu'à la force la berge se décida à

prendre ses jambes, et nous la traînâmes jusqu'à l'autre bout de l'île. C'est ce qu'on appelle ici "faire portage". Comme Sa Grandeur nous avait recommandé de ne pas hâler trop fort pour ne pas nous faire mal, nous ménageâmes nos forces, aussi nos voyageurs observaient-ils en plaisantant que nous n'avions pas brisé nos colliers. Quoique nous fussions réellement fatiguées, nous eûmes plus de plaisir que de peine, et j'aurais payé cher pour que quelques personnes de Montréal eûssent pu nous contempler dans nos nouvelles fonctions. Cinq Soeurs Grises attelées! N'est-ce pas un joli coup d'oeil?...

Le gros du travail était fait, mais il n'était pas facile de nous tirer de là. On embarqua le bagage, nous nous embarquâmes nous-mêmes, dans un lieu où les houles soulevaient barque et bagage avec fureur, et ce ne fut pas sans frayeur que nous vîmes la barque se détacher du rivage. Il nous paraissait impossible de ne pas périr. Ne pouvant supporter la vue de ces vagues courroucées, nous fermâmes les yeux quelques secondes; en les ouvrant, nous constatâmes avec bonheur que nous étions déjà hors de danger. A partir de ce moment, nous eûmes moins à craindre, ou plutôt nous nous accoutumâmes à voir le danger sans pâlir. Quelques-unes de nos soeurs en étaient venues au point de dire qu'elles aimaient à sauter les rapides. Cela pouvait être vrai pour les petits; mais il y en a de toutes espèces. Un jour après-midi, nous nous étions



SAUT D'UNE CASCADE SUR LA RIVIÈRE ATHABASKA

évertuées à grimper sur le haut des collines pour cueillir des poires sauvages, que la nature sert ici aux voyageurs avec abondance. Comme cependant nous étions très pressées, et que les fruits sont très petits, pour avoir plus tôt fait, nous avions coupé et apporté les branches. Or, tandis que nous dégustions avec reconnaissance ces fruits, aussi doux au goût qu'agréables à l'odorat, la barque arriva, en se précipitant, sur un gros rapide; nous l'avons à peine aperçu que déjà le fer de la quille, frappant avec violence un roc à fleur d'eau, éclate en morceaux, fait entendre un cri sinistre et secoue la berge comme un vent violent agite les branches d'un arbre. Au même instant nous tombions au milieu des houles. Un cri d'effroi se fait entendre, les fruits tombent de nos mains, une sueur froide se répand sur nos fronts, tout le sang se porte vers le coeur. Nous avions peur! Ce fut en réalité notre plus grand mal, mais il fut sérieux, car, une demi-heure après, quelques-unes des soeurs avaient encore peine à se remettre et à retirer leur souffle. Cette alerte mit fin à toutes les vanteries et bravades. Ce fut du reste la dernière épreuve de cette rivière Athabaska.

Pour n'être plus en danger, nous n'étions pas plus à l'aise (depuis McMurray), car à partir de ce moment on n'allait plus à terre pour passer la nuit; mais, tandis que la berge allait à la dérive, chacun se logeait le moins mal possible. Monseigneur était cou-

ché entre les ballots, ayant pour matelas un grand côté de poêle et pour oreiller une caisse. Nous avions l'honneur d'être logées à l'entrepont, mais, comme il n'était pas assez long ni assez large, nous nous jetâmes pêle-mêle, les pieds de l'une servant de chevet à l'autre. S'il était permis de mentionner un si faible incident, je dirais que nous passâmes là les deux plus mauvaises nuits de notre voyage.

Le 13 août, le beau lac Athabaska présenta sa vaste superficie parsemée d'îlots couverts d'arbres verts. Nous y respirions plus à notre aise, et nous avions de plus l'espoir d'arriver le soir à la belle mission de La Nativité, la plus ancienne du vicariat du Nord. Poussées par un vent favorable, nous y arrivâmes de bonne heure, au bruit répété des décharges de mousqueterie.

Ai-je besoin de dire que nous y fûmes l'objet d'un scrupuleux examen de la part des sauvages, qui n'avaient jamais vu de soeurs et qui, les croyant d'une nature différente des autres mortels, demandaient ingénument si elles disaient la messe, si elles confessaient au moins les femmes ; un d'entre eux vint même s'agenouiller pour me demander la bénédiction... Nous étions pressées et nous fîmes cependant une halte de trois jours. La raison en était sérieuse et agréable. Nous trouvâmes là réunis Mgr Clut, évêque d'Arindèle et les RR. PP. Eynard et Tissier. Mgr Clut,

auxiliaire de Mgr Faraud, devait y recevoir la consécration épiscopale. Dès le lendemain donc, nous prîmes nos fonctions de sacristines, et, au moyen de quelques décorations, nous rendîmes magnifique pour la fête l'église de cette mission, déjà si coquette par elle-même. Le 15 août, fête de l'Assomption, eut lieu le sacre. Les officiers n'étaient pas nombreux. Les Rév. Pères, faute d'autres évêques, faisaient évêques assistants, et le consécrateur n'avait pour le servir que le bon Frère Salasse et quelques enfants de choeur. Les sauvages n'étaient pas non plus très nombreux, parce que, fatigués d'attendre, ils étaient partis depuis quelques jours. Mais la fête n'en était pas moins solennelle. N'était-ce pas touchant de voir une pareille cérémonie dans un lieu, où il y a à peine quelques années le nom de Dieu était encore ignoré, et où actuellement, grâce au zèle et à la persévérance des missionnaires, on trouve tant de chrétiens. Je me plaisais à croire qu'un bon nombre d'anges étaient descendus avec leur Reine, pour assister à cette auguste cérémonie et y exalter le Roi de gloire. Nous étions certes déjà bien payées des quelques désagréments du voyage, par la pensée de contribuer pour notre petite part à l'éclat de la fête... Nous eussions volontiers passé là plusieurs jours; mais cette terrible voix qui nous criait déjà depuis si longtemps: marche! marche! se fit encore entendre, et nous partîmes.

Bientôt entraînés par la majestueuse rivière des



EMBARCADÈRE DU FORT-SMITH

Esclaves, nous perdions de vue le lac Athabaska, et nous entrions comme dans un nouveau monde. Plus de rochers, plus de rives escarpées; mais une masse d'eau presque aussi considérable que le Saint-Laurent, coulant à pleins bords et sans bruit, à travers des forêts de grands arbres. Les journées paraissaient bien courtes, au milieu de cette magnificence. Elles furent encore raccourcies par la rapidité du courant. Aussi, une journée suffit pour nous conduire aux nombreuses chutes successives, où l'eau, interceptée dans son cours par des pics énormes, se divise en mille canaux, s'élève en bouillonnant, et retombe avec fracas en bas des cataractes (la chaîne des rapides du Fort-Smith, seize milles, les derniers obstacles à la navigation jusqu'à l'Océan glacial). En approchant de ces gouffres affreux, une frayeur involontaire s'empara de nous. Nous avions pourtant moins à craindre que partout ailleurs, non pas parce que le danger était moins grand, mais parce que notre guide, qui a passé dans ces lieux plus de cinquante fois, en connaissait tous les détours, et y lançait sa barque d'une main sûre. Il fallut cependant y faire quatre portages.

Quelques instants après avoir repris l'eau calme, nous étions entourées de sauvages, qui, impatients de nous voir, étaient venus à notre rencontre. Le lendemain nous arrivions à la rivière au Sel, chez le patriarche Beaulieu. C'est un métis montagnais, qui par

sa bonne conduite, s'est attiré l'estime et l'affection des sauvages qui le regardent tous comme leur père.. Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous vîmes ces pauvres enfants des bois, réunis là pour nous attendre, et groupés dans leur chapelle modeste, autour de leur évêque, assistant avec une modestie angélique à la sainte messe. Comme ils avaient manifesté le désir d'entendre chanter les soeurs, elles tinrent grand orchestre pendant la messe; mais après l'instruction, ils nous régalèrent eux aussi d'un magnifique cantique en leur langue, dont le chant bien nourri et en accord parfait, nous remplit d'admiration. Soit fatigue du voyage, soit enthousiasme de ce que nous voyions, nous eussions volontiers consenti à passer là quelques jours de repos, mais l'impitoyable voix criait encore: marche! marche!

Nous marchâmes si bien que deux nuits et deux jours suffirent pour nous conduire à la mission Saint-Joseph, Grand Lac des Esclaves. Le R. P. Gascon, seul depuis si longtemps, et de plus en peine de notre retard, nous reçut à bras ouverts dans sa pauvre demeure. Ses yeux humides se portaient de Monseigneur à nous, et de nous à Monseigneur. Il paraissait ne pas croire à la réalité. Il se convainquit bien vite que nous n'étions pas des êtres fantastiques, et put dégonfler son bon coeur tout à son aise. Il eût désiré nous garder plusieurs jours, mais Monseigneur qui voulait profiter du beau temps désirait partir

tout de suite. Le bon père fit si bien par ses prières et par ses larmes, que le ciel s'irrita, et qu'un vent vio'ent, soulevant avec fureur les eaux du lac, nous obligea à une halte de deux jours...

Nous étions à la dernière étape, en sorte que ce ne fut pas sans une vive satisfaction que nous vîmes remettre à la voile. Le Grand Lac des Esclaves est une véritable mer intérieure, et, comme les vents y règnent en souverains, on ne se hasarde qu'à temps à le traverser. Aussi notre marche était lente. Quelquefois, après deux heures, nous étions obligées de nous retirer dans un port naturel pour nous mettre à l'abri des journées entières. Ces haltes forcées nous étaient d'autant plus pénibles que nous savions être plus rapprochées du but de notre interminable voyage. Le 27 août, nous marchâmes longtemps avec un vent douteux; sur le soir, il devint meilleur, en sorte que l'espoir d'arriver plus tôt nous détermina à passer la nuit sur la berge. Mal nous en voulut, car bientôt le vent changea, le ciel se couvrit, si bien que ne sachant plus où diriger notre marche, on fit échouer la berge sur un roc à fleur d'eau. Nous y fûmes exposées, toute la nuit, à la pluie et au froid, sans qu'il nous fût possible de reposer. Heureusement c'était la dernière.

A peine l'étoile du matin reparut-elle, que notre guide se reconnut. Il éveilla les rameurs, et dans peu de temps il amarrait la berge, pour déjeuner, à une petite île de l'entrée du grand fleuve Mackenzie. *Deo*

gratias! Encore quelques heures et nous sommes chez nous! Elles furent, ou plutôt nous parurent, encore longues, car ce ne fut qu'à trois heures après-midi que nous aperçûmes le drapeau flottant sur l'évêché. Bientôt cependant le paysage se dessina mieux, et nous aperçûmes sur la rive une foule de sauvages et autres personnes, s'agitant et tirant du fusil, pour nous souhaiter la bienvenue. Nous ne voulûmes pas rester en arrière, les soeurs entonnèrent un *Magnificat* solennel. Ce fut en chantant le cantique de la Reine du Ciel que nous fûmes reçues par le R. P. Grouard, les frères Alexis et Boisramé, et toute la foule... Enfin, nos coeurs battaient sur la terre étrangère désirée, devenue notre patrie, notre chez-nous, notre tombeau!...

Que vous dire de plus? Depuis notre arrivée, non seulement nous n'avons pas regretté d'être venues, mais nous avons été toujours heureuses. Cela ne veut pas dire que nous y ayons tout à souhait. Au contraire, les sacrifices y sont nombreux; mais c'est ce que nous sommes venues chercher, de sorte que cela n'a pas lieu de nous surprendre. Nous avons eu quelque peine à nous accoutumer à la nourriture grossière, et toujours la même... Nous n'avons plus jamais goûté au pain...

...Adieu, bonne et bien-aimée Mère; ce papier, plus heureux que nous, va se rendre à notre chère communauté. Moins privilégiées que lui, nous le suivrons en esprit, ou plutôt nous le devancerons, car cer

tainement de cette manière nous voyagerons plus rapidement que lui. Adieu, bonnes et bien chères soeurs, nous ne nous reverrons plus très probablement sur cette terre d'exil. Adieu donc, jusqu'au beau jour qui nous réunira là-haut... Veuillez nous accorder à toutes un souvenir quotidien aux pieds du bon Jésus de *chez-nous,* puis auprès de la châsse de notre vénérée Mère d'Youville..."

Ainsi allait-on vers le pôle, en 1867.

*
* *

Ainsi voyagèrent, pendant cinquante ans, les Soeurs Grises.

"...Pluie toute la journée, écrivait la Mère Charlebois, arrivant le même jour, treize ans plus tard, à Providence, pour visiter les missionnaires. Nous avons campé avec tout notre linge mouillé... Assurément je n'aurais jamais pensé que je dusse séjourner et coucher, des mois entiers, dans ces berges; je vous assure que c'est un bien triste métier pour des religieuses; les scrupuleuses seraient à plaindre. Mais qu'y faire? C'est l'unique voie pour se rendre dans l'Extrême-Nord."

Entendons tout près de nous, 24 mai 1912, la T. H. Mère Piché, supérieure générale et *visitatrice* du Nord, "après un trajet des plus misérables, où elle souffrit du froid et même de la faim... réduite à ne

prendre que des aliments froids, et cela dans un équipage de métis ivrognes..."

"Nous eûmes, écrit-elle du lac Athabaska, quelques difficultés pour nous rendre, à cause de la glace qui encombrait le lac... Je n'ai pu avoir que ma valise, toutes nos caisses sont restées à Athabaska-Landing (le point de départ des berges). Que de difficultés! Que de misères pour le transport!... Mon Dieu, il faut bien que ce soit pour sauver des âmes que des victimes s'expatrient ainsi volontairement et si généreusement."

La Mère Stubinger, qui prit un mois et cinq jours de l'automne 1893, à remonter la rivière Athabaska, ne dut son salut qu'à quelques lièvres chétifs pris au lacet, pendant les nuits. Il neigeait et gelait.

Ces mots, détachés au hasard de cent correspondances, et le récit de 1867, ne racontent que le voyage normal, sans désastre... Point d'objets indispensables à jamais perdus; aucune barque broyée sur les récifs; les soeurs ne furent point jetées à l'eau; une tempête de deux jours et de deux nuits ne les emporta point au large du Grand Lac des Esclaves, désemparées, épouvantées, certaines, pendant ces quarante-huit heures, que chaque vague qui se dressait sur elles était celle qui venait les engloutir: autant d'épreuves réservées aux convois futurs, et dont des Soeurs Grises furent les victimes.



Á N.-D. DE LA PROVIDENCE, EN 1896.

en haut: Sr Boisvert, Sr Michon, Sr Daigle.
en bas: Sr St-Pierre, Sr Boursier, Sr Séguin, Sr Galipeau.

Elles ne furent pas non plus abandonnées de leurs guides, au Grand-Rapide, ainsi que Sr Marie-Marguerite, la douce auxiliaire franciscaine qui, en 1870, envoyée à Providence, descendait avec Mgr Clut et le jeune P. Roure. Mgr Clut s'en fut chercher secours, à pied, à travers bois. Lorsqu'il revint, au bout d'un mois, les intempéries, la faim, la fièvre l'ennui avaient achevé la pauvre fille. Elle mourut six jours après, au lac Athabaska. (1)



Les soeurs missionnaires du Mackenzie mesurèrent du premier regard le champ offert à leur courage et à leur abnégation. Elles trouvaient les peuplades sauvages, trop près encore de la dégradation primitive, pour n'avoir pas la triste et consolante évidence que leur sacrifice, ajouté à celui des missionnaires prêtres, serait le prix de la régénération de ces âmes.

Elles s'en ouvrent, dans leurs notes de 1867:

"Je ne résiste point au désir de vous citer quelques traits propres à vous faire comprendre quel

---

(1) Le P. Roure en fut réduit aussi à l'extrémité. Une longue maladie, dont les traces subsistent encore, l'arrêta au Grand Lac des Esclaves. Après trente-neuf ans passés dans la solitude, parmi les Plats-Côtés-de-Chien, au Fort Rae, et quelques années à la ferme Saint-Bruno du Fort Smith, qu'il établit, et qu'il dût quitter au moment d'en goûter les premiers fruits, le P. Roure est devenu aujourd'hui le chapelain vénéré des Soeurs Grises, à Notre-Dame de la Providence.



ENFANTS DE L'HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR.—N.-D. DE LA PROVIDENCE, 1915.
Au milieu, les RR. PP. Le Guen et Giroux.

genre de misères nous sommes appelées à soulager. Ces traits, pris entre mille, vous feront frémir, comme ils me soulèvent le coeur en vous les racontant. C'était un usage assez général, parmi les sauvages de ces contrées, de se défaire en les tuant, voire même en les mangeant, des petits enfants orphelins, surtout des petites filles. La religion a beaucoup changé cela, mais, outre qu'elle n'a pas encore pu faire sentir son influence partout, il se présente encore assez souvent de ces infanticides. Une mère regardant avec dédain sa fille, qui venait de naître, lui dit:

—Ton père m'a abandonnée, je ne prendrai pas la peine de te nourrir.

Aussitôt elle l'emporte hors de sa hutte, la couvre d'une grande peau, l'étouffe et la jette à la voirie.

Une autre, marchant sur la neige, dit à son enfant:

—Ton père est mort; qui te nourrira? J'ai, pour ma part, assez de mes misères.

Elle fait alors un trou dans la neige, y enterre l'enfant, et passe son chemin.

A l'époque d'une assez grave maladie, un malheureux sauvage avait perdu son épouse et deux ou trois de ses enfants; il lui en restait encore un au maillot. Il le porta deux ou trois jours, le suspendit à un branche d'arbre et partit.

En voilà déjà trop pour un coeur sensible. Il est évident que tous ces gens auraient mieux aimé nous

confier leurs enfants que de les faire mourir."

Sauver l'enfance fut donc le premier souci et le premier soin.

"Un autre but non moins important que nous nous proposons d'atteindre, c'est de recueillir un grand nombre d'enfants métis ou sauvages ,et de leur donner une bonne éducation, afin qu'ils puissent répandre plus tard la connaissance de notre sainte religion parmi leurs frères. Ces écoles auront de plus l'avantage d'élever notre sainte cause aux yeux de nos frères séparés, qui, comme vous le savez, s'attachent beaucoup à l'extérieur..."

La première classe fut faite, le 7 octobre, par Sr Saint-Michel des Saints. Il y eut onze élèves.

En même temps qu'école de sauvageons, le convent de Providence était refuge des infirmes. Son nom d'*Hôpital* du Sacré-Coeur le rappelait sans cesse.

En fait, toutes les misères du Mackenzie y furent recueillies pendant cinquante ans, et Dieu sait de combien de maux ces pauvres indiens sont affligés! Plusieurs malades passèrent auprès des Soeurs de Charité de nombreuses années. Les noms de Marguerite l'aveugle, Lidwine la paralytique, Petit-Fou, etc., rappellent de ces longs dévouements... Le Petit-Fou (on ne l'appela jamais autrement) était un enfant de la tribu des Esclaves. Comme il était

idiot, et à demi paralytique, son père l'avait jeté sur les bords de la rivière pour s'en débarrasser. Les soeurs le trouvèrent là. Pendant vingt ans, sans faire cas de son infirmité mentale ni de ses colères, elles soignèrent le Petit-Fou. Lorsqu'il se fâchait, il courait à *quatre pattes* contre ses infirmières et les frappait, si elles n'avaient la précaution de fuir. Elles lui donnèrent tant de patience et de tendresse, qu'elles le rendirent à la fin presque obéissant, et lui apprirent sa religion.

On ne négligea jamais non plus, à Providence, les malades du dehors, ceux que l'on panse à domicile, dans le rayon du Fort. Chaque jour la Soeur supérieure prend sous sa mante grise cachets, bistouris, charpie, eau chaude, et s'en va, à petits pas vifs dans la neige, distribuer, de loge en loge, de cabane en cabane, d'ulcère en ulcère, le remède et le sourire de la charité. Et lorsque la mort est plus forte que la charité, quel deuil! Et si les trépas se multiplient, comme dans ces épidémies qui, par époques, déciment les Peaux-Rouges, hâtant la disparition de la race, n'épargnant même pas les bien-aimés du couvent, il n'est de larmes que leur coeur ne verse sur ces tombes où elles déposent les petits corps, après en avoir donné les âmes au ciel. Les mères ne pleurent ni plus tendrement, ni plus longtemps.



UN GROUPE D'ORPHELINS DE LA PROVIDENCE.

Sr Beaudin écrit, le 21 novembre 1903:

"A peine notre chère Soeur Boisvert était-elle partie, qu'une épidémie, survenue depuis peu du côté de Good-Hope, sévissait ici dans toute sa rigueur. Tous nos enfants, au nombre de cinquante-quatre, y passèrent indistinctement. Aux premiers jours, nous ne crûmes point cette maladie désastreuse; mais les suites nous firent voir bien vite le contraire. La rougeole fut suivie de la fièvre scarlatine, accompagnée de diphtérie et de dysenterie. Il était navrant le spectacle de tant d'enfants, cloués à la fois sur un lit de souffrance. Nous leur partageâmes et nos soins et nos veilles... Dieu cependant voulut nous éprouver davantage. Dix d'entre eux succombèrent aux coups de ce fléau destructeur: trois garçons et sept filles... L'une d'elles mourut durant l'action de grâces de sa première communion. Nous sommes bien tristes, et pourtant nous envions la sainte mort que firent ces chers enfants..."

Aux initiatives de ces sacrifices pour les orphelins et les malades, un seul obstacle se rencontra, celui de la pauvreté. Elle fut extrême. C'est plus qu'à la lettre que fut accomplie, à Providence, la volonté souvent exprimée de Madame d'Youville: "Il ne faut pas que les soeurs aient plus de confort que les pauvres."

Quelques reliques du passé, quelques aveux échap-

pés nous font deviner ce qu'il en a dû être.

Jusqu'en 1899, date de l'inauguration du couvent actuel, les enfants étaient couchés dans des meubles fort curieux, encore conservés, et qu'il ne faudrait pas détruire. Ils ressemblent à des rayons étagés de bi-



TROIS SOEURS "PEAUX DE LIÈVRE".
N.-D. de la Providence.

bliothèque, allant du plancher au plafond. On les dit fabriqués par Mgr Faraud. Les soeurs occupaient le coin restant du dortoir, grabat contre grabat. Une d'elles cependant couchait sur la table du rez-de-chaussée, d'où elle se levait, d'heure en heure, pour

alimenter le foyer... Longtemps elles n'eurent pas même le nécessaire pour s'habiller... Il y eut des robes grises, confectionnées avec des toiles d'emballage.

—Mais cela, nous soufflait tout bas la Soeur Boursier, qui, depuis 1884, a vécu les dures impasses de Providence, cela on ne le disait pas à la maison-mère, parce qu'on avait bien trop peur d'être rappelées...

Il y avait vingt-six ans que la fondation subsistait, et *progressait,* lorsque la Mère Stubinger en parlait ainsi, dans son rapport:

"Le coeur se serre, se dilate, puis se serre encore dans de pareilles circonstances: il faut y passer pour le comprendre... Du premier coup d'oeil, nos soeurs m'ont paru assez bien; mais depuis j'ai constaté qu'elles sont toutes bien faibles. Ces chères soeurs sont admirables de courage, de générosité; elles sont gaies et joyeuses jusqu'au réfectoire, où elles ont pourtant à pratiquer une grande mortification. Deux plats invariables leur sont offerts, trois fois par jour: du poisson et des patates. On y ajoute une petite galette de la grandeur d'un "biscuit boston". Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'on y passe un petit dessert avec du riz, des pommes sèches, ou des graines du pays... Il n'y a presque plus de chasse dans le pays. Pendant les quinze jours que j'ai passés ici, on a tué dix outardes... Le poisson même fait

défaut; les rivières et les lacs s'épuisent. Pour faire la provision d'hiver, il faut aller à quarante milles. Cette provision doit être de vingt et un mille poissons au moins. Cela peut suffire pour vivre, mais non pour se rassasier... Pour combler la mesure, les sauterelles ont fait leur apparition, quelques jours après mon arrivée; elles achèvent de détruire tout le jardin potager... Groseillers, gadeliers, fraisiers, framboisiers qui étaient chargés de fruits ont été rasés en dix jours, ainsi que les légumes: oignons, choux, navets, etc. On a épuisé tous les moyens pour les chasser, aucun n'a réussi... J'ai plus d'un crève-coeur, chaque jour, en voyant ce fléau dévastateur ravir à nos pauvres soeurs l'absolu nécessaire..."

Longtemps après son retour à la maison-mère, on voyait la Mère Stubinger s'attrister parfois au réfectoire et pleurer. Elle se souvenait des privations des soeurs du Nord.

Citons encore Sr Ward, 1885:

"La récolte de nos patates a été bien minime... Le champ d'orge a été entièrement dévasté par les sauterelles, ainsi que le blé. Nous avions semé une très petite quantité de ce dernier, car la récolte de l'année précédente était nulle, ayant été saisie par la gelée; il n'y a que quelques épis qui ont pu être sauvés. La glace a interrompu la pêche, avant que nous eussions pris la quantité voulue pour l'hiver. Cependant nous en mangeons trois fois par jour depuis la

mi-août. Pas un seul morceau de viande dans le hangar. C'est un carême anticipé, quoi donc! et qui se prolongera indéfiniment. Nous n'en souffrons pas toutefois, notre poisson est si bon! Nous le mangeons de si bon appétit que nous courons risque de mourir de vieillesse... Les légumes du jardin ont eu le même sort que le blé et l'orge. Notre chère Soeur Brunelle, après leur avoir prodigué des soins quasi maternels, a eu la consolation de récolter une carotte. Il ne reste que les oignons qui ont été trouvés trop mauvais par les sauterelles."

Et les chenilles?

"Toutes nos semences étaient terminées (1879) vers le 24 mai; nous nous réjouissions que tout fût fini si tôt, lorsque le R. P. Lecorre vint nous annoncer que des milliers de chenilles se répandaient dans nos champs d'orge. Elles paraissaient vers les dix heures du soir, et se retiraient dans la terre au lever du soleil. Elles ont dévoré toute l'orge des deux champs."

Plus d'orge, cela voulait dire: plus de soupe, ni de café, pour l'année qui s'ouvrait. Car l'orge était soupe et café —tout à fait à la Kneipp—sans sucre, il va de soi. Le sucre est encore article de luxe dans le Nord. C'est à cette soupe que s'en rapportait le P. Supérieur de Providence, en jetant sur son journal du 21 août 1903 cette petite note:



AU CHAMP.

N.-D. de la Providence.

"Il ne reste plus de poisson sec, et la rivière ne peut nous fournir à peine qu'un repas par jour. Il faut vivre à la soupe."



La grande épreuve fut celle de 1881-1882.

Malgré les réticences, les explications optimistes, les raisons d'espérance toujours adroitement mêlées aux comptes-rendus exigés par l'obéissance, le jour se fit en haut lieu. la pitié des supérieurs l'emporta sur les instances du Mackenzie, et brusquement l'ordre arriva de fermer le couvent. La raison en était formulée: les moyens ne suffisent plus, il est temps de mettre fin au martyre des soeurs...

Le porteur du message fatal était le F. Larue. Envoyé par Mgr Clut, sur les ordres de Mgr Faraud, le frère partit du lac Athabaska, le 16 mai 1881. Il devait faire diligence, afin d'assurer le départ des soeurs par le convoi montant de Simpson; mais le canot fut si longuement retardé par les glaces flottantes, à Fort-Smith d'abord, et au Grand Lac des Esclaves ensuite, qu'il ne put atteindre le Fort-Providence que le 28 juin.

Le F. Larue fut témoin de la plus grande désolation. Au couvent, les larmes coulaient; sauvages et métis voulaient retenir les mères de leurs orphelins et de leurs malades; les protestants du Fort exprimaient une tristesse sincère. Aussi, ce fut un soulagement

général de la population, lorsque, deux jours seulement après l'arrivée du F. Larue, on vit apparaître les berges de Simpson. Les soeurs n'avaient pu pourvoir, en si peu de temps, aux préparatifs indispensables, et force leur était d'attendre l'occasion prochaine, c'est-à-dire l'année suivante... La Soeur assistante Charlebois, qui avait passé l'hiver à Providence, s'embarqua donc seule pour aller dire à Montréal que les soeurs reviendraient, l'autre printemps.

Le bourgeois de Simpson, maître des équipages du Mackenzie, apprenant la nouvelle, déclara que les soeurs ne trouveraient jamais place dans ses berges, si c'était pour un adieu.

—Mais on nous l'ordonne!

—Que l'on vienne vous chercher.

—Mais si nous ne pouvons plus vivre, étant trop pauvres?

—Je transporterai vos effets gratis.

—Mais on va nous écrire de Montréal pour nous réitérer les ordres; il faudra bien partir!

—C'est moi qui reçois les lettres, et je ne vous les donnerai pas.

Les objections, irréalisables évidemment, mais si spontanées, du bourgeois protestant, expression de la douleur commune, avivaient d'autant la plaie.

Cet automne et cet hiver furent une agonie.

Le P. Lecorre faisait prier les petits enfants, afin que Dieu daignât inspirer la décision désirée de tous.



LE PREMIER COUVENT DE L'HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR (1867).
Sr Marie-Anne, Sr Michon, Sr Ward, Sr Yves, Sr Brunelle, Sr Augustine
(Vue prise en 1884.)



COUVENT DE N.-D. DE LA PROVIDENCE, EN 1916.
(inauguré en 1899.)

Le P. Ladet, sollicité de faire les "valises" du voyage, s'y refusa. Il en trouvait la raison très simple: "Non, le bon Dieu ne peut pas le permettre; les soeurs font trop de bien ici; leur départ serait un trop grand malheur; donc elles ne s'en iront pas... Alors, pourquoi des valises?"

Et chacun, chacune, de calculer les sacrifices d'économie que l'on s'imposerait bien encore, afin de prouver que l'on pouvait continuer à vivre, quand même...

"Nous suppliions, nous nous adressions à toutes les puissances du ciel, écrivait dans la suite l'une des soeurs, pour obtenir que la sentence ne s'accomplît pas. Nous avions tant souffert au Mackenzie, et nous nous étions si fortement attachées à nos orphelins, qu'il nous semblait que nous ne pourrions plus être heureuses dans un autre lieu de la terre!"

Mais, plus haut que les regrets et les désirs, le commandement reçu parlait toujours. Le temps du départ ne se pouvait reculer au delà de 1882... Un à un, elles renvoyèrent donc leurs chers petits. Chaque jour, comme une fibre nouvelle qu'on eût arrachée aux coeurs, un meuble était défait, un linge plié, si bien qu'avant le dégel les murs se trouvaient dénudés et l'emballage préparé.

Enfin, un soir de mars, les sonnailles des chiens, porteurs du courrier retentirent...

La lettre de Montréal fut remise au couvent...

Elle tremblait dans les mains de la pauvre supérieure Comme Notre-Seigneur éloignant le calice, elle n'osait lire.

—Ouvrez, ma soeur, lui dit le père, les nouvelles sont bonnes; j'en suis certain. Nous avons assez prié!

En effet, elles étaient bonnes. Mgr Taché, informé, avait promis de nouveaux secours; le P. Ducot offrait une somme, reçue de sa famille; le P. Lecorre irait quêter en France: les soeurs resteraient donc, et du renfort leur arriverait bientôt.

Le sacrifice d'Isaac avait suffi à Dieu. La victime fut épargnée; elle vécut, et sa génération fut bénie.

Les soeurs ne cessèrent pas de souffrir, de se priver, d'épargner, il est vrai; mais l'oeuvre définitivement "marquée" s'étendit. Un jour, le gouvernement du Canada eut pitié, et vint en aide; un évêque trouva des charités nouvelles; aujourd'hui le vicaire apostolique du Mackenzie donne à ses religieuses et à leurs enfants le pain — le pain de froment — quotidien. Le couvent, rebâti par Mgr Grouard en 1899, vient d'être achevé, vaste et beau, par Mgr Breynat. Sa chapelle neuve, ravissante de proportions et de clarté, va chanter le *Te Deum* jubilaire.... A saint Joseph de donner toujours le poisson du Grand Lac et les "patates" du bon vieux jardin, et joyeusement toutes marcheront aux hivers d'un autre demi-siècle; chrétiennement elles abandonneront à la réserve divine des



RÉCRÉATION DANS LE REMOUS
N.-D. de la Providence.

sacrifices, où se puise la rédemption des âmes, aises, douceurs, plaisirs d'ici-bas. Leur récompense sera d'avoir été les missionnaires des pauvres.

Le cahier, placé au petit parloir de Providence, s'inaugure par une page de S. G. Mgr Breynat, vicaire apostolique et supérieur ecclésiastique des Soeurs Grises du Mackenzie. Aucun hommage *jubilaire* ne dira, avec plus d'autorité, ce que l'Hôpital du Sacré-Coeur a mérité:

"... Cette maison a fait beaucoup de bien; elle en fera davantage, à mesure qu'elle se développera sous l'action des bénédictions divines. Elle fait l'admiration de tous ceux qui ont le bonheur de la visiter. Elle est ma consolation au milieu des soucis de ma charge; et les jours, trop rares et trop courts, qu'il m'est donné d'y passer, comptent parmi les plus beaux de mon ministère.

"J'ajoute encore ce que j'ai répété bien des fois: elle est, et sera pour la Congrégation des Soeurs Grises, une source de bénédiction et de fécondité."

† GABRIEL, O.M.I.,
Ev. d'Adramyte,
Vic. Apost. du Mackenzie.

CHAPITRE VI

LE COUVENT DES SAINTS-ANGES

Mission de la Nativité du Lac Athabaska

(1874)

Du site et des ressources du couvent des Saints-Anges, sur le lac Athabaska, la Mère Stubinger, *Visitatrice* de 1893, emporta cette impression:

"On ne voit ici que des montagnes de roches; le couvent des Saints-Anges, placé sur les hauteurs d'un rocher, me représente un nid d'aigle. On ne trouve pas de terre cultivable. Le petit morceau que nos soeurs mettent en "patates" et en orge était un marais qui fut rempli avec de la terre prise dans le lac, aux eaux basses: ce terrain mesure environ deux arpents carrés. On cultive aussi des patates sur une petite île, où on en récolte à peu près quarante barils. Voilà toute la richesse."

Cet emplacement dans les falaises du lac Athabaska, à un mille du Fort Chipweyan, des plus poétiques d'ailleurs, fut arrêté, en 1847, par le P. Taché,

fondateur de la mission qu'il nomma: *La Nativité.* Le marais, qu'il fallut dessécher et combler, détermina le choix du missionaire. Il n'avait découvert tout à la ronde que quelques terres trop boisées pour être facilement défrichées.

La mission de La Nativité fut la première, et est restée la plus importante des vicariats arctiques. Outre une partie assez considérab'e de la tribu des Cris, les Montagnais s'y rendent en grand nombre. L'activité locale est encore accentuée par les relations avec le Fond-du-Lac, situé à 150 milles à l'est, et terrain de chasse d'autres braves Montagnais que leur mode de subsitance fit dénommer "mangeurs de caribou". Le contingent métis n'y est pas moins digne d'intérêt.

La mission prospérait lentement depuis une trentaine d'années, lorsque les Soeurs Grises de la Providence vinrent y établir 'eur couvent des Saints-Anges, en 1874, sept ans après leur arrivée dans l'Extrême-Nord. L'histoire de cette fondation relève de la *casuistique* très spéciale de ces terribles pays, isolés de tout monde, et dont le "savoir faire", ou le "fais pour le mieux", ou encore, ainsi que disait Mgr Grandin, "faisons le moins mal possible", semblent former le grand principe de conduite, pour la vie extérieure.

Mgr Clut, auxiliaire de Mgr Faraud, ayant passé l'hiver 1873-1874 à La Nativité, apprit que le *bishop* protestant, Reeves, venait s'établir à Athabaska, avec deux maîtres d'école. Donc il fallait immédiatement

des soeurs pour ouvrir une école catholique. C'était, pensait Mgr Clut, le seul moyen d'enrayer le désastre. On ne pouvait songer d'autre part, à tenter auprès de l'administration générale des Soeurs Grises, les démarches prescrites par la Règle. Une année entière n'y eût peut-être pas suffi. Mgr Faraud, chef du vicariat, alors en France, pouvait moins encore être consulté. Mgr Clut pria et décida. Il écrivit à l'Hôpital du Sacré-Coeur une lettre pressante, conjurant la supérieure, Sr Lapointe, de lui envoyer deux soeurs pour commencer une classe, en l'assurant qu'il s'entendrait, au plus tôt, avec la supérieure générale.

Se rendre à la proposition était se mettre en opposition avec les constitutions et toutes les coutumes de l'Institut; refuser était compromettre, irréparablement peut-être, l'avenir du catholicisme dans la région. Après avoir prié et réfléchi, on conclut que les circonstances excuseraient la dérogation matérielle aux lois établies. Le P. Grouard, supérieur de la mission, encourageait aussi le projet... Le 30 juin, les berges de Simpson passèrent, montant vers le lac Athabaska. Soeur Lapointe partit, accompagnée de Soeur Saint-Michel des Saints et de Domithilde Letendre. Le P. Grouard, gravement malade, prit place dans la même embarcation pour se rendre en France, où il devait prendre le repos et les soins nécessaires. Il se chargeait, lors de son passage à Montréal, de plaider la cause devant la maison-mère déjà avisée par la lettre

de Mgr Clut, et de demander l'approbation de l'oeu vre entreprise.

Après vingt jours de navigation, les fondatrices arrivèrent à Athabaska, et furent reçues par le P. Laity qui les introduisit dans leur nouvelle demeure

C'était un vieux hangar dont on avait commencé les réparations, en attendant une autre résidence. Le premier repas fut servi: de la viande sèche mélangée de suif, des fruits bouillis et un plat de lait, le tout dans de vieilles écuelles de fer-blanc; comme dessert, deux énormes tartes auxquelles l'appétit surtout ser vit d'assaisonnement. La visite de la maison fut bientôt faite: une pièce, une table, un grabat. Il fallait convertir l'informe galetas en dortoir; ce ne fut pas sans peine. Une fourche, puis une pelle, puis enfin un balai, furent tour à tour employés à cet effet. Même toilette au rez-de-chaussée.

Au bout de huit jours, la petite école fut ouverte à une quinzaine d'enfants.

Le premier hiver fut rigoureux. La neige et le vent entraient comme chez eux dans la masure.

Toutes les provisions de l'année consistaient en un sac de farine, un petit baril de sucre, cinq de froment, sept ou huit d'orge et des "patates". La galette de son fut à l'ordre du jour. De beurre, de graisse, il n'était pas question.

Mais les privations n'étaient point le sujet d'inquiétude. Une autre crainte torturait les esprits:

quel serait le verdict de la maison-mère?

Le dimanche dans l'octave de Noël, un exprès extraordinaire apporta la réponse, aussi redoutée que désirée. La T. H. Mère Dupuis, supérieure générale, signifiait aux soeurs de quitter Athabaska, aussitôt après réception de sa lettre... Cette injonction, énoncée en termes sévères, affligea profondément les pauvres missionnaires. La Mère Générale avait fait son devoir, en défendant les principes dont elle avait la charge; les soeurs firent le leur en ne répliquant pas. L'impossibilité absolue, pour des femmes de leur condition, de voyager dans ces contrés durant l'hiver, les força de remettre aux premières navigations l'exécution de l'arrêt. En attendant, elles priaient et pleuraient.

Cependant le P. Grouard arriva à Montréal. La lettre de refus était partie déjà; mais le missionnaire fit si bien valoir ses raisons auprès des Soeurs Grises et de Mgr Bourget, qu'il gagna la cause.

—Dussé-je me mettre à genoux, avait-il dit aux soeurs d'Athabaska, je ne reviendrai pas avant d'avoir obtenu l'approbation.

Le 26 février, une lettre de Montréal annonçait que la fondation était acceptée, et que trois soeurs se mettraient en route, au mois de mai, pour le couvent des Saints-Anges.

L'action de grâces monta de tous les coeurs. On redoubla d'activité pour rendre le hangar plus habi-



LA COMMUNAUTÉ DES SAINTS-ANGES (1916)
au milieu, le R. P. Le Treste.

table aux chères annoncées. l'intérieur fut lambrissé jusqu'à la hauteur des châssis; les meubles les plus indispensables furent fabriqués; tous les instants libres du jour et de la nuit y passèrent.

Le 13 août 1875, Sr Brochu, Sr Fournier et Virginie Bernier, franciscaine, baisaient la terre de leur apostolat. Le P. Le Doussal les accompagnait. Le vénérable prêtre, sauf deux courtes absences, a été depuis le guide des religieuses d'Athabaska, dans les voies de la sainteté.

Les jours suivants, chacune reçut la part de son héritage: Sr Brochu fut chargée des dix petites filles, Sr Fournier des huit garçons, et la cuisine échut à la bonne Virginie, qui est aujourd'hui soeur auxiliaire sous le nom de Soeur Bruno, et porte allègrement ses quatre-vingt-six ans, suivant tous les exercices de la communauté des Saints-Anges, égrenant des chapelets pour tout le monde, et tricotant des bas pour les petits. Le 23 août, Sr Lapointe et Domithilde regagnèrent leur première fondation, laissant Sr Saint-Michel des Saints au poste de supérieure.



Le hangar *provisoire* servit sept ans. Il ne connut jamais d'autres sièges que des bouts de planches sur des tréteaux. Le soir venu, une des soeurs s'étendait sur l'unique couchette, sa compagne sur la table, et les petites, roulées dans leur couverture, dormaient sur le

plancher, autour de leurs maîtresses.

En 1881, le P. Laity confia à M. McFarlane, moyennant une somme assez ronde, le soin de bâtir une maison adaptée aux besoins de la communauté. Entreprise peu réussie, car cette bâtisse, qui sert encore aujourd'hui de corps central, après avoir été étayée, soulevée, travaillée en tous sens s'affaisse graduellement par vice de construction première, et menace tout l'édifice.

C'est peut-être à Athabaska que furent connus les jeûnes les plus longs, les tempêtes les plus désastreuses, les travaux les plus durs. Telle était la conviction de Mgr Faraud. L'aridité du sol, la rareté des animaux sauvages, les incertitudes de la pêche, les furies fréquentes du lac en seraient l'explication. Un bon frère, aux traits marqués par les anciennes souffrances, plus que par les années, nous a montré la roche rouge sur laquelle le P. Laity, le P. Pascal, le P. Le Doussal, s'en allaient voir le pêcheur de la mission ne poindrait pas enfin du lac Mammawi, épanchement du lac Athabaska, afin que l'on pût dîner... Mais plus d'une fois, le vent se levait et bouleversait les flots; le pêcheur attendait un jour, deux jours, trois jours et les deux communautés aussi. Ceux qui ont connu ces mois de douleurs en racontent des traits presque incroyables. Que ne dut-on pas endurer au couvent et à la mission, qui dépendaient souvent des chasses et des pêches des sauvages, lorsque ceux-ci,

dans les grandes famines d'Athabaska, allaient jusqu'à s'entredévorer!

On écrivait du couvent, le 15 juillet 1879: "Nos champs ont bien chétive apparence. La disette de vivres se fait sentir partout, mais ici plus qu'ailleurs... Dans tout le cours de l'année, nous n'avons eu qu'un orignal et deux caribous..."

Et ce bilan de 1885: "Un minot de navets, un demi-minot de carottes, deux gallons de petits pois soustraits aux souris, cent de patates dernière qualité, les haricots demeurés sur le champ, les oignons, tels plantés tels cueillis, et en nombre diminué. Le peu de blé semé, après avoir été visité par les animaux, a été ravagé par la gelée..."

Aussi quel accueil aux maigres dons que cette terre ingrate se laissait arracher!

"2 janvier 1902.—Le jardin a fourni soixante-quinze pommes de choux pas très grosses, un sac de betteraves, trente épis de blé, trente-deux tomates rougeâtres, cinq pieds de céleri, des concombres, un melon, un demi-minot d'oignons, des navets, des laitues, des radis, ainsi que des fleurs pour pouvoir offrir quelques bouquets à Notre-Seigneur. Ce qu'il y a de plus beau, c'est que Sr Jobin était toute joyeuse de sa récolte, et pleine de courage et d'espérance pour recommencer, le printemps prochain. Il faut bien savoir que la plus grande partie de ces produits ont été vus pour la première fois à Athabaska... L'an dernier,



MISSION DE LA NATIVITÉ DU LAC ATHABASKA (1916)

Le couvent au premier plan; au second, l'église et la résidence des pères; à gauche, le jardin à l'emplacement du marais desséché par Mgr Taché.

les concombres faisaient leur première apparition dans notre région. Ma Sr Brunelle n'en avait pas mangé depuis trente-quatre ans, ma Sr Supérieure dix-huit ans, ma Sr Saint-Pierre dix-sept, et ainsi de suite pour les autres..."

Mais l'eau du moins, dira-t-on, l'eau dont sainte Thérèse exigeait l'abondance et la pureté, dut adoucir quelque peu les autres privations! Eh bien, l'eau elle-même ne fit rien pour la bonne cause. Au loin, elle est de cristal; là où il est possible d'en puiser, elle est sale, souvent boueuse... "Au milieu de juillet, l'eau était excessivement basse. Nous en avons bien souffert pour les besoins de la cuisine et les lavages. On a tenté bien des essais d'amélioration, mais sans réussite. Il fallut se résigner à faire usage d'une eau morte et bourbeuse, remplie d'animalcules Le thé avait si mauvais goût qu'il faisait bondir le coeur."

Nous venons d'apprendre toutefois que les soeurs, avec l'aide des garçons de l'école, ont réussi, à force de coups de pic donnés pendant les congés de ces dernières années, à percer le rocher jusqu'à l'eau filtrée du lac. *Deo gratias!*



Nous ne raconterons pas les voyages des soeurs missionnaires d'Athabaska. Chacune d'elles peut souscrire à ce qui a été dit des fondatrices de Providence. Les circulaires des Soeurs Grises rapportent.

dans leurs dix-sept volumes, les lettres écrites du rocher d'Athabaska, sous le flot des impressions toutes vives. Elles seraient des plus intéressantes pour les lecteurs étrangers à ces sauvages pays, car toutes nous ont captivé, quoique la description des lieux et des dangers eût perdu pour nous l'attrait de l'inconnu.

En dehors de ces voyages d'obédience, les Soeurs Grises n'en entreprennent guère. Au cours de l'été cependant, elles apprêtent parfois leurs enfants, et les conduisent à des promenades qui, pour être promenades du Nord, doivent s'agrémenter de quelques imprévus malencontreux. Pourquoi ne fixerions-nous pas ici le souvenir d'un de ces *pique-niques*, pris à la plume pittoresque de Sr Dufault, une des anciennes d'Athabaska? Il y sera montré comme le "vieux-gris"—ainsi désigne-t-on le diable dans le Nord – s'ingère jusque dans les amusements, et comme aussi on l'en déloge en s'adressant à quelqu'un plus puissant que lui.

"Lac Athabaska, 31 décembre 1901—... Le 11 septembre (1900), fête de Mère Vicaire, nous préparâmes un grand congé. C'était un pique-nique à l'Ile-aux-Outardes, c'est-à-dire près de deux heures en bateau. A huit heures du matin, tout le personnel de la mission avait pris place dans le *Saint-Joseph*. La journée se passa gaiement. Comme nous finissions de souper, des nuages s'amoncelèrent à l'horizon. Nous

nous empressâmes de plier bagage, et l'ancre fut levée; mais déjà le vent soufflait fort et commençait à nous inquiéter. Nous avançions quand même. Voila tout l'équipage pris du mal de mer, et le bateau ballotté terriblement. Je n'avais jamais vu de vagues aussi hautes; pourtant nous n'étions pas encore au large. Enfin, nous redoutâmes tellement des accidents, que nous nous décidâmes à rebrousser chemin; car outre le danger menaçant, nous aurions manqué de bois pour le foyer de la chaudière, le bateau n'avançant que très difficilement. Pour comble de malheur, l'esquif attaché à l'arrière du vaisseau s'était brisé. Impossible d'aller à terre; il fallut se résigner à passer la nuit à l'ancre. Toujours en mouvement, on se serait cru dans un grand berceau; mais personne ne pouvait dormir. Il faisait froid, nous n'avions pas une couverture. Les enfants étaient couchés à fond de cale. La nuit fut bien longue, et le jour fut salué avec enthousiasme: l'heure du départ allait peut-être sonner. Le vent cependant n'avait pas cessé. On se demandait comment nourrir la troupe affamée; il ne restait plus rien de la veille! Mais la Providence nous avait ménagé un petit sac de farine, seule provision du bateau. Un autre malheur nous attendait. On s'était approché autant que possible du rivage: sans qu'on s'en aperçût, les eaux du lac se retirèrent, et le bateau resta échoué. Les frères et les petits garçons travaillèrent toute la journée par différents pro-

cédés pour pousser au large. Enfin, désespérés, ils abandonnèrent la tâche. Il fallait attendre que l'eau remontât, ce qui pouvait nous mener à plusieurs jours. Déjà nous avions invoqué notre vénérable Mère d'Youville: on voulut faire un dernier effort en criant tous ensemble, pendant que les hommes agissaient: "Vénérable Mère d'Youville, secourez-nous!" Au grand étonnement de tous, le bateau glissa, et tout le monde de crier: "Vive notre Vénérable Mère d'Youville!" Le F. Charbonneau voulut avoir son image près de sa machine. Toute la journée, Sr Saint-Pierre et moi avons fait de la galette sur un tout petit poêle. A peine cuite, elle était dévorée. Enfin, l'équipage se prépara à partir. Il était cinq heures... A huit heures, nous débarquions, bienheureux d'arriver chez nous. Ma Sr Supérieure et ma Sr Jobin avaient passé la nuit et la journée dans des angoisses mortelles. Elles avaient vu la tempête: quelque grand malheur ne nous était-il pas arrivé? On s'embrassa avec autant de joie que si nous fussions parties depuis un an. Voilà un congé qui fera époque dans notre vie du Nord."

Ce à quoi l'auteur du présent chapitre pourrait bien ajouter que, quinze ans plus tard, invité à un *pique-nique* aux *bluets* (myrtils), sous la présidence du P. de Chambeuil, avec les Soeurs *Dufault,* Laverty et Saint-Cyr, F. Courteille mécanicien, et F. Crem pilote, on fit vapeur vers le lac Brochet, communiquant

à quelque vingt milles seulement avec le lac Athabaska; que le soleil du départ frappait magnifique le miroir du lac; que subitement les chants et les rires de la jeunesse des Saints-Anges stoppèrent sur un banc



de sable; que le lendemain au soir seulement, d'échouement en échouement, les derniers huit milles furent conquis; que de l'oasis aux buets nous revînmes au bateau, brisés, trempés, ayant pour orchestre un orage diluvien; que trois jours d'inquiètes manoeuvres furent dépensés à reprendre les vingt milles contre le vent, la houle, la pluie et le grésil; que le grand lac

atteint déchaîna sur le *Saint-Emile* ses fureurs de 1900, déjà oubliées par Sr Dufault; et qu'enfin, le soir du samedi, par cinq degrés centigrades au-dessous de zéro, au sein d'une tourmente opaque de neige, quatre jours après le 8 septembre, fête patronale de la mission *Nativité*, et date extrême fixée pour le retour, nous touchâmes le rocher des Saints-Anges.

Quel pays! Et comme il fait payer ce qu'il accorde, jusqu'à ses plaisirs!

N'importe, il y avait, pour les desserts de l'hiver sept cents livres pesées de baies veloutées; personne ne fut malade; pas un ne toussa; et, tout de suite, enfants, soeurs, frères et pères se mirent à projeter le pique-nique 1917, dont le devoir sera de battre tout record, puisqu'il sera celui du *jubilé*... (1)

---

(1) La chansonnette suivante, exécutée au couvent du Sacré-Coeur de la Providence, lors de la visite de la Révérende Mère Letellier, en 1899, donnera l'idée de la manière dont les enfants indiens savent jouir de leurs congés:

CHOEUR.

Un bijou de fête,
C'est la clef des champs,
Oyez la requête
De vos chers enfants:
Je crois et j'espère
En votre bonté;
Donnez, bonne Mère,
Un jour de congé!

1.

Des vertus, ô Mère,
Pour nous, la première
Oui, c'est la gaieté.
Elle aime les fêtes,
Et tourne les têtes...
Mais du bon côté!

2.

Si nos verts rivages
Sont un peu sauvages,
Ça n'empêche pas
D'avoir franche allure,
Comme la nature,
Et joyeux ébats.

3.

Si la gourmandise
N'a de friandise
Qu'un méchant poisson,
Sans plier la nappe,
Vite on se rattrape
Dans une chanson.

4.

Quand, avec sa suite,
L'hiver est en fuite
Devant les zéphirs,
Il faut, bonne Mère,
Voir quelle carrière
S'ouvre à nos plaisirs.

5.

Maringouin, moustique,
A qui mieux mieux pique;
C'est un vrai tournoi,
On rit, on bataille
D'estoc et de taille,
On défend son droit.

6.

Et surtout l'automne,
Mère, qu'on s'en donne
D'air, de liberté!
Mais c'est un mystère
A qui, bonne Mère,
Ne l'a pas goûté.

7.

Camp sous l'épinette,
Trois jours de cueillette,
Ah, quel charmant sort!
Le palais du Doge
Ne vaut pas la loge,
Dans laquelle on dort.

8.

Finissons l'idylle;
C'est clair, notre asile
C'est du vrai bonheur.
Si quelqu'un en doute,
Qu'il se mette en route
Pour le "Sacré-Coeur"!

Le couvent des Saints-Anges, situé dans le vicariat apostolique d'Athabaska, est resté sous la juridiction de Mgr Grouard, bien qu'il fasse partie de la "province du Mackenzie" des Soeurs Grises.

Sans être à l'abri des épidémies et des disettes qui peuvent fondre sur tous les couvents de ces régions, il a atteint un degré de prospérité qui lui permet de recevoir de nombreux élèves, et de leur donner une éducation complète, fruit et honneur de notre sainte religion.

Maintes allusions à ses épreuves et à ses succès reviendront, plus loin, dans nos considérations d'ensemble sur l'oeuvre des soeurs missionnaires du Nord.

CHAPITRE VII

L'HOSPICE SAINT-JOSEPH

Fort-Résolution du Grand Lac des Esclaves

(1903)

L'Hôpital du Sacré-Coeur et le couvent des Saints-Anges restèrent longtemps les deux seuls établissements des Soeurs Grises dans l'Athabaska-Mackenzie. Mais l'année 1901, qui vit s'accomplir la division de l'ancien vicariat et la formation des deux vicariats distincts de l'Athabaska et du Mackenzie, marque aussi le commencement d'une ère nouvelle pour les missions des Soeurs Grises dans ces immenses régions.

La première fondation que nous rencontrons à cette époque est celle de l'Hospice Saint-Joseph, qui s'élève aujourd'hui gracieusement sur le bord du Grand Lac des Esclaves, si célèbre dans l'histoire des missions du Nord. Du seuil du couvent, se voit l'endroit du large où Mgr Grandin passa la nuit du 15 décembre 1863, égaré dans la tourmente de neige. A bout de force, se croyant perdu, il confessa son petit

compagnon, s'enveloppa avec lui contre le traîneau et les chiens, et attendit la mort.

La résidence du missionnaire se trouvait alors sur l'Ile d'Orignal, en face, à trois milles du Fort-Résolution, situé en terre ferme.

La mission Saint-Joseph eut pour père Mgr Faraud, qui vint planter la croix au Grand Lac des Esclaves, en 1852. Il y fit, dès sa première visite, cent soixante-huit baptêmes. Déjà ces bons sauvages Montagnais avaient envoyé une députation au P. Taché, au lac Athabaska, en 1848:

—Hâte-toi, lui faisait dire un vieillard, mes cheveux sont tout blancs; je crains de me coucher dans ma tombe avant d'avoir entendu ta parole.

Le P. Gascon, décédé à Saint-Boniface en 1914, à l'âge de 87 ans, et le P. Dupire, toujours vivant, jeune et gai, furent les colonnes de la mission, pendant les quarante-cinq ans qui vont de 1858 à l'arrivée des soeurs. Ce fut le P. Dupire, directeur depuis vingt-cinq ans, qui eut l'honneur de recevoir les premières Soeurs Grises, en 1903.

Le Fort-Résolution, rendez-vous de fervents et nombreux sauvages, était l'un des sites les plus favorables à l'oeuvre constamment poursuivie de l'éducation de l'enfance. L'un des premiers soins de S. G. Mgr Breynat, premier titulaire du nouveau vicariat du Mackenzie, fut de solliciter de la T.



MONSEIGNEUR GABRIEL BREYNAT

Oblat de Marie Immaculée
vicaire apostolique du Mackenzie.

H. Mère Hamel de nouvelles missionnaires. Il les obtint, aux conditions anciennes: ''prier, travailler, jeûner ensemble.''

Les Soeurs Boisvert, supérieure, Généreux, McQuillan, Honorine et Ernestine quittèrent Montréal, le 20 avril 1903, et arrivèrent, le 16 juin, à bord du *Saint-Alphonse,* au Grand Lac des Esclaves, en compagnie de Mgr Breynat et des PP. Duport et Laperrière.

Elles furent accueillies par la population avec affection et curiosité.

—Leur habit serait bien plus beau, s'il était rouge, faisait remarquer une sauvagesse.

La surprise de Monseigneur et des soeurs avait été grande, de n'apercevoir, en approchant de la côte, qu'une demi-charpente nue, là où chacun croyait trouver le couvent promis.

—Mais nous ne vous attendions pas du tout! fut le premier mot de la réception...

Et cependant, ce qu'elles étaient désirées! L'explication se fit bientôt, courte et convaincante.

L'été de l'année précédente 1902, Mgr Breynat, partant du Grand Lac des Esclaves pour la France, avait prévenu le P. Dupire que, s'il parvenait à s'assurer le concours des soeurs pour le printemps suivant, il lui écrirait de poursuivre la construction commencée. Sinon, le père emploierait l'hiver à des travaux plus pressés. Sa Grandeur eut plein succès à

Montréal et écrivit immédiatement.

La lettre arriva... un mois après les soeurs elles-mêmes.

C'est ainsi que, de toutes les religieuses missionnaires, ce fut la communauté du Grand Lac des Esclaves qui trouva le plus misérable Bethléem. A La Providence, une maison avait été bâtie pour elles; à Athabaska, elles eurent un hangar à elles; à Résolution, elles habitèrent un grenier d'emprunt.

La Soeur Boisvert écrit:

"Le 16 juin, nous arrivions enfin au cher Fort-Résolution, notre terre promise. Notre première visite fut à l'église pour rendre nos hommages au divin Maître, et lui offrir nos humbles personnes pour travailler à sa plus grande gloire et au salut des âmes. Nous avions aussi les plus vives actions de grâces à rendre à Dieu, de nous avoir protégées au milieu des nombreuses difficultés contre lesquelles nous avons eu à lutter, pour arriver au terme de notre voyage. Mais les fatigues, le froid surtout et le mauvais temps, loin d'affaiblir les forces semblaient en donner à celles qui n'en avaient pas, et les augmenter à celles qui en avaient déjà. La petite Soeur Ernestine seule fait exception à cette règle. Elle s'est sentie malade tout le long du voyage, ne pouvant même garder un peu de bouillon. A Saint-Albert, elle parut se remettre; mais à peine partie, une rougeur, que nous avions prise d'abord pour une piqûre de maringouin, lui causa de

fortes douleurs. Cette rougeur s'est agrandie et est devenue une plaie. Je fais reposer cette chère soeur, et la soigne du mieux que je puis.

Nous avons eu la déception de ne pouvoir habiter notre couvent : les travaux ne sont pas assez avancés. Nous y entrerons, je crois, au commencement d'août. En attendant, nous avons pour logis le grenier de la maison des Révérends Pères. Nous ne pouvions commencer une mission plus pauvrement. C'est bon. signe, paraît-il.''

Le grenier en question mesurait quatre pieds de hauteur. C'était la remise pour les attelages des chiens, traîneaux et instruments divers, le garde-manger à viande et poissons secs, le dépôt des denrées alimentaires ; et au surplus, ainsi que tout bon grenier du Mackenzie, il était hanté de souris, ''qui, en nombre de mouches, paraissaient mécontentes de l'intrusion qui venait troubler la liberté de leurs ébats'' !

Dans ce grenier, les religieuses passèrent tout le temps de la canicule du Nord, laquelle est aussi extrême que ses froids. Chacune gagnait, en marchant à genoux, la couchette qui lui était assignée sous les combles.

Le 24 juillet, sonna la délivrance.

Les frères, libres du service du *Saint-Alphonse*, qui les avait retenus pour la desserte annuelle des missions, s'étaient remis à l'oeuvre. Le 23, ils commen-

cèrent à poser le plancher inférieur. Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, les soeurs étaient installées, avec cinq enfants, reçus le jour même de leurs parents sauvages retournant aux bois pour l'hiver: trois filles et deux garçons. Le couvent n'avait encore ni chambres, ni cloisons. Des couvertures tendues en faisaient l'office, et une échelle menait à l'unique étage.



PETITS "FLANCS-DE-CHIEN".
(Fort-Rae, lac Athabaska.)

Le premier et invariable article du programme, dans l'éducation du Nord, est le lavage complet des enfants. Ils arrivent déguenillés, crasseux, chassieux, grouillants de vermine, les pauvres petits!... Une heure après, vous les prendriez pour de petits blancs, beaux à croquer. Mais encore faut-il les blanchir:

tâche peu commode, vu leur épouvante devant leur premier bain! Donc, Sr Honorine, cette après-midi du 24, venait de passer à l'eau l'un des deux... L'ayant déposé délicatement dans un tas de copeaux, le temps de s'en aller prendre, derrière la couverture voisine, petite chemise et petit pantalon frais, c'en fut assez. Elle trouva les copeaux frémissants. Le sauvageon, épris de la forêt, s'était enfui. Un frère, par bonheur, l'avait aperçu au passage. Il le ramenait déjà.

Aménagement et ameublement se poursuivirent.

Le P. Dupire, dans sa chronique, rend hommage aux vertus pratiquées durant ces semaines: "Le 30 août, le F. O'Connell installait les poêles dans la maison des soeurs, qui depuis longtemps grelottaient de froid dans leur palais, où tous les vents ont libre accès, et où elles acquéraient des mérites dont Dieu seul connaît la valeur, en supportant, non seulement avec courage et patience, mais de très bon coeur, la privation de toutes les commodités. Chères soeurs, ma conscience me rend le témoignage que j'ai fait l'impossible pour éviter les difficultés présentes... Dieu sait que nul plus que moi ne reconnaît, dans la sincérité de son coeur, que vous êtes des auxiliaires incomparables du missionnaire, et n'apprécie à sa juste valeur votre abnégation et votre dévouement."

Cette maison de vingt pieds sur trente fut, pen-

dant six années, l'hospice Saint-Joseph C'en fut trois de trop, car le nombre des recrues ne tarda guère à déborder la capacité de l'enceinte.

Le P. Mansoz, assistant du P. Dupire, lors de l'arrivée des religieuses, et témoin de toutes les épreuves, s'en exprime de la sorte:

"Ce local provisoire suffisait aux cinq soeurs et aux vingt-cinq enfants des trois premières années; mais le personnel des religieuses s'étant porté de cinq à neuf, et nos pupilles de vingt-cinq à quarante-cinq, cette habitation n'offrait plus même le confortable le plus indispensable. Durant le jour, il était relativement facile de placer tout le monde, car les cours de récréation étaient souvent mises à contribution; mais, le soir venu, la chose devenait scabreuse, et lorsque les soeurs, se réservant à peine un petit coin discret, alignaient tout leur petit monde, les juchant sur les tables et les armoires, ou les glissant dans les meubles, les anges gardiens étaient ravis devant ces prodiges d'adresse. Sans nul doute, Dieu se penchait alors paternellement sur nos orphelins et leurs dévouées institutrices, pour les préserver de tout danger. Cependant, était-il permis de tenter le Ciel plus longtemps? On se pressa donc, on déploya tant d'activité, que le nouveau couvent et l'évêché furent emportés d'assaut, avec décembre 1909."

De 1906, date où le P. Mansoz dut prendre la direction de la mission, à ce mois de décembre 1909,

que de labeurs et de tours de force furent accomplis! Le couvent projeté exigeait, pour la partie principale, deux cent mille pieds de bois, et le *moulin* qui devait les livrer n'était pas lui-même construit. Pères et frères, à la suite de Monseigneur, se mirent au travail. Au cours de mars et avril 1907, les fondations du moulin furent jetées, malgré le froid intense. Dès le mois de mai, il attaquait un énorme radeau de cinq cents billots. Les planches sciées, toutes les énergies se tournèrent vers le couvent et le nouvel évêché.

Monseigneur résolut de bâtir dans le bois, parce que la propriété de la Mission dans le Fort, se trouvant trop resserrée au milieu des constructions voisines, n'eût point permis de donner aux édifices et à leurs dépendances les proportions désirables. L'emplacement choisi fut donc défriché, déblayé, et les frères purent poser les fondements, avant l'hiver.

En juin 1908, les Frères O'Connell et Kérautret, M. Gagnon, brave canadien, et quelques ouvriers indiens ou métis reprirent les travaux. L'hiver transporta sur d'autres champs, notamment celui de la pêche, très précaire cette année-là, l'activité générale. L'été 1909 passa aussi, sans que ni couvent ni évêché fussent encore habitables... Pourtant il tardait à tous de vivre enfin!

"Le 2 novembre, les travaux reprirent avec plus d'élan encore. Sa Grandeur, ayant prévu la possibilité d'achever l'année dans le nouvel emplacement,

anima les volontés et fit déployer, en tout novembre, une activité prodigieuse dans les deux communautés Saint-Joseph. Les pères et les frères, ayant à leur tête Monseigneur, consacrèrent leurs journées aux travaux d'installation les plus nécessaires. Les soeurs, pendant la dernière quinzaine du mois, firent les derniers préparatifs de déménagement et d'aménagement. Tous les jours, on vit défiler une troupe joyeuse d'enfants ployant sous leur fardeau, heureux d'aller meubler eux-mêmes leur futur palais... Le jour de l'invasion fut vraiment un jour de joie et de fête pour tous, car tous avaient été à la peine. Le premier dimanche de décembre, une messe d'actions de grâces fut chantée dans la chapelle du couvent. Le 8 décembre, on se réunit pour les agapes. Il n'y eut pas de discours prononcés ,pas de toasts pour dire la joie de tous, c'était superflu. Le joyeux gazouillis des enfants et leurs éclats de rire nous arrivaient des salles voisines, et exprimaient assez éloquemment ce que chacun éprouvait dans l'intimité. Faire autour de soi des heureux, n'est-ce pas le comble du bonheur pour le coeur de l'apôtre?''

Sr Sainte-Albine se chargea de traduire à la maison-mère la joie des soeurs missionnaires.

''...Depuis la visite de notre bonne Mère Vicaire, notre maison a subi une grande transformation. C'est à ne s'y pas reconnaître. Nous nous croyons nous mêmes sous l'impression d'un beau rêve. Mais, ré-



HOSPICE SAINT-JOSEPH (1916)
Grand lac des Esclaves

jouissez-vous avec nous, c'est bien une réalité; nous habitons enfin notre couvent neuf. A son retour de France, Mgr Breynat a poussé les travaux avec une telle activité, qu'en dépit des prévisions nous avons pu déménager au commencement de décembre. Ce fut un jour de grandes réjouissances et surtout d'actions de grâces. Aussi malgré l'extrême fatigue du déménagement, la joie, le contentement se lisaient sur toutes les figures. Pour sa part, Monseigneur semblait avoir déposé un lourd fardeau qui l'accablait depuis longtemps. Il est admirable de bonté et de dévouement pour nous. La bénédiction de la maison fut faite par Sa Grandeur, et fut suivie d'un salut d'actions de grâces où, de toute l'effusion de notre coeur, nous avons remercié le bon Dieu et notre père saint Joseph de l'heureuse issue de cette entreprise hérissée de difficultés sans nombre.

"Quoique à demi-terminé, notre couvent est confortable; les appartements sont vastes et bien éclairés. Notre petite chapelle est jolie et porte au recueillement. Le système de chauffage fonctionne à merveille, et nous fait oublier la rigueur de nos froids polaires. Jusqu'aux mouches et aux maringouins qui, en sentant cette douce chaleur, se sont réveillés, croyant l'été arrivé. Ils bourdonnent à qui mieux mieux. C'est joli en hiver, mais ça promet pour l'été prochain. Bien sûr, il y aura de quoi expier toutes nos sensualités..."

Pauvres soeurs, les sensualités du Mackenzie!

Elles n'attendirent pas l'époque des marigouins pour les expier, ni pour apprendre qu'en cage dorée on peut encore souffrir... et de la faim.

Elles écrivaient bientôt:

"Le nombre de nos enfants est limité par notre crainte de les faire jeûner. Nous manquons de poisson; une partie de la pêche d'automne est gâtée par le dégel. La pêche faite sous la glace ne rapporte presque rien relativement aux besoins. Il n'y a pas de caribous cet hiver, et nous sommes à bout de provisions. Notre situation est vraiment critique. Nous prions et faisons force promesses à saint Joseph... Cette détresse nous fait sentir que Dieu seul est notre protecteur, et nous sommes heureuses de souffrir pour la belle oeuvre qu'il nous a confiée."

Le chroniqueur de la mission nous dépeint lui aussi cette extrême disette, mais finalement il conclut, comme on devait s'y attendre, par une louange à l'honneur du père nourricier du Mackenzie:

"L'année 1910 fut riche en épreuves, surtout pendant les quatre premiers mois. Monseigneur fut heureusement parmi nous, pour nous encourager et nous diriger.

"Notre grenier était vide: les souris même étaient inconsolables... Nos soixante enfants durent être rationnés plus que jamais. Confiants en la Providence, nous essayâmes tous les moyens possibles pour sortir

de cette pénurie désolante. Cinquante hameçons furent tendus près de l'Ile-aux-Oeufs (à dix-huit milles environ du Fort) ; plusieurs furent essayés aussi avec quelques rets, aux Iles Brûlées. Ce dernier essai étant nul, et la pêche à l'Ile-aux-Oeufs, sans être abondante, donnant meilleur résultat, nous continuâmes jusqu'à fin mars, époque des carpes à la rivière au Boeuf... Lorsque, après la retraite annuelle, en février, les Frères Josso, Beckschoeffer et Kérautret partirent pour le chantier, le P. Duport et le F. Jean-Marie continuèrent la pêche à l'Ile-aux-Oeufs, ramenant une quinzaine de truites chaque fois. N'ayant à leur service que les chiens impotents, laissés ici à cause de leur inutilité, ils passèrent de bien tristes moments sur le lac. Dieu, ayant pour agréables leur bonne volonté et les sacrifices si généreusement acceptés, récompensa leur dévouement et bénit leurs pénibles travaux. Ces deux vaillants trouvèrent pour nos enfants le pain quotidien...

"Ceux qui connaissent la truite de nos grands lacs du Nord savent qu'*à la longue,* ce poisson fatigue et le goût et les estomacs. Nos enfants firent une neuvaine à saint Joseph, le priant de leur trouver un morceau de viande. Le bon Patriarche s'émut sensiblement à la prière de ces petits et, le 19 mars, jour de sa fête, il nous envoya six orignaux. Le cher Saint reçut les remerciements et les actions de grâces de tous, surtout du bon père économe, le P. Duport, qui

revoyait dans ses greniers l'abondance d'autrefois."

Et ainsi, d'abondance à disette, dans la joie des enfants de Dieu toujours, s'écoulèrent les années.

Le couvent Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves, tout achevé depuis quelques mois, avec ses cinquante embrasures, sur ses cent quarante-quatre pieds de front, surmonté de son toit "français", couronné de son beffroi à la croix blanche, est sans doute le plus beau monument élevé par le Mackenzie à la gloire de Dieu et de l'Eglise.

Dix soeurs missionnaires y préparent à la vie chrétienne cent enfants, venus de tous les bois, qui bordent la rivière des Esclaves et le Grand Lac.

CHAPITRE VIII

NOUVELLES FONDATIONS

Fort-Smith — Fort-Simpson — MacMurray
Les Esquimaux

(1914-1916)

FORT-SMITH

La Mission montagnaise Saint-Isidore du Fort-Smith forme le seuil du vicariat du Mackenzie. Etablie par le P. Gascon qui la visitait du Grand Lac des Esclaves, elle eut pour premier missionnaire résidant, en 1888, le P. Joussard, aujourd'hui évêque auxiliaire de Mgr Grouard.

Le Fort-Smith, situé au pied des derniers rapides infranchissables à la navigation vers l'Océan Glacial arctique, et par suite, entrepôt nécessaire des voies fluviales de l'Alberta et du Mackenzie, armé de pouvoirs hydrauliques inépuisables, sera sans doute l'un des premiers centres actifs des exploitations industrielles futures de l'Extrême-Nord. Cette perspective ne pouvait échapper au regard du premier pasteur du Vicariat, et c'est pourquoi Mgr Breynat voulut doter



AU FORT-SMITH, EN 1916.

Hôpital. Ecole.

le Fort-Smith d'un hôpital et d'une école.

L'*hôpital* fonctionne depuis 1914, et l'*école* depuis 1915, aux mains des Soeurs Grises.

Les fondatrices, Révérende Mère Léveillé, provinciale et supérieure locale, Soeurs Fortin, Gadbois et Beaudry, celle-ci bientôt remplacée par Sr Jobin, arrivèrent aux premières vêpres de la Saint-Jean-Baptiste. La construction de l'hôpital était à peine commencée. Un appentis étroit fut la demeure provisoire des soeurs. Un malade venu trop tôt dut se contenter de la chambre de Monseigneur, au presbytère. Mais le moulin à scie de Résolution avait fait bonne besogne: les planches étaient là, et les travaux, sous la direction du F. Josso, allèrent bon train.

Le 24 août, les soeurs prirent possession de l'édifice actuel, destiné lui-même à devenir l'aile droite d'une grande construction. Le P. Mansoz, supérieur de la mission, y célébra la première messe, le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie; et, le 31 décembre, il écrivait dans son journal:

"Que Dieu soit à jamais béni de nous avoir donné de mener à bonne fin l'achèvement de l'hôpital, dont la belle oeuvre est comme le point de départ d'une ère de prospérité et de bénédictions pour la mission du Fort-Smith."

L'hôpital, déjà insuffisant en 1916, vient d'être agrandi. (1)

Auprès de l'hôpital, l'école, la jolie petite école.

Elle fut littéralement envahie, le jour de son ouverture, 6 septembre 1915, à la surprise de tous ceux qui connaissent l'apathie indienne. Protestants et catholiques y accourent au premier son de la cloche, même par les cinquante et soixante degrés de froid, qu'enregistre parfois le thermomètre du Fort-Smith. (2)

Et même — va-t-on le croire? — il arriva à Sr Gadbois, en l'honneur du centenaire des Oblats, 25 janvier 1916, de poser la question que maîtres et maîtresses de tous les temps et de tous les pays posèrent sans doute quelquefois:

—Que voulez-vous pour demain, mes enfants, car c'est grande, grande fête: la classe ou un congé?

—La classe, ma soeur, la classe ! ! !

Et le cri venait de l'âme. Depuis, l'institutrice,

---

(1) L'un des principaux ouvriers de l'hôpital du Fort Smith fut Isidore Mercredi, ancien élève du couvent du lac Athabaska, et devenu menuisier accompli, à l'école du célèbre Frère Ancel, O.M.I.

L'hôpital a compté, pour sa première année: 1582 pansements, 1642 prescriptions du médecin ou de la Soeur infirmière, 578 visites à domicile, et 6 opérations chirurgicales. Il n'y eut que deux décès.

(2) Au Fort-Smith et au Fort-Résolution, le gouvernement a confié aux Soeurs ses postes de météréologie. Elles consignent chaque jour leurs observations, et en dressent des rapports périodiques fort appréciés.



ÉCOLE DU FORT-SMITH, 1916.

à qui il n'est pas défendu de tenir aux congés plus que ses élèves, se garde bien de parler de la sorte. Elle impose.

—Demain, ce sera congé.

Et les petites têtes rouges de s'incliner par résignation. Le temps redouté, honni au Fort-Smith, est celui des vacances.

Oyez, petits Canadiens blancs!

Ajouterons-nous, pour citer une épreuve, que pendant l'automne, l'hiver et le printemps 1915-1916, les religieuses et religieux du Fort-Smith furent privés de pommes de terre, ce pain du pauvre? Une gelée profonde de septembre les avait atteintes dans le sein du sol. Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves, mission *voisine,* à 190 milles, qui en était largement pourvue, ne put trouver qu'au bout de neuf mois et quelques jours le moyen d'en faire parvenir aux affamés.

FORT-SIMPSON

Simpson a été dénommé, selon les points de vue, le coeur du Mackenzie, la Babylone du Nord, la citadelle du protestantisme.

Coeur du Mackenzie, Simpson l'est de par sa situation centrale, du Fort-Smith à l'Océan Arctique. Il l'est aussi par son grandiose emplacement, au confluent de la rivière des Liards, qui descend du Sud-

Ouest par un cours plus impétueux que celui du grand fleuve Mackenzie même, et qui apporte à Simpson les pelleteries des Forts Liard et Nelson.

Ces raisons décidèrent, dès le commencement, la Compagnie de la Baie d'Hudson à établir, à Simpson, la tête de son "district Mackenzie". Là se succédèrent des *bourgeois* dont beaucoup furent justes et libéraux, mais dont plusieurs n'honorèrent pas toujours la haute administration, digne celle-ci, du titre d'Honorable que se décerne la Compagnie. De tous les désordres que favorise l'éloignement de la civilisation, il n'y en a guère qui n'aient été perpétrés à Simpson! Ces désordres, le protestantisme ne les épargna que trop, occupant plutôt ses flèches à viser les missionnaires de la vérité et de la justice. D'où les noms: "Babylone" et "citadelle de l'erreur".

C'est en 1858, que le P. Grollier, le premier, alla y porter l'Evangile. Il eut la sainte inspiration d'appeler Simpson: la Mission du *Sacré-Coeur de Jésus.*

Voici que le divin Coeur triomphe. Les tristesses, les déceptions, la persévérance inconsolée de tant de missionnaires, qui croyaient s'être sacrifiés en vain, portent enfin leurs fruits. La religion véritable s'est emparée de presque tous les sauvages. Il reste à les parfaire.. Ce sont des *Esclaves!*

Pourquoi, d'autre part, Simpson ne deviendrait-il pas, à son heure, centre commercial et ville considérable?

Alors le Sacré-Coeur serait bien le titulaire du Coeur du Mackenzie.

A ce règne, les Soeurs de la Charité travailleront désormais.

En 1911, le gouvernement canadien instituait à Simpson une agence indienne chargée de pourvoir aux intérêts des sauvages, et de représenter devant tous, en maintes occurrences, le gouvernement lui-même. M. Gérald Card fut le premier *agent*.

Avec une loyauté d'esprit et de coeur qui n'a jamais dévié, et tout à l'honneur de nos frères séparés qui sont de bonne foi, M. Card se dévoua à la cause du bien et se déclara l'ami du prêtre. En 1912, croyant le temps venu, il entra en pourparlers avec le P. Andurand, supérieur de la mission, au sujet d'un hôpital général pour les indiens Esclaves, Peaux-de-Lièvre et Loucheux du Mackenzie. Lors de son passage, en juillet suivant, Mgr Breynat approuva le projet et en accepta les charges. En 1914, Sa Grandeur fixa définitivement l'emplacement et, durant l'été, les PP. Andurand et Moisan, le F. Kraut et M. Ouellet, jeune et aimable charpentier canadien, jetèrent les fondations d'un édifice à trois étages, et de quarante pieds sur soixante. M. Card procura, en planches, et autres services, tout ce que sa position lui permettait. Il obtint également du gouvernement

d'Ottawa le premier ameublement. (1)

En 1915, l'hôpital était habitable. Par un concours de circonstances que l'on sut bientôt providentiel, les religieuses attendues en vinrent pas. (2)

Les fondatrices, installées en 1916, furent Sr Girouard, ex-supérieure de l'Hospice Saint-Joseph, Sr Boursier, Sr Latrémouille et Sr Marie, celle-ci de la tribu des Peaux-de-Lièvre elle-même.

Elles prirent, au passage, pour les conduire au nouvel hôpital, la plupart des malades habitués de Providence.

Quelques jours après leur arrivée, le 15 août, elles eurent la triste consolation de fermer les yeux au P. Ducot, l'ardent apôtre des Peaux-de-Lièvre, dont le Fort Good-Hope, le Grand Lac d'Ours et le Fort-Norman se partagèrent la vie, pendant quarante et un ans. Le P. Ducot s'était particulièrement gagné la reconnaissance des soeurs missionnaires de Providence, en leur envoyant de nombreux enfants de ses missions polaires, et en leur faisant, lors de la grande épreuve de 1881, le sacrifice dont nous avons parlé. Partant pour le ciel, en la fête de l'Assomption de la

---

(1) M. Card, remplacé à Simpson par M. Harris (catholique), a été transféré à Fort-Smith, où il continue sa bienveillance à nos oeuvres.

(2) Le mobilier et le dispensaire de l'hôpital se trouvaient à bord du vapeur *McMurray*, qui fit naufrage en juillet, dans la rivière La Paix. Ces pièces ne purent être renouvelées et dépêchées à destination qu'en 1916.

Très Sainte Vierge, qu'il avait tant aimée et tant fait aimer de ses indiens, il a laissé à l'oeuvre naissante des Soeurs de la Charité, la bénédiction précieuse entre toutes devant Dieu, celle de la mort des saints.

L'hôpital de Simpson, à cent soixante milles en aval de Notre-Dame de la Providence, est donc la fondation la plus lointaine aujourd'hui des Soeurs Grises de Montréal. Elles y sont allées avec l'ardeur de la charité pour les pauvres, qui est l'objet de leur quatrième voeu de religion. Par elles, s'accomplira l'oracle du Sacré-Coeur: "Je règnerai, malgré Satan et tous mes ennemis."

MCMURRAY

McMurray, à 184 milles au sud du lac Athabaska, marque l'extrémité nord de la longue chaîne des rapides qui jalonnent la rivière Athabaska.

Les visites périodiques des missionnaires suffirent longtemps à sa minime population de petit Fort de la Compagnie.

En 1906, l'aspect changea soudain. L'asphalte, le pétrole, l'espoir d'autres trouvailles minières allèchèrent de puissantes compagnies, et l'affluence des voyageurs s'accentua. La construction d'un chemin de fer, avec Edmonton pour base, fut décidée.

Il importait à la religion catholique de s'y fixer au plus tôt. Le P. Laffont quitta donc la mission de

La Nativité, pour aller fonder dans la pauvreté — seconde nature du missionnaire — la future paroisse.

Paroisse des plus complexes du premier coup. Outre les blancs accourant de toutes parts, McMurray était le rendez-vous "de Montagnais, religieux par nature, doux et faciles, passionnés pour le chant des cantiques, et de Cris, superstitieux, paresseux, danseurs, et muets à l'église." Le P. Laffont y entretient son auditoire du dimanche, en français, en anglais, en cris, en montagnais... Il y ajouterait, au besoin, l'italien, l'espagnol, etc.

Or, il écrivait, en 1915:

"Le missionnaire veut un hôpital — non pas lui, mais ses paroissiens —. McMurray sera une ville industrielle, par conséquent avec beaucoup de machines, qui font beaucoup de blessés; donc il nous faut des soeurs. Ce n'est que ces médecins qui nous soigneront comme il faut. Et puis nous sommes à trois cents milles de tout secours sanitaire. C'est donc une mesure sage que d'avoir un bon hôpital. Donc envoyez-nous des soeurs. Avec elles nous serons tranquilles, car nous les avons vues à l'oeuvre."

"Enfin les petits enfants, les bénis de Jésus. Il me semble le voir, ce bon Maître, caressant de sa main divine ces petites têtes innocentes. Mais ces enfants ont une âme qu'il faut nourrir. Pour cela, j'ai mon petit ciboire tout plein de petits pains bien blancs. Oui, mais leur intelligence, leur coeur... — Oh, les



UN GROUPE DE SOEURS DU MACKENZIE (1916)
Au milieu, la Révérende Mère Léveillé, provinciale

mamans s'en occupent! — Pas toujours. D'ailleurs quelques-uns n'ont plus cette maman: il faut leur en donner d'autres. Et même les mamans qui sont encore là, bien portantes, demandez-leur ce qu'elles en pensent: "On ne peut pas tout faire. On a tant de travail!" Et alors qui apprendra à lire à ces petiots? Qui leur apprendra le catéchisme? Qui leur parlera du bon Dieu? Il nous faut donc une école, et nous l'aurons..."

Ces médecins et ces mamans seront encore les Soeurs Grises.

L'établissement de McMurray sera comme naturellement la maison provinciale... Portées jusque-là par la vapeur, les jeunes soeurs missionnaires de l'avenir franchiront en un jour, les trois cents milles des longs et douloureux voyages d'autrefois. Du wagon "moëlleux" elles salueront ces cascades, ces "rapides" mugissants, à jamais désertés. Elles respireront l'affection et la paix d'une seconde maison-mère, d'où elles s'élanceront, ainsi que leurs aînées, par le vieux fleuve calme, et les grands lacs tourmentés, au secours des pauvres.

LES ESQUIMAUX

Ce fut en 1860, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, fête privilégiée des Soeurs Grises, que le P. Grollier, leurs deux mains placées dans la sienne et appuyées sur la croix, fit jurer la paix aux deux

chefs, Esquimau et Loucheux, dont les querelles sans fin ensanglantaient l'embouchure du Mackenzie. Plusieurs furent baptisés. Le missionnaire entonna le chant de la victoire. L'heure de cette victoire sonnait, en effet, pour les Loucheux; mais pour les Esquimaux, elle est encore, hélas! dans le secret de Dieu.

Le P. Lefebvre tenta de nouveau la conversion des Esquimaux, en 1912. Rien dans ces natures doubles, esclaves de toutes les superstitions, ne répondit au zèle du jeune missionnaire ni à la grâce de Dieu.

Sur un autre théâtre fréquenté par ces peuplades, dans les plaines mamelonnées qui s'étendent du Grand Lac d'Ours à l'Océan Glacial et appelées par les explorateurs: *barren land*, Mgr Breynat envoya le P. Rouvière, en 1911. Le jour de l'Assomption de la même année, l'apôtre rencontra les Esquimaux et en écrivit ses espérances. En 1912, il reçut, dans la personne du P. Le Roux, un collaborateur. En 1913, les deux missionnaires partirent du Lac d'Ours avec une tribu qu'ils devaient suivre jusqu'à la mer. Ils furent massacrés par ces misérables auxquels ils allaient parler du ciel.

D'après les renseignements recueillis de la bouche mêmes des meurtriers, saisis en 1916, par le courageux détachement de la "police montée" conduit par l'inspecteur de La Nauze, ce dut être en novembre 1913. Les Pères revenaient du camp Esquimau, établi au golfe Coronation (Océan Glacial), vers leur cabane

du Lac d'Ours, pour y passer l'hiver. Ils allaient depuis un jour, presque sans provisions, avec un chétif attelage de chiens qu'ils s'étaient procurés, lorsqu'ils furent rejoints par deux Esquimaux du même camp, partis après eux, la nuit, sur leurs traces. Le P. Le Roux, qui conduisait le traîneau à l'arrière, fut frappé dans le dos, d'un coup de dague.

—Achève-le, dit le meurtrier à son compagnon, pendant que je vais tuer l'autre.

Saisissant alors la carabine des pères, il fit feu sur le P. Rouvière, qui battait la neige devant les chiens. Les misérables mirent en pièces leurs victimes, et dévorèrent le foie du P. Le Roux. Le meurtre eut lieu près de la rivière du Cuivre (Coppermine), à l'endroit nommé *les chutes du sang* (bloody-falls), à trente milles environ de l'Océan Glacial. On y retrouva quelques restes des pauvres corps, laissés par les loups et les ours. (1)

---

(1) La Mission Esquimaude de ***Chesterfield Inlet***, littoral de la Baie d'Hudson, dans le vicariat apostolique du Kewatin, fondée en 1912 par les PP. Turquetil et LeBlanc, vient d'offrir aussi à Dieu, pour le rachat de ces infidèles, le tribut du sang. Le P. LeBlanc, ruiné par trop de privations, tomba à la mer, comme il revenait pour se refaire, auprès de son évêque. Mgr Charlebois, O.M.I., à l'annonce de cette nouvelle, s'écria: "Je sens que mon vicariat perd, en la personne du P. LeBlanc, un missionnaire dévoué, prêt à tous les sacrifices et aux plus grandes privations pour la conversion des pauvres Esquimaux infidèles. Je considère qu'il est victime de son grand dévouement pour le salut des âmes J'espère que cette victime, unie au martyre des PP. LeRoux et Rouvière, hâtera la conversion de ces pauvres païens."

Dieu attendait-il que les missionnaires eussent jeté sur ces glaces la semence de leur sang?... C'est fait. Et c'est pourquoi Mgr Breynat a décidé de poursuivre l'évangélisation de ces païens dont le P. Rouvière écrivait, le 14 septembre 1912:

"J'ai encore bien plus d'espoir que l'année dernière, au sujet de mes Esquimaux. Le peu que je leur avais montré, non seulement ils ne l'ont pas oublié, mais ils l'ont appris à ceux qui ne le connaissaient pas. Dans quelques années, s'ils persévèrent dans leurs bonnes dispositions, on aura de bons auxiliaires parmi eux, aussi bons, sinon meilleurs, que nos autres indiens."

Mais il faut des prêtres!

Veuille le divin Maître combler les vides faits dans nos rangs, et dans nos scolasticats, par les balles meurtrières de cette guerre, plus encore que par le poignard des Esquimaux... Qu'il se souvienne des âmes rachetées de son sang, et que sur elles retombe, en pluie de grâces, le sang de leurs propres missionnaires.

Il faudra des re'igieuses aussi.

Seule, une oeuvre de dévouement à toutes leurs misères physiques et morales convaincra ces sauvages, intelligents il est vrai, hardis, énergiques et habiles, mais défiants par-dessus tout.



UNE FAMILLE ESQUIMAUDE DES "BARREN LANDS". (CAMP D'ÉTÉ.)
(Phot. de M. Douglas, dans "Lands Forlorn")

Quelles seront-elles? Encore les Soeurs Grises. L'hôpital esquimau est accepté d'avance, dût-ce être sur l'Océan Glacial.

—Que Monseigneur fasse un signe du doigt, et nous partons, a dit la T. H. Mère Générale.

Et voilà que, par la vénérable Mère d'Youville, autant que par Mgr de Mazenod, aura été accomplie la prophétie: *Les extrémités de la terre ont vu le salut de Dieu.*

N'allez point leur représenter l'hiver perpétuel, les iglous infects, les huttes de glace, les dégradations abominables de ces barbares. C'est de quoi elles ne s'inquiètent. "Elles ne refuseront aucun ouvrage", leur a-t-il été prescrit.

Nous entendions, il y a peu de jours, ici même, au Mackenzie, où nous écrivons ces lignes, des religieuses, vétérans des missions du Nord, dire le plus simplement du monde:

—Que j'aimerais donc être envoyée là!... Cela vaudrait la peine, au moins! Ce serait du missionnaire, ça!

Et lorsque le vicaire apostolique traverse son vicariat, dans toutes les missions des Soeurs Grises ce sont les mêmes instances:

—Monseigneur, quand recommencerez-vous les Esquimaux?... Ce qu'on a hâte!... Vite donc!

CHAPITRE IX

LES SOURCES DU DEVOUEMENT

D'où vient à de frêles et humbles religieuses tant de courage? Quelle fascination les attire à des sacrifices constamment surhumains? Quelle force agit en elles? Quelles sont les *sources* de ces dévouements?

Ces questions ne seraient-elles pas une énigme, aux yeux d'un lecteur étranger à notre foi? Parcourant nos pages, ne se croirait-il pas en présence du mystère ou de la folie, et ne trouverait-il pas cent raisons de conclure à celle-ci?

Le mystère n'est point pour nous. Nous savons de quel "Coeur transpercé" jaillit la flamme apostolique, et notre consolation sera toujours de le redire, à la gloire de notre Dieu comme à l'honneur de l'Eglise catholique, "la grande faiseuse d'âmes".

D'abord "la Bonté qui s'étend sur toute la nature" a mis dans les privations mêmes qui constituent la vie, aux pays glacés, un soutien puissant des forces du corps. La circulaire de mars 1878 annonce de cette originale façon la mort de Sr Hedwidge Dandurand:

"*Une première victime des Missions de l'Extrême-Nord.*—Depuis près de vingt ans, la foi, l'obéissance, le zèle le plus désintéressé conduisent dans les vastes plaines de la Saskatchewan et sur le bord des grands lacs, plusieurs d'entre nous. Là, les privations, les souffrances et les sacrifices ont éprouvé les courageuses missionnaires. Chose étrange cependant, avec une santé débile chez la plupart, constamment privées de pain, souvent affamées après s'être rassassiées d'un poisson insipide, la vie s'est soutenue dans leur constitution délicate si fortement ébranlée. Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, la mort a fait sa première victime... Elle repose dans le cimetière de l'Ile à la Crosse, au milieu des sauvages qu'elle avait désirés comme la part de son héritage..."

D'où se confirme l'adage: La misère ne tue pas.

"Quoique nous soyons réduites à manger du poisson sec, écrit-on d'Athabaska en 1879, nos santés n'en sont nullement altérées; au contraire, on dirait qu'elles se refont, puisque nous ne nous sommes jamais si bien portées que maintenant; tant il est vrai que quand Dieu retire d'un côté, il donne de l'autre."

Le mot est dit: Il donne de l'autre. Il donne à la fade nourriture la santé, et au rude climat sec la salubrité... Combien de Soeurs Grises, dont la phtisie eût consumé les vingt ans parmi les remèdes, les médecins et les douceurs de Montréal, ont fourni chez les sauvages du Nord, une longue et forte carrière!

Avec la santé, reluit sur les fronts du Mackenzie la gaieté, fleur de la paix. Coeur content bat longtemps. Les croyez-vous moroses, sombres, sous leurs toits, sept mois ensevelis sous la neige? Nulle part dans ce monde, religieuses n'ont ri davantage. La première relation des *jubilaires* de Providence, 1867, porte déjà l'hymne à la joie:

"L'hiver a commencé le premier octobre. Tout gèle. Le matin on trouve l'eau et l'encre durs comme pierre, et ce matin encore, par un froid de quarante-trois degrés, j'ai été obligée de faire dégeler mon encre, avant de continuer à vous écrire. J'ai oublié, ou plutôt je me suis trompée, tout ne gèle pas: il faut en excepter la gaieté, le bonheur, la joie, le contentement, car aucune de ces si bonnes choses, surtout dans les missions du Nord-Ouest, n'a fait encore défaut..."

Et puis, on se contente de si peu!

Chateaubriand a dit dans ses "Mémoires d'outre tombe": "Le vrai bonheur coûte peu; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce." Vers le même temps, en 1849, et mieux que Chateaubriand, le P. Taché écrivait de l'Ile à la Crosse:

"Vive le Nord! Je crois que c'est le pays du monde où l'on apprend le plus efficacement, et le plus pratiquement, combien il faut peu de chose pour rendre l'homme heureux."

Est-il soeur missionnaire qui, montrant le pauvre grabat de son repos, n'eût trouvé la réponse de Louise

de France, devenue carmélite, à Gustave de Suède: C'est ici, Monsieur, qu'on dort mieux qu'à Versailles?



Personne ne s'y méprendra toutefois. Les quelques avantages d'un affreux désert ne retiendraient pas un mortel à qui la naissance ne l'aurait donné pour patrie. Les pourchassants de la fourrure regagnent, dès qu'ils le peuvent, la chaude civilisation, et laissent d'ordinaire sans regret les hivers qui les ont enrichis. Le bonheur des missionnaires n'éclot pas naturellement du sol glacé, ni du souffle des tempêtes.

D'un coup d'aile, cette pensée de l'une des recluses de Providence nous transporte à la vraie hauteur, à la vraie source du courage et du sacrifice joyeux:

"Qu'est-ce que d'avoir soin de quarante enfants, comparé aux oeuvres si prospères de nos autres missions? Et pourtant, en réfléchissant sur la valeur d'une âme, nous estimons à un haut prix le peu de bien que nous pouvons faire à celles qui nous sont confiées dans ce pauvre pays, et qui seraient, sans les missionnaires, privées de la connaissance de la vérité et plongées dans l'erreur par les ministres protestants."

En réfléchissant sur la valeur d'une âme. Autrement dit: la foi, la foi qui a découvert Jésus et le prix de son sang, dans l'âme des petits enfants, voilà



ORPHELINS A L'OUVRAGE

le levier.

Le regard de la foi tourné vers le ciel, en fera sans cesse venir la joie et l'espérance:

"Nos trente mille poissons semblent vouloir se gâter sous l'influence du temps doux Pauvre poisson sans saveur, il faudra te manger quand même, en dépit de nos goûts. *Au ciel*, les mets raffinés et délicats..."

Sr Saint-Michel des Saints vient de raconter la terrible disette de 1883, au lac Athabaska, alors que des mères mangèrent leurs enfants morts dans les bois, et que des enfants mangèrent leurs mères. Bien des fois, les soeurs, qui se réservaient les restes du repas des orphelins, se couchèrent sans souper...

"Un de ces soirs dit-elle, un petit de six ans vient frapper à la salle des soeurs:

—Ma Soeur, comme j'suis pas capable de dormir, parce que j'ai trop faim!...

"De tous les pays qui existent sur le globe, il serait difficile, je crois, d'en trouver un semblable à celui-ci, où les misères de toutes sortes se trouvent réunies. C'est assurément *le chemin du ciel*, parce qu'il en a toutes les marques."

*
* *

Sur ce *chemin du ciel* qu'est le Mackenzie, les soeurs missionnaires trouvèrent toujours en abondance la nourriture qui soutient les âmes, car elles

avaient appris à quelles sources inépuisables s'alimentent la foi, l'espérance, la charité et le zèle pour la gloire de Dieu.

Ce fut, en premier lieu, dans la dévotion au Sacré-Coeur.

De cette grande dévotion, Mère d'Youville avait été l'un des premiers apôtres, au Canada. Elle remit à ses religieuses le soin de la faire fleurir, parmi elles d'abord, et ensuite dans toutes leurs missions. Aussi, partout où elles travaillent, les fêtes du Sacré-Coeur, les premiers vendredis du mois, deviennent-ils autant de triomphes. Leur première fondation du Mackenzie fut l'Hôpital du Sacré-Coeur. Le Coeur de Jésus, gravé sur la croix de leur poitrine, enflamme leur coeur virginal de toutes les ardeurs du sacrifice, et oriente leur vie entière vers le divin Modèle, Victime d'amour. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur a béni leurs entreprises, consolé leurs peines, donné à leur âme le talent de toucher les pécheurs les plus endurcis, et écrit leur nom dans son Coeur, d'où il ne se sera jamais effacé.

Elles ont compris, au surplus, que la dévotion profonde au Coeur de Jésus s'unit à la dévotion à la sainte Eucharistie.

Mgr Grandin ne pensait pas uniquement à ses missionnaires, mais aussi aux religieuses qui allaient venir, et dont il avait bâti lui-même la première maison, à Providence, lorsque, dans une audience du saint

pape Pie IX, il demandait la permission de conserver le Saint-Sacrement, sans la lampe du sanctuaire.

—Mais, dit le Pape, je ne puis accorder pareille chose que dans le cas de persécution, et, grâce à Dieu, vous n'en êtes pas encore là.

—Très Saint Père, répondit Mgr Grandin avec émotion, nous ne sommes pas persécutés, c'est vrai, mais nous avons tant à souffrir! Il nous arrive souvent de ne pouvoir célébrer la sainte messe qu'avec une seule lumière... Si vous nous enlevez le bon Dieu, que deviendrons-nous!

Le Pape céda.

—Gardez le bon Dieu, dit-il... Vous avez tant besoin de Notre-Seigneur! Mon cher évêque de Satala, dans votre vie, toute de sacrifices et de privations, vous avez le mérite du martyre sans en avoir la gloire.

Dans leurs chapelles froides et pauvres, si froides et si pauvres qu'en effet elles ne purent, pendant près de cinquante ans, donner à Jésus la petite lampe de son tabernacle, les soeurs *gardent le bon Dieu.* Et le bon Dieu les garde. Chaque matin, elles vont unir de nouveau à la sienne leur immolation religieuse, et de l'autel, par la divine Hostie, descend en elles la force de porter le poids d'un autre jour... Fera-t-on sur la terre des communions plus ferventes, plus fructueuses que celles des solitudes du Nord, où rien ne distrait, dans cette retraite qui n'a de douceur que la présence

et l'amour du divin Maître? Aussi quels élans à l'Eucharistie s'échappent de leur plume, quand elles racontent à la maison-mère les événements de leur vie!... Une enfant de Montréal, Sr Galipeau, venait de mourir au Mackenzie, couvent de Providence, le 27 juin 1893. Sa supérieure rapporte ainsi ses sentiments intimes:

"Administrée le 28 mai, dernier samedi du mois de Marie, voyant pleurer les soeurs, elle pleura aussi. On lui représenta que ce n'était pas à elle de s'affliger ainsi, puisqu'elle allait bientôt entrer dans la vie bienheureuse. —C'est bien vrai, répondit-elle; mais pour aller au ciel il me faut vous quitter. Ah, si nous pouvions partir ensemble!... Son unique désir fut celui de la communion. L'état de sa gorge, gagnée par le mal qui l'emportait, menaçait de l'en empêcher. Un docteur en route pour le Klondyke passa. Son verdict fut que la malade ne tarderait pas à partir pour le ciel. Il le lui dit; c'était une bonne nouvelle. "Mais en attendant, répliqua-t-elle, ne pourriez-vous pas soulager ma gorge que je puisse communier?" Communier, pour apprendre à mieux mourir, était devenu sa seule prière. Grâce aux remèdes du docteur, elle en eut jusqu'au bout le bonheur. C'est deux heures après cette divine et puissante consolation, qu'elle s'endormit pieusement dans le Seigneur."

Près de Jésus-Hostie, la divine Mère, la Très

Sainte Vierge Marie, veille aussi sur ses enfants. Elle leur envoya, des Pyrénées à Providence, sa statue blanche et bleue de Lourdes, par une voie merveilleuse. Le précieux colis venait d'arriver à l'Ile à la Crosse, quand éclata la guerre de 1885. Les sauvages et les métis païens se ruèrent sur le dépôt des missions et le saccagèrent sans merci. Un coup de hache s'abattit sur la caisse contenant la statue, et l'ouvrit, entaillant légèrement la figure de la Vierge. A la vue de "cette femme couchée dans ce cercueil", les vandales épouvantés prirent la fuite. Un sauvage catholique restitua la sainte image. Cette statue de l'Immaculée-Conception, qui sourit encore dans la chapelle de l'hôpital du Sacré-Coeur, et un ciboire, furent les seule épaves sauvées du pillage. (1)

Et saint Joseph, le grand pourvoyeur, que n'en dirions-nous pas! Avec quelle confiance ne l'a-t-on pas invoqué, et invoqué encore, aux jours de peine! Saint Joseph est personnage vivant et agissant dans les missions du Nord. De lui, on parle le plus natu-

---

(1) La nouvelle de l'insurrection arriva aux Soeurs, l'année suivante. Elles l'apprirent des sauvages qui, interrogés par elles, au sujet de caisses ensanglantées qu'ils débarquaient en les touchant avec une extrême répugnance, répondirent:

—C'est du sang qui vient de l'Ile à la Crosse. On se bat par là-bas, et on tue des Soeurs comme vous autres.

On devine l'angoisse des religieuses, qui demeurèrent longtemps sous l'impression de ce rapport, dont elles ne pouvaient déterminer l'exagération.



LA SALLE DE COUTURE

Ouvrages de fantaisie en peau de renne, poil de porc-épic, écailles de poisson, etc. — Les sauvagesses sont très habiles à les faire et les offrent volontiers à leurs bienfaiteurs.

rellement, le plus familièrement, comme s'il était là, tout à côté, membre de la communauté et qu'il ne manquerait que de le voir.—"Saint Joseph a fait ceci; saint Joseph a donné cela.—Tiens, c'est le temps de prier saint Joseph.—Allons, une neuvaine à saint Joseph!" Les neuvaines au bon saint s'enchevêtrent parfois, et se compliquent au point qu'il est bien le seul à s'y pouvoir reconnaître. Il va à la pêche, à la chasse, au jardin, au fond de l'eau... Mgr Faraud lui avait depuis longtemps confié son vicariat; Mgr Breynat l'a nommé officiellement premier procureur vicarial, et Père Lefebvre le second. Des interventions de saint Joseph, le mot "miracle" ne se prononce pas tout haut, par respect pour l'Eglise qui se le réserve; mais les convictions sont faites. On le croit même capable de reproduire le prodige de la bonté compatissante, opéré un jour par Jésus, pour la grande foule qui le suivait et avait faim.

Athabaska, 8 septembre 1912.— "L'an dernier, notre récolte de patates fut mince. On parla d'abord de rationner les enfants pour prolonger notre provision. Au bout de quinze jours, les patates pourrissaient tellement dans la cave qu'il fallut en faire le triage complet. Mieux vaut ne pas les ménager alors, pensa-t-on; quand il n'y en aura plus, on s'en passera Mais non, saint Joseph n'est pas dans la cave pour rien; il s'agit, non seulement de garder, mais de pourvoir au besoin. Ainsi fut fait, de part et d'autre, puis-

que tout notre personnel a été servi de patates trois fois par jour jusqu'au commencement de septembre, et qu'elles étaient meilleures que jamais à pareille époque. Merci à notre cher pourvoyeur."

Après Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et saint Joseph, la confiance des soeurs missionnaires va tout entière à la vénérable Mère d'Youville, qui demeure vraiment l'âme de leur apostolat. Jalousement, elles accumulent toutes les occasions de mérites que leur procure l'Extrême-Nord et les joignent au capital des prières et des sacrifices qui, de tous les couvents des Soeurs Grises, montent vers Dieu pour obtenir la glorification solennelle de la fondatrice. Déjà les soeurs du Mackenzie comptent des grâces extraordinaires obtenues par sa puissance, et qui, dans leur humble espoir, suffiraient à appeler le jugement de l'Eglise: ainsi la guérison du P. Rapet, à l'Ile à la Crosse, en 1885; trois incendies subitement éteints, au lac Athabaska, et nombre d'autres prodiges. Comment n'être pas heureuses sous la particulière protection d'une si bonne Mère!

Dans la dévotion filiale à Mère d'Youville s'avive et s'entretient pareillement la passion qui transportait Saint Paul: "la folie de la croix". Nous croyons que le plus amer désappointement d'une soeur missionnaire, arrivant au Mackenzie, serait de n'y plus trouver les souffrances du passé. Une jeune professe

de la première phalange du Grand Lac des Esclaves ne peut s'empêcher de s'écrier:

"Notre-Seigneur veut que toutes nos missions soient fondées sur la croix, afin que nous soyons les vraies filles de Mère d'Youville. Voici venu l'honneur de l'imiter dans les privations de sa vie religieuse, et de montrer à notre Epoux céleste que nous sommes heureuses d'accomplir les promesses que nous lui avons faites, le jour de notre profession."

Un trait des "Annales" de Montréal trouve ici sa place toute naturelle:

"La nouvelle du départ de Sr Pigeon avait jeté sa mère dans une extrême désolation. N'écoutant que sa tendresse maternelle, Mme Pigeon multiplie ses instances pour qu'on lui épargne ce sacrifice; elle allègue par-dessus tout que sa fille ne peut manger de poisson, et que par conséquent elle mourra bientôt là-bas, puisque c'est l'unique nourriture du pays. Cette représentation parut juste à notre T. H. Mère; elle crut devoir s'y rendre. A l'insu de Sr Pigeon, elle fait venir Sr Métivier, de Lawrence, pour la remplacer. Mais quand Sr Pigeon apprend tout ce qui s'est passé, et qu'elle voit sa compagne toute prête à se sacrifier pour elle, elle devient à son tour inconsolable. Sans tarder un instant, elle accourt supplier notre T. H. Mère de maintenir sa première décision.— "Il est vrai que je n'ai jamais mangé de poisson, parce qu'ayant toujours eu d'autres mets à ma disposition,

je n'y ai jamais été forcée; mais quand je n'aurai pas d'autre nourriture, je saurai bien m'y habituer. Laissez-moi partir, ma Mère, ou je mourrai de peine.'' Puis, en ayant obtenu la permission, elle fait venir sa mère, et, avec les termes les plus persuasifs, elle lui représente que Dieu lui demande ce sacrifice, et qu'il saura bien pourvoir à sa subsistance. Vaincue, Mme Pigeon ne voulut plus s'opposer au départ de sa fille, elle la bénit. Triomphante cette fois, Sr Pigeon eut une dernière épreuve à subir. Sr Métivier, ayant goûté par anticipation au bonheur du sacrifice, n'était pas d'avis de lui céder son obédience. De là, assaut de générosité entre ces deux âmes courageuses, assaut auquel certains témoins ne purent assister sans verser des larmes d'attendrissement. Finalement la victoire décida en faveur de Sr Pigeon.''

Les vraies épreuves, les uniques inconsolables, sont les bornes mises au dévouement par la pauvreté.

''Le séjour que j'ai fait dans nos maisons du Nord, témoigne la Mère Charlebois, m'a fait comprendre la pénible position dans laquelle se trouvent nos chères soeurs, lorsqu'elles sont forcées de refuser, faute de moyens, de pauvres orphelins, des jeunes filles abandonnées, des vieilles femmes délaissées; leurs sacrifices, leurs privations continuelles ne sont rien, comparés à cette peine que je partage avec elles, en priant Notre-Seigneur d'inspirer aux âmes généreuses de leur venir en aide.''

Que dirons-nous de l'*ecce quam bonum*? Comment doivent donc s'aimer et se chérir des *Soeurs* de la même Charité, pressées dans les bras de la même Mère, Marie, au pied du même tabernacle, loin de la patrie, au fond du même exil!... A redire les scènes d'affection fraternelle dont ces cinquante hivers furent les témoins, nous couvririons trop de pages.

Mais ce flot de la charité fraternelle, qui circule au sein des communautés rejetées aux extrémités du monde, ne s'y renferme pas; il en déborde, et reflue par un canal ininterrompu de pensées, de désirs, de souhaits, à l'écluse d'où il s'est épanché, à la chère maison-mère.

Nous avons beaucoup lu des Soeurs Grises; nous avons écouté, observé aussi, puisque tel fut notre devoir; nous permettra-t-on d'exprimer ce qui nous a le plus frappé, ce qui nous a le plus fortement établi dans la conviction que leur Congrégation est un édifice élevé par Dieu qui en a joint toutes les parties par le ciment indestructible de la divine charité, et contre lequel ne prévaudront ni la mort, ni les persécutions, ni les ruines, ni le temps? C'est le spectacle de l'union qui rattache les filles à leur Mère; c'est la fidélité des missionnaires au berceau de leur vie religieuse et apostolique, c'est, en un mot, l'amour filial. La maison-mère, la supérieure générale, ses assistantes, les compagnes du noviciat, les anciennes vénérées, tout ce monde habite l'Extrême-Nord: il est là, allant

venant, parlant, souriant avec les soeurs missionnaires; le souvenir en revient chaque jour; il dicte les lettres; il inspire et anime les conversations; il a tissé, si l'on peut ainsi parler, les récits des premières soeurs parties, et des dernières encore.

Celles de la Rivière-Rouge d'abord:

"Je ne sais ce qui m'a soutenu au matin du 24, quand nous avons fait nos adieux. Je ne me console de mon exil dans ce pays lointain, qu'en pensant que je puis m'unir toujours à toutes nos soeurs, et participer à leurs bonnes oeuvres..."

A mesure que les missionnaires de 1867 s'éloignent vers le Mackenzie, les coeurs se pressent autour de celles qui demeurent au foyer:

"30 *juin, Dimanche*... C'est le dimanche surtout, bien-aimée Mère, que l'esprit se transporte à la chère maison-mère... Nous avons des tentes: si nous allions camper quelque bon soir pour avoir le plaisir de passer la récréation avec vous toutes, que cela serait bon! Que la pensée même d'une telle jouissance fait du bien! Que de choses à raconter après une si longue séparation! Mais, non, jamais plus ici-bas, nous n'aurons ce bonheur. Mais au ciel ! ! !..."

"8 *juillet.*—Fête de notre chère Soeur assistante. Après une fervente prière pour notre bien-aimée Mère des missions lointaines, nous prîmes congé le plus gaiement possible... Bonsoir, Très Honorée Mère, bien-aimée Soeur assistante, et bien chères soeurs;



S. G. MONSEIGNEUR PAUL BRUCHÉSI

Archevêque de Montréal,
Supérieur ecclésiastique de la Maison-Mère
des Soeurs Grises.

nous vous souhaitons un heureux et gai congé, et nous vous demandons un petit souvenir aux pieds de notre Mère commune, pour les soeurs missionnaires qui s'éloignent tous les jours de celles qu'elles aiment tant..."

"28 *juillet.*—La solitude des prairies nous invite à la réflexion; nous en profitons pour nous unir à nos bien-aimées soeurs, que nous trouvons réunies pour la retraite mensuelle, si nous nous transportons à Montréal."

"21 *août.*—Fête de notre T. H. Mère Générale. Point de messe, point de communion, hélas! Mais à Montréal, à Saint-Boniface, il y a de joyeuses réunions, pour fêter cette bonne Mère, si tendrement aimée. Nous nous unîmes donc à ces bien-aimées soeurs qui jouissent du bonheur de vivre auprès de vous, ma bonne Mère, et à celles qui, comme nous, sont privées de ce plaisir, confiant aux anges de porter sur leurs ailes d'azur, jusqu'aux pieds de sainte Jeanne de Chantal, nos voeux et nos souhaits. Oui, nos prières étaient ardentes en ce beau jour; nous l'avons passé en esprit auprès de vous, et la douce pensée que nous vous fêterions plus tard là-haut, est venue nous consoler dans notre lointaine demeure... Là, il n'y aura plus de missions du Nord-Ouest, plus de séparation; nous serons assemblées pour jamais dans le sacré-coeur de notre divine Mère; c'est là que vous nous avez donné rendez-vous, ma bonne Mère, en

nous faisant don de la charmante petite statue de Notre-Dame du Sacré-Coeur, que nous conservons précieusement... "

Il s'ensuit que la rareté des courriers est profondément ressentie. Cette triste spécialité du Nord a nom, au vocabulaire des Soeurs Grises: *le jeûne de lettres*. Il est entendu qu'au jeûne de lettres, on ne se fait pas. Si la curiosité en recevait toute seule les coups, la mortification finirait peut-être par s'en accommoder; mais l'affection en souffre plus encore. De là, les longs et fréquents regards interrogateurs sur l'horizon du lac, aux époques de la "malle". De là, les plaintes:

"Aucune lettre de la maison-mère, ni du côté de Montréal! Notre chère Soeur Supérieure (Sr Lavoie), à l'apprentissage du "jeûne de lettres", trouve la besogne dure. C'est bien en effet le grand sacrifice du Nord, auquel nous ne nous habituons guère, quelque temps que nous y passions."

En septembre 1907, la supérieure de Providence jette ce cri d'alarme:

"Le bon Dieu semble vouloir ajouter à nos privations; au lieu de trois courriers que nous avions par année, nous n'en avons qu'un, en hiver, et encore ne retournera-t-il pas, et l'autre en juillet, avec la navigation. Il en résulte que nous ne pourrons écrire qu'une fois l'année, et n'attendre les réponses à nos

lettres que l'année suivante. Toutes nous sentons vivement ce sacrifice, et je le sens plus que les autres, à raison des incertitudes où il me fera languir. Cette réduction est due à notre bourgeois en chef qui quitte Simpson pour aller résider au Fort-Smith. Le progrès n'est pas pour nos parages... Je prie Notre-Seigneur de m'apprendre à attendre..."

Mais la circulaire qui rapporte cette lettre ajoute :

"Pendant que nos chères soeurs s'attristaient, S. G. Mgr Breynat se rendait à Ottawa pour plaider la cause de ses missionnaires. Reçue avec courtoisie par les ministres et le Maître Général des Postes, Sa Grandeur a obtenu trois courriers, en hiver, pour le Fort-Résolution, et deux jusqu'à la mer glaciale. Comme nous sommes heureuses de cet adoucissement!"

Ces rares courriers forment des volumes: chacune y va de sa plume et de son coeur, aussi bien en prose qu'en vers... Une lettre de Providence, 1880, contenait des *pensées*, de vraies pensées en corolles et parfum, cultivées au Mackenzie, avec cette dédicace à la T. H. Mère Deschamps, supérieure générale:

Pauvres fleurs de l'exil, soyez ses favorites,
Soyez les fleurs du souvenir.
Dites-lui: "Nous venons, timides voyageuses,
Du rivage triste et lointain,
Où se cache sept mois la nature frileuse
Sous son blanc manteau de satin.
De l'amour filial nous sommes messagères;
On pense à vous sous le ciel froid.
Votre doux souvenir préside à tout: prières,
Travaux, bonheur, souffrance et croix."

Les grandes fêtes, les incomparab'es fêtes, après lesquelles il n'y a plus que le ciel, sont les visites des supérieures. Des années on s'y prépare; des années on en revit. Le vide du départ achève de faire mesurer le bonheur savouré dans les bras de la bonne Mère...

"Chère Mère, comment vous décrirons-nous l'état de nos coeurs, depuis votre départ? Ah, que nous nous sentons orphelines! La première fois que nous nous sommes réunies au "balcon", nous étions là, muettes, et regardant la colline d'en face. Une des jeunes tendit la main et s'écria: "C'est par là qu'elle s'en est allée!" Personne ne demanda d'explication, et les larmes de couler. Dites, ma Mère, ce torrent vous a-t-il atteinte? Madame Swetchine avait bien raison de dire que les joies d'éclair et de passage font retomber plus bas le pauvre coeur dans l'obscurité! Pendant quinze jours, vous vous êtes faite toute à toutes; vous nous avez choyées, aimées, consolées et puis... vous vous en êtes allée... C'est le temps d'entonner votre cantique: *J'attends le ciel*... Adieu Mère bien-aimée, et grand merci pour la consolation de votre visite, qui a ranimé la ferveur, et rendu tout le monde content de soi, et de vous surtout, bonne Mère..."

Le couvent *jubilaire* de Notre-Dame de la Providence n'a goûté qu'une fois le bonheur d'embrasser sa supérieure générale. La Très Honorée Mère Piché



LES CHALANDS, "SCOWS", AU RELAI SUR LA RIVIÈRE ATHABASKA.

Les anciennes "berges" étaient beaucoup plus petites et avaient la forme de barques.

y aborda, le premier juillet 1912. Trois fêtes se réunissaient: le jubilé d'or des Oblats à Providence; le jubilé d'argent sacerdotal du dévoué supérieur, le P. Giroux, et la première visite de l'autorité la plus haute des Soeurs Grises.

La méditation des *Sources* de la force apostolique pourrait-elle se clore sur vision plus douce? Présentons-la avec la plume qui, hâtivement, dans le journal du soir, consignait les événements. Du même coup, sera ouvert notre chapitre des *"Fruits"*.

"Toute la journée, de tous les postes d'observation, nous avons guetté... Tout à coup, les enfants arrivés au bout du Fort aperçoivent le point fumant. Nous entendons distinctement d'ici crier: *Le steamboat!* Vite, de sonner la cloche extérieure, pour appeler les petites qui sont dans le bois. En moins d'une demi-heure tout le monde est à la côte. Le temps est magnifique; une légère brise agite les pavillons; les enfants sont rangés, une oriflamme à la main; les soeurs saluent de leurs mouchoirs blancs le *Sainte-Marie* qui approche. Il approche... approche... il arrive à niveau du Fort... La longue-vue distingue parmi les passagers deux Soeurs Grises... C'est bien notre Mère, la Mère tant aimée, tant désirée... L'émotion gagne les coeurs... Le vapeur passe assez près de nous, nous le saluons, et l'accompagnons le long de la grève, jusqu'au débarcadère. Là, chacun se place en amphithéâtre. Mais voici que nous reconnaissons

S. G. Mgr Breynat, le R. P. Lefebvre, quatre Soeurs Grises... Les enfants entonnent:

> Bienvenue, bienvenue, cri de l'âme;
> Bienvenue, tout ici vous acclame.
> Bienvenue, cri de l'âme,
> Bien-Bien, vous êtes bienvenue...

Et cela répété trois fois en agitant les oriflammes.. Les soeurs volent sur le bateau accostant, pour saluer Monseigneur qui nous bénit, et notre chère Mère qui nous ouvre ses bras bien grands, en nous disant: "Vous êtes donc loin!..." Nous avons, en même temps, le plaisir de saluer ses bonnes compagnes, Sr Sainte-Angèle, Sr McQuillan, Sr McGuirk. Monseigneur et notre T. H. Mère débarquent et font le tour des rangs. Notre Mère pousse la condescendance à toucher la main à tous les Indiens, qui sont très nombreux cette année. La procession se forme; nos enfants ouvrent la marche. Nous nous rendons à l'église, où un *Laudate* est exécuté par tous les enfants, tandis que les coeurs s'épanchent dans l'adoration et la reconnaissance. Au signal donné, tous de reprendre la procession. Nous passons devant l'évêché, sous l'arche. Monseigneur est là avec les Révérends Pères. Les enfants s'arrêtent devant le couvent, forment deux haies, et saluent encore une fois notre chère Mère et ses compagnes... La plus chaude accolade échangée, à la salle de communauté, ainsi que les premières nou-

velles, notre T. H. Mère entre à la salle de réception, où les chiffres 50 et 25 brillent partout, et sur chaque poitrine. Les enfants, échelonnés par groupes, représentent les huit missions d'où ils nous viennent. Ils chantent avec entrain :

Salut, joyeux anniversaire,
O jubilé d'or et d'argent,
Heureux, heureux cinquantenaire,
Pour nous délicieux moments.
Mais en ce jour, d'un tendre Père
Chantons aussi les vingt-cinq ans
D'ordination, de dévouement.
Ardente soit notre prière,
En cette fête d'or et d'argent.

Choeur

Depuis longtemps, ô bonne Mère,
Nous vivions d'un unique espoir
Qui rendait toute oeuvre légère :
C'était celui de vous voir !
Vous voici, Mère, quelle allégresse !
On ne peut dire notre bonheur !
Daignez agréer la tendresse
Qui déborde de tous les coeurs.

Grand choeur

Enfants, chantons, enfants chantons un hymne d'honneur :

Vive Monseigneur! Vive notre Mère! Chantons avec reconnaissance:
Amour, honneur et bienvenue...

Suit un *dialogue*, préparé pour la circonstance:

Cinq petits garçons et cinq petites filles arrivent, un peu essoufflés.

Joseph.—Enfin, nous voilà arrivés!

Marie.—Mais aussi pas mal fatigués.

Paul.—Car nous venons de joliment loin.

Julienne.—Mais si nous nous adressions à ces demoiselles pour connaître ce dont il s'agit; elles sauront sans doute nous renseigner sur ce qui se passe ici.

Pierre.—Oui, il y a de l'extraordinaire.

Joseph.—Que veulent dire cette croix, ces chiffres, ces décorations, ces fleurs?

Delphine.—Mes chères amies, il y a en effet des choses extraordinaires qui se passent ici. Vital, le plus grand de nous, pourra vous l'expliquer, puisque vous le désirez.

Pierre.—Nous ne demandons pas mieux, car notre curiosité est vivement excitée.

Vital.—Eh bien! Je le ferai avec d'autant plus de plaisir que c'est toujours avec bonheur que l'on parle des bienfaits dont on a été comblé, et que la reconnaissance est toujours ce qui doit rester le plus profondément gravé au fond de nos coeurs. Il y a en ce moment trois grandes circonstances qui nous réunissent, trois grandes fêtes, pour chacune desquelles il y aurait autant de raisons de nous réjouir et d'exalter bien haut les miséricordes du bon Dieu envers notre pays. Moi, je vous expliquerai ce que veulent dire tous ces 50. Ce sont des chiffres d'or qui nous disent: Noces d'or. Il y a cinquante ans que des missionnaires, à la tête desquels le Grand-Prêtre, comme disait le patriarche Beaulieu, venaient s'établir ici, à l'ombre de la Croix, et sous sa protection.. Ils élevèrent la première église et quelques bâtisses. Ces bons mission-

naires étaient Mgr Grandin et les Pères Gascon et Petitot. Depuis ce jour, la mission a prospéré, puisque nous y voyons aujourd'hui des enfants venus de tous les Forts, depuis la Petite Rivière-Rouge arctique, même du Fort-Rae, et du Fort-Nelson. Ici nous recevons le bienfait de l'instruction; nous apprenons à connaître et à aimer le bon Dieu, et tout cela nous le devons au dévouement des RR. PP. Oblats qui, depuis cinquante ans, se sont succédé pour remplir l'humble et dure tâche que parfois nous leur imposons.

Tous.—Vive Monseigneur, et les RR. PP. Oblats!

Anna.—Je vais maintenant vous faire connaître la deuxième fête que nous célébrons. Les murs de notre modeste couvent nous redisent des noms bénis, des jours mémorables, et que, bien qu'au bout du monde, nous avons eu des visites célèbres. Mais jamais nos portes ne s'étaient ouvertes pour la Mère bien aimée de nos bonnes maîtresses. Néanmoins, son nom ne nous était pas étranger ; aussi l'annonce de sa visite n'eut pas plutôt franchi nos rapides et nos bois, qu'elle fit naître la plus vive allégresse. Vous comprenez que nous avons raison de nous réjouir.

Jules.—A moi le plaisir de vous dire ce que représente le chiffre 25. Il est d'argent: ce sont donc des noces d'argent. Oui, il y a vingt-cinq ans que notre digne Père Supérieur recevait le sacrement qui lui conférait le pouvoir auguste de faire descendre du ciel Jésus, que le plus grand nombre d'entre nous reçoivent tous les jours: grâce immense due à notre Très Saint Père le Pape Pie X. Vous le voyez, nous allons de bienfaits en bienfaits. Aussi jamais nous ne pourrons payer cette dette de reconnaissance; que nous contractons chaque jour envers notre dévoué Père Supérieur. Le seul moyen de nous acquitter sera notre bonne conduite, non seulement au couvent, mais lorsque nous en serons partis, et retournés dans les bois.

Marie.—Mais il faut nous expliquer aussi pourquoi cette croix, ces fleurs.

Léonie.—Partout où le missionnaire vient s'établir, il

plante la croix. La vue de la croix soutient son courage. Les Révérends Pères sont les Oblats de Marie Immaculée; alors, si vous le voulez, le lys, emblême de la pureté, symbolisera nos bons Pères, tout comme la marguerite nous fait penser à nos maîtresses dont la première Mère s'appelait Marguerite. La marguerite est aussi la fleur du Sacré-Coeur, et ce couvent n'est-il pas l'Hôpital du Sacré-Coeur? Eh bien! C'est la Croix qui unit ces fleurs, comme l'amour de la Croix a réuni, dans notre pauvre pays, nos Pères et nos Mères, venus de si loin pour nous faire connaître et aimer le bon Dieu

Anna Avant de nous séparer, mes bons amis, redisons ensemble notre joyeux refrain:

Enfants, chantons.... etc. (1)

14 *juillet*—Grand'messe d'actions de grâces par le R. P. Supérieur. Il annonce à la population que l'intention du saint sacrifice est de remercier Dieu d'avoir envoyé une si bonne Mère visiter notre mission. Cette bonne Mère, dit-il, n'a pas craint, malgré une santé débile, d'affronter les fatigues d'un si long voyage pour venir encourager ses filles qui se dé-

---

(1) Le lecteur aura remarqué la délicatesse des Révérendes Soeurs, qui ne furent pas étrangères à la préparation de cette petite saynète, à donner le meilleur du relief aux Oblats. Elles cultivèrent toujours, avec un soin spécial, le sentiment de la reconnaissance dans l'âme de leurs enfants. Elles en furent elles-mêmes récompensées souvent par de touchantes et naïves manifestations.

"Le 18 octobre (1889), fête de la Supérieure de l'Ile à la Crosse, Baptiste, jeune homme de la mission, vient la saluer et elle se recommande à ses prières ; ce qu'il lui promet. Tout de suite, il va demander un chapelet au Père.

—Mais as-tu déjà perdu celui que je t'ai donné dernièrement?

—Non, mais fort je l'aime la Soeur Supérieure, et pour elle je veux prier des deux bords.

Le lendemain, à la messe, il tenait un chapelet de chaque main. C'est ainsi qu'il priait des deux bords."

vouent avec tant d'abnégation, dans cette maison. Elle a renoncé à faire le voyage de Rome et à voir Notre S. Père le Pape, pour venir au Mackenzie...

17 *juillet*—Monseigneur annonce la messe pour minuit. Les grandes filles viennent présenter à notre Mère une très jolie paire de souliers sauvages. Elles lui ont déjà offert plusieurs ouvrages, entre autres une paire de gants blancs pour le Dr Masson, avec une lettre écrite par Marie-Rose, pour le remercier d'avoir bien voulu permettre à notre Mère d'entreprendre le voyage, lui disant que cela lui ferait du bien.

Nous passons le reste de la nuit avec notre Mère. Nous nous pressons toutes autour d'elle. Les coeurs se gonflent...A minuit, sainte messe par Sa Grandeur, aux intentions de notre Mère. Tous les enfants y assistent, et chantent comme jamais. (Il n'y a plus de nuit, à cette époque, dans les régions arctiques.) Après la messe nous descendons au réfectoire; c'est bien le dernier repas, analogue à celui de la Cène... Ainsi passent les joies de la terre!... A 3 h. 30, les adieux... Nous nous rendons au bateau silencieusement, le coeur gros de larmes... A 4 heures, le *Sainte-Marie* lève l'ancre, et s'éloigne doucement, emportant notre Mère bien-aimée..."

CHAPITRE X

LES FRUITS.

A leurs fruits vous les reconnaîtrez.

Ce chapitre est-il nécessaire? Avoir parcouru les neuf autres, n'est-ce pas avoir formulé la conclusion: une enfance confiée à des tels auxiliaires du missionnaire, rendue à sa tribu par de telles mains consacrées, ne peut que s'épanouir, après cinquante ans, en une génération chrétienne accomplie, devant Dieu et devant les hommes!

Ici donc pourrait se fermer notre livre. Mais non, pourtant. Il est bon au jardinier, pour se reposer, et s'encourager à de nouvelles fatigues, de compter les fruits qu'avec peine il a cultivés, de les contempler, et de reconnaître, à l'honneur de Dieu qui donne l'accroissement, qu'ils sont beaux, dignes de sa puissance et de sa bonté.

L'influence des Soeurs de la Charité sur les Peaux-Rouges fut profonde.

Le premier bienfait, fruit d'une prédication muette et permanente, a été la réhabilitation de la femme. Le spectacle de la dignité extérieure et de

l'élévation morale des *Filles de la Prière*, releva aux yeux de ces hommes, si durs jadis, et si cruels pour sa faiblesse, l'épouse, la mère, la fille, l'aïeule. A voir les religieuses, ils eurent l'idée vivante de ce qui leur avait été enseigné de la Très Sainte Vierge Marie, la plus parfaite des créatures du ciel et de la terre.

La population entière fut rapidement conquise par le dévouement de soeurs aux affamés et aux malades.

Nous l'avons déjà dit de l'Hôpital du Sacré-Coeur de Providence. Le couvent des Saints-Anges écrivait récemment, 1914:

"Nous avons ici un véritable dispensaire à toutes les heures du jour, et la visite des malades régulièrement. Il n'y a pas dans le pays un individu qui n'ait recours aux soeurs, en cas de maladie légère ou grave. Sr Laverty est non seulement garde-malade, mais aussi docteur, chirurgien, dentiste; si bien que des étrangers, et les principaux du pays, se sont cotisés pour lui acheter une chaise de dentiste, l'an dernier..."

Aussi, tous unanimement, "traiteurs" et voyageurs, protestants comme catholiques, répondent-ils par le respect et la confiance.

Mais c'est à l'enfance premièrement, que venaient se consacrer les soeurs missionnaires. Qu'est-elle devenue?

Le sauvageon trouva dans la Soeur de Charité l'affection d'une mère. Il ne la vit jamais rebutée de sa vermine, de sa grossièreté, de son inconstance, ni de l'ingratitude de plusieurs. Elle s'est penchée sur sa misère et son ignorance, avec toutes les tendresses de l'amour surnaturalisé. Elle s'est attachée à impré-



LA LECON DE CHARITÉ

gner de la sève chrétienne son esprit, sa volonté et son coeur.

La tâche devait être ardue. Il ne se trouvait, pour y aider, aucun sillon tracé par d'autres, aucun précédent d'éducation dans la vérité. C'était la terre tout embroussaillée du paganisme, à défricher et à ameublir. Les soeurs comprirent que cette éducation se compliquait de la difficulté des *méthodes* à créer.

Elles comprirent que l'erreur serait grande d'élever un sauvage à l'instar d'un civilisé; de donner à l'enfant, destiné à reprendre ses forêts, sa hutte, ses raquettes, ses filets, ses fusils, l'impulsion qui dirige l'enfant de nos pays vers la profession d'avocat, de médecin, de commerçant, de simple ouvrier, ou même vers les travaux du ménage dans nos villes ou nos campagnes. La méprise sur ce point eût été fatale, et le bien poursuivi, pire que le mal combattu. Elles ne se trompèrent pas. La preuve en est que chasseurs et pêcheurs d'aujourd'hui, anciens de Providence, d'Athabaska et de Résolution, "font honneur à la Mission", selon l'expression du Mackenzie, par leur conduite et leur vie exemplaire. Ils ont gagné, au couvent, de mépriser la vanité des mises et des prétentions; d'apprendre que le travail n'avilit pas; que les heures de peine peuvent élever à Dieu, comme les heures de plaisir; que la voie du chrétien est celle de la croix; qu'il n'est rien de petit dans la sanctification d'une âme. Le sauvage vivait autrefois sa vie dure, naturellement; aujourd'hui, il la vit aussi dure — plus dure même, car son sang va s'appauvrissant, et ses terres de chasse se dépeuplant—, mais il la vit surnaturellement. La Soeur de Charité l'y a initié, jour par jour, détail par détail; elle l'a convaincu que plus on est petit et pauvre, plus on est l'ami du divin Pauvre. Ces enseignements, l'enfant de l'école les répète en sa langue à ceux qui, laissés dans les bois,

n'ont pas eu son bonheur. Il se fait apôtre, et il est éloquent, l'indien. Enfin, lorsque ayant peiné toute sa vie en chrétien, il s'endort roulé dans une peau de bête, pour s'en aller ''par-dessus le firmament'', c'est en se souvenant des leçons de *la Soeur* qu'il sanctifie son dernier souffle, et qu'il se présente à Dieu.

Cette transformation de l'âme sauvage est le chef-d'oeuvre du christianisme. A la patiente persévérance des Soeurs Grises d'en partager, avec le prêtre, la récompense.

La consolation d'assister chaque jour à la transformation de son enfant des bois, est largement départie d'ailleurs à la religieuse institutrice. Elle le voit grandir, pour ainsi dire, comme en certains pays exubérants on voit monter la végétation.

Le premier terrain qu'elle doit cultiver, se présente, en effet, tout intéressant en ces natures neuves. Les facultés sensibles de l'indien atteignent un degré d'impressionnabilité et d'acuité qui paraît inaccessible à la race blanche. Rien, chez nous, n'égale la puissance de son oeil à percer les distances, ni celle de son ouïe à discerner les moindres bruits. Observateur très fin, il saisit du premier abord la physionomie d'un étranger, comme celle d'un nouveau paysage. Son oreille est juste et sa voix pareillement. Aussi aime-t-il le chant. Les chorales d'enfants d'Athabaska et de Providence ne le cèderaient pas de beaucoup aux

maîtrises de nos cathédrales. De cette perfection des sens, et de la mémoire locale, leur suivante ordinaire, résulte la puissance d'assimilation rapide aux idiomes divers. Nous avons rencontré des petits, n'ayant pas leurs sept ans, et s'exprimant en français et en anglais, après quelques mois de couvent. Jamais cependant le son de ces langues n'avait pénétré leurs forêts.

S'ensuit-il que l'intelligence, qui s'alimente aux images fournies par les sens, s'élève plus haut, chez le Peau-Rouge du Nord, qu'en notre race? Il ne serait pas moins humiliant que difficile de l'affirmer. L'indien semble naturellement moins capable que le blanc de l'abstraction et de la généralisation, qui sont les premières opérations propres de l'esprit; le concret, l'actuel, absorbe plutôt son attention; sa langue, si nuancée, si apte à exprimer descriptivement les moindres particularités d'un objet une fois vu, est dépourvue de mots abstraits. Quoi qu'il en soit, il nous fut donné de lire des comptes-rendus de discours assez élevés, rédigés en anglais et en français indifféremment, sans aucun apprêt, de tout premier jet, par des élèves des couvents de l'Athabaska et du Mackenzie, et presque irréprochables de plan, de développements, de style et d'orthographe.

Des inspecteurs du gouvernement ont visité les écoles du Nord. A remarquer, en les citant, qu'ils n'appartiennent pas à notre foi.



ÉCOLE SAINT-JOSEPH DU FORT-RÉSOLUTION

Le premier se présenta, tout à fait inattendu, au lac Athabaska, en 1908:

"Un inspecteur nous arrive, ce qui émeut tout le monde dans la maison. Mgr Grouard l'accompagne, ainsi que M. Harris, bourgeois du Fond-du-lac. L'inspecteur prend des notes très détaillées sur le local et sur les enfants; il fait peu de questions lui-même, mais invite la maîtresse à faire la classe, comme d'ordinaire. L'examen dure de une heure à cinq heures, sans interruption. Quand tout est fini, Monseigneur prie M. l'inspecteur de vouloir bien excuser les manquements qu'il a pu remarquer, se souvenant que ces enfants n'ont jamais rien vu, et ne savaient pas un mot d'anglais, ni de français, avant de venir au couvent, etc. M. l'inspecteur comprend facilement cette observation.

—Mais, ajoute-t-il, l'évêque a dit un mot que je ne puis accepter, c'est le mot *manquement*. Je dois à la vérité de vous dire que ce mot ne paraîtra pas dans mon rapport. Je suis satisfait, et c'est là toute ma pensée. En vérité, je ne sais comment les soeurs peuvent obtenir de tels résultats avec leurs enfants. Mon rapport surprendra tout le monde, comme je suis surpris moi-même de l'oeuvre qui se fait ici..."

M. Macrae avait averti qu'ils passerait dans quelques jours.

"Nous nous sommes donc mises à préparer une séance. Elle eut lieu en présence de M. Macrae et de

sa suite: le Dr Edwards et cinq officiers de police, ainsi que de plusieurs bourgeois et commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Une petite lampe brûlait devant le Saint-Sacrement, dans l'intention d'attirer les bénédictions de Notre-Seigneur sur les enfants. Les bons anges se sont sans doute mis de la partie, car nos sauvageons ont exécuté leurs différents rôles avec le succès le plus complet; si du moins on en croit les éloges de M. Macrae. Ce monsieur nous a répété plusieurs fois, que depuis près de vingt ans qu'il s'occupe des sauvages, comme agent ou inspecteur d'écoles, il n'avait pas encore rencontré un pareil succès. Sa surprise était grande, en voyant avec quelle aisance nos indiens, plus habitués à la langue française, s'acquittaient de leurs dialogues en anglais. Il a dit aux enfants qu'il ne s'attendait pas à une semblable réception, et que les Messieurs d'Ottawa étaient loin de croire qu'il y eût à Athabaska une école si prospère; mais qu'il allait le leur dire, et leur montrer les programmes..."

D'Ottawa, quelques mois plus tard, M. Macrae écrivit:

"Votre communauté est une oasis dans le désert du Nord, créée par votre noble courage, votre abnégation, par l'exercice de bien des vertus, et le fidèle accomplissement de rudes labeurs; et cela dans des conditions si difficiles. L'admirable succès que vous avez atteint est au-delà de toute louange."

En 1883, le "bourgeois" protestant du Vermillon faisait plus de trois cents milles en canot, pour amener ses enfants au couvent d'Athabaska.

L'un des témoignages les plus précieux venus des représentants du gouvernement, est la phrase écrite sur le cahier des visiteurs, au couvent de Providence, par l'Honorable Frank Oliver, ministre de l'Intérieur: "Mission bien connue pour la bonne oeuvre qu'elle accomplit. La confiance de ses fondateurs a été justifiée par le travail de leurs successeurs. C'est à l'honneur du Canada et du Christianisme." (1)

Plusieurs élèves des Soeurs Grises occupent présentement des positions enviées des blancs: "traiteurs", commis, interprètes, etc. L'un d'eux se prépare au sacerdoce, dans un de nos juniorats. D'autres aspirent à le suivre.

Les soeurs du Mackenzie ont trouvé le moyen de prolonger l'enseignement du couvent, à travers le Grand-Nord, par la bonne presse.

Depuis 1910, une petite feuille lithographiée paraît à Providence, deux fois l'année. Les deux courriers annuels la distribuent: l'un l'hiver, et l'autre l'été. Elle s'appelle *La Voix Amie.* Le P. Giroux,

---

(1) A noted mission doing good work. The faith and enterprise of its founders is justified by the work of their successors and credit to Canada and Christianity.

FRANK OLIVER.

June 26th, 1910.



ENFANTS DU SACRÉ-COEUR
Fort-Résolution.

son premier rédacteur en chef, en a remis la présidence, en 1915, au P. Le Guen, nouveau supérieur de N.-D. de la Providence. Elle est tout simplement délicieuse. Toutes les nouvelles du semestre s'y consignent, avec les réflexions pratiques qu'elles suggèrent. La rédaction en est spirituelle, joyeuse, pieuse surtout. Les anciens élèves en sont les destinataires Qu'il soit appris, aux quartiers généraux de la rédaction, que l'un d'eux ne fait plus "honneur à la Mission", le numéro suivant ne lui parvient pas, et le recommande même aux prières des autres fidèles. Il est rare que le délinquant résiste à la honte, et ne se convertisse bientôt.

La Voix Amie mérite bien que nous transcrivions ici, à titre d'exemples, sans nous préoccuper d'ailleurs, plus qu'elle ne le fait elle-même, de les rattacher par un ordre quelconque, quelques-uns de ses "faits-divers".

"Les vingt-neuf petits garçons du couvent écoutent assez bien en classe, et les trente-six petites filles ne veulent pas se laisser surpasser en science et en sagesse. Les douze grandes de l'ouvroir tâchent de satisfaire tout le monde, même leur petite Marie-Rose qui n'a pas encore deux ans, et que ne se lève pas toujours de bonne humeur."

"Oblation du Frère Joseph qui nous remplit de joie, d'autant plus qu'il est un enfant de la maison et le premier religieux du Mackenzie. Et la cérémonie était d'autant plus touchante, que le cantique d'oblation était chanté par sa soeur, religieuse aussi. Que leurs bons parents, du haut du ciel, durent éprouver de la joie, en voyant leurs enfants se donner au bon Dieu!"

"Sr Davy se rapproche du ciel, en montant chez les grandes filles, et Sr De Lorimier se rend chez les petits garçons, sans renoncer au ciel, mais pour le mériter davantage."

"A la messe basse, Monseigneur est charmé d'entendre une bien petite voix, chantant le solo: *O res mirabilis.* Et, en effet, c'était admirable de penser à la bonté de Dieu, qui donnait à la petite Marie Rose, âgée de trois ans à peine, de chanter: *O chose admirable...!*"

"Depuis le commencement de ce mois, pour gagner le paradis, tout le monde travaille fort l'anglais, même Sr Marie-Anne, qui ne parle presque plus le français, et qui rêve et mange en anglais, dit-on."

"Les gens de Simpson, qui ont bon goût, aiment La Providence, et tiennent à y demeurer: c'est pourquoi Céline épouse Joseph. Tous nos voeux de bonheur à nos anciens élèves qui se conduisent en vrais chrétiens et nous font honneur."

"Nous éprouvons une grande joie, en ce premier novembre, par l'abjuration du "traiteur" Mr. G..., qui devient catholique et se fait baptiser."

"Notre cher Barnabé, qui était si charmant, qui ne nous avait jamais causé la moindre peine, le modèle des bons enfants, et que nous aimions si tendrement, après avoir souffert à peine pendant quelques jours, nous quittait pour aller jouir de la présence de ce bon Jésus, qu'il avait tant aimé.

"Depuis un an, nous avions une petite fille bien sage. Toujours souriante, pleine de vie, empressée à s'amuser avec ses petites compagnes, elle était aimée de tout le monde. Aussi son père, la revoyant, l'été dernier, si joyeuse, était heureux. Mais depuis un mois, le sourire avait disparu de la figure de Noëlia, elle n'aimait plus le jeu; c'était la petite fleur qui commençait à pâlir. Marie vient de la prendre, en ce jour, dans les bras de sa tante Soeur Noëlia, pour lui rendre son sourire, près de Jésus, en la fête de l'Immaculée Conception.

"Comme nos besoins sont grands Dieu envoie deux beaux renards argentés dans les pièges de notre bon Frère Olivier.

"23 décembre 1914. —Touchant anniversaire d'une Mère, qui, un jour, voyant son hôpital qui lui avait coûté tant de fatigues et de privations, dévoré entièrement par le feu, entonna le *Magnificat*, ce même *Magnificat* que, ce matin, ses filles et ses orphelins chantaient de tout leur coeur, pendant la messe d'actions de grâces, pour remercier Dieu de nous avoir épargné la même épreuve, hier, en montrant à une des religieuses le feu qui avait pris dans le toit du couvent et que nous avons pu alors maîtriser facilement. A un autre moment, c'était un malheur irréparable. Merci, de toute notre âme, vénérable Mère d'Youville!

"Messe de minuit d'une incomparable beauté, pour notre pauvre pays. L'autel, avec ses petits anges et ses lumières si bien variées, les tentures et les guirlandes si bien disposées, élève notre esprit vers le ciel. Les chants rivalisent avec ceux des anges. Le bonheur intime de chacun devient d'autant plus complet que Jésus descend dans le coeur de tous, et avec Jésus on est toujours heureux.

"Dans l'après-midi, les Pères et les Frères se rendent au couvent pour juger un différend qui ne semble pas facile à régler, car tous les enfants sont en dispute. Voici: les petits garçons prétendent que leur dortoir est si bien peinturé maintenant qu'il est le plus bel appartement de la maison. Les petites filles soutiennent, au contraire, que leur grande salle est devenue la plus belle. De leur côté, les grandes avancent que le réfectoire l'emporte sur tout le reste. Après avoir visité et admiré ces trois appartements, les juges concluent par les paroles d'un beau cantique: Votre partage à tous *trois* est bien doux..."

"Récit du Père Supérieur. — Depuis trois semaines, notre petite Anastasie a été tenue entre la vie et la mort,

par une fièvre épidémique. Elle a été administrée et a reçu le saint viatique. On l'a veillée jour et nuit. Les soins maternels des bonnes Soeurs, les prières de tous, et surtout de sa grand'mère, qui, ne mangeant plus, ne dormant plus, tenait sans cesse son chapelet à la main, l'ont arrachée à la mort. Encore faible, mais semblant être hors de danger, je me suis rendu aujourd'hui à la triste nécessité d'avoir avec elle un entretien bien pénible, que vous allez comprendre, mes chers enfants.

—Eh bien, ma petite Anastasie, te voilà bien?

—Oh, oui, mon Père, me dit-elle avec un sourire si candide, et je veux rejoindre mes petites compagnes.

—Tu as été bien mal, mon enfant; mais le bon Dieu a eu pitié de nous, et t'a laissée à notre affection... Mais, tu n'étais pas seule malade, t'en souviens-tu?

—Oh, oui, c'est vrai, nous étions plusieurs bien malades: ma soeur Thérèse, Marca, Jeanne, Zénaïde et Anna.

—Eh bien, quelques-unes de tes compagnes que tu aimais beaucoup, sont allées rejoindre Jésus, et, avec lui, elles ne souffrent plus; elles sont heureuses.

—Oui...? Mais, Thérèse, où est-elle?

—Thérèse ne souffre plus

—Alors, qu'elle vienne me voir donc! J'ai tant hâte de la voir!

—Mon enfant, Thérèse te voit, près de Jésus, où elle ne souffre plus.

—Jésus est venu chercher ma soeur?

—Ma chère petite, le huit de ce mois, où je t'ai administrée, ta chère soeur se rendait près de Jésus, pour le prier de te laisser la vie, afin de consoler tes bons parents de sa mort...

—Ma soeur est morte! ! !

Et les larmes la suffoquent péniblement...

—Oh! pleure, mon enfant, mais pense aussi combien Thérèse est heureuse, près de Jésus si bon, qui lui accordera tout ce qu'elle demandera. Elle prie pour toi, pour tes chers parents; elle te protègera jusqu'au moment où tu iras l'embrasser, pour ne plus t'en séparer..."

La nouvelle suivante est la dernière annoncée dans la *Voix Amie*. C'est encore le Père supérieur qui l'a rédigée :

"Le premier vendredi d'octobre 1915, nous avons inau guré la chapelle neuve du couvent, qui est assez grande pour servir d'église paroissiale, en attendant la future grande église. Chers amis, vous rappelez-vous la vieille chapelle de la mission? Cette église, dans laquelle vous alliez, chaque dimanche, est aujourd'hui abandonnée; et, sans doute, elle disparaîtra bien vite. Nous le disons franchement: ce n'est pas sans éprouver un sentiment de tristesse et de regret, que nous avons quitté la chapelle, où, depuis cinquante ans, avaient lieu tous les offices Tous nos anciens évêques, Mgr Faraud, Mgr Clut, Mgr Grouard y avaient officié, et plusieurs ordinations à la prêtrise, chose rare en ce pays, y avaient été faites. En célébrant pour la dernière fois la sainte messe à son autel, nous avons pensé à vous tous, anciens élèves du couvent comme aussi à tous ceux qui ont fréquenté cette église, et pour tous nous avons remercié Dieu des grâces reçues dans le temple, qui fut si longtemps sa demeure parmi nous."

Le couvent Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves vient, lui aussi, de lancer son journal, "Saint-Joseph's Messenger", qui n'entend pas rester inférieur à son confrère de Notre-Dame de La Providence.

Enseignement des connaissances humaines, préparation soignée d'examens publics, bonne presse, tout a été employé par les efforts patients des Soeurs Grises pour former l'intelligence et le coeur de l'enfant sauvage.

Et quels beaux fruits déjà !

Incomparablement plus précieux cependant, les fruits de leur travail sur ces pauvres âmes pour les conduire et les donner à Dieu. Ce fut la grâce d'état des soeurs missionnaires de réussir excellemment, dans la transformation surnaturelle de leurs orphelins.

Il est impossible de décrire leurs nombreuses industries pour atteindre cette fin. Disons seulement que toutes ont convergé à faire fructifier abondamment les grands moyens de salut fournis par la religion chrétienne, en les adaptant, par une sainte habileté, aux conditions particulières des personnes et des lieux.

La première fontaine de sa vie spirituelle fut montrée à l'indien, dans la divine Eucharistie.

Avec quelle ferveur il a répondu au désir de Notre-Seigneur et de l'Eglise, les démonstrations, qui eurent lieu au couvent le plus lointain du Canada, à l'occasion du congrès eucharistique de Montréal, suffiraient à l'établir. *La Voix Amie* raconte les préparatifs de la procession de clôture :

"Nous avons voulu faire un triomphe à Jésus dans la sainte Eucharistie, pour nous unir à la fête de Montréal Les religieuses organisèrent une procession, comme on n'en avait jamais vu à Providence Que n'avez-vous été ici, pour contempler plus de trois cents "épinettes", décorant le chemin par lequel Notre-Seigneur devait passer ; pour admirer le dais

qu'on devait porter au-dessus du Saint-Sacrement, les trois magnifiques bannières, le splendide reposoir, gardé par six petits garçons habillés en anges, et enfin toutes les petites filles revêtues d'habits blancs, et portant des couronnes... ?''

Pie X venait d'ouvrir alors, tout grand et accessible à tous, le tabernacle. Les soeurs l'expliquèrent aux enfants, en les convainquant qu'ils étaient libres de répondre, ou non, à l'invitation du Vicaire de Jésus-Christ. Tous allèrent à la communion fréquente, et souvent quotidienne. Leur attitude à la sainte table, au moment où ils reçoivent ''le Pain de Celui qui a fait la terre'', est ravissante. Ils savent et comprennent ce qu'ils font; mais leurs prêtres et leurs religieuses, qui assistent à la croissance des fruits, le savent encore mieux. Le P. Le Doussal, le vénérable chapelain du couvent des Saints-Anges, écrit:

''Contrairement aux appréhensions, ce décret inattendu a provoqué l'élan le plus enthousiaste vers la sainte Eucharistie. Et rien de plus salutaire que sa mise en pratique, dans les âmes les plus abâtardies par les vices naissants. On a vu même des enfants qui étaient déjà tellement embourbés dans les habitudes criminelles, qu'on ne pouvait espérer sans miracle les voir se déprendre des incroyables immondices dans lesquelles ils se plaisaient si tristement, et qui, à l'aide de la sainte communion, devinrent en peu de temps de petits êtres tout nouveaux, par leur inno-



ENFANTS DE MARIE.—FORT-RÉSOLUTION

cence et leur amour pour Dieu. Ce qui prouve manifestement que la pensée du retour universel à la discipline primitive ne pouvait venir que de Dieu."

Plusieurs de ces enfants sont devenus comme affamés de la sainte Eucharistie, et les priver d'une communion serait leur infliger une peine sans pareille.

A la dévotion à la Très Sainte Vierge revient aussi une grande part des fruits obtenus. Les soeurs missionnaires ont conduit leurs petits enfants à Jésus par Marie, et la bonne Mère s'est faite le refuge de leur pureté, la gardienne de leur foi. Les congrégations des enfants de Marie fonctionnent, avec leurs privilèges d'affiliation à Rome, leurs règlements et leurs sanctions. Les jeunes filles portent toujours ostensiblement le ruban bleu, insigne de leur consécration.

Le 8 décembre 1915, la statue de l'Immaculée-Conception fut couronnée en grande solennité, par les Enfants de Marie d'Athabaska. La présentation des couronnes à Marie, faite par les petites sauvagesses vêtues de blanc, à la fin de la retraite 1916 du couvent et des fidèles de Providence, fut également d'une touchante beauté. Les assistants auraient voulu passer la nuit aux pieds de la Sainte Vierge. (1)

---

(1) Au moment d'aller sous presse, nous arrive une lettre du Grand-Lac des Esclaves, racontant la mort d'une Enfant de Marie, de quatorze ans, que nous n'avions point particulièrement distinguée d'ailleurs, durant notre séjour au Mackenzie. Nous la résumons.

Les garçons forment le bataillon du Sacré-Coeur. Ils gardent son étendard et portent à leur boutonnière sa médaille enrubannée. Mais comme pour être admis dans cette élite il le faut mériter, l'ambition ne désempare pas; tous veulent gagner le grade, et ils le gagnent.

Le couvent Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves inaugura, en 1914, pour tous indistinctement, y compris les soeurs, le *Trésor du Sacré-Coeur.* Une boîte discrète, gardée par saint Joseph, au bout du corridor, reçoit, sur de petits billets anonymes, tous les actes de vertu faits en l'honneur du Sacré-Coeur. Le dépouillement a lieu le premier venredi du mois. La Soeur Supérieure compte les actes par catégories,

---

Baptistine ayant perdu sa mère à l'âge de quatre ans, fut aussitôt placée par son père au couvent Saint-Joseph. Elle fit sa première communion le 6 décembre 1911. Sa dévotion à la Très Sainte Vierge était grande. Elle fut admise dans la chère congrégation, le 8 décembre 1913

Au mois de mars 1916, son père la prévint qu'il viendrait le reprendre au mois de juillet suivant, afin de l'emmener avec lui dans la forêt. Elle en fut désolée, et demanda à la Sainte Vierge de la prendre plutôt elle-même, car elle ne voulait plus quitter le couvent. Elle se portait très bien alors.

En avril, à la fin de la retraite annuelle, Baptistine écrivit sa résolution, que l'on trouva aux pieds d'une statue de Marie: "Vivre pure, pour plaire à la Sainte Vierge." Aussitôt après la retraite, la santé de l'enfant se mit à décliner, et aucun remède ne put enrayer lè mal mystérieux. Le 4 juillet, entourée de toutes ses compagnes, enfants de Marie, Baptistine reçut le saint Viatique et fit joyeusement le sacrifice de sa vie. Le matin du 13, elle communia pour la dernière fois. Dans l'après-midi, elle expira dans les bras de la Soeur Supérieure, en invoquant Marie et en baisant la croix de missionnaire du P. Duport.

afin d'en conserver le relevé dans un grand registre, copie de celui du ciel. Les billets sont déposés aux pieds du Sacré-Coeur pendant la messe, et la corbeille monte la garde d'honneur, toute la journée, devant le T. S. Sacrement. Après le salut, tout est brûlé, comme en holocauste. Trente-cinq mille sept cent dix-neuf sacrifices furent faits et déclarés, de décembre 1914, à mai 1915...

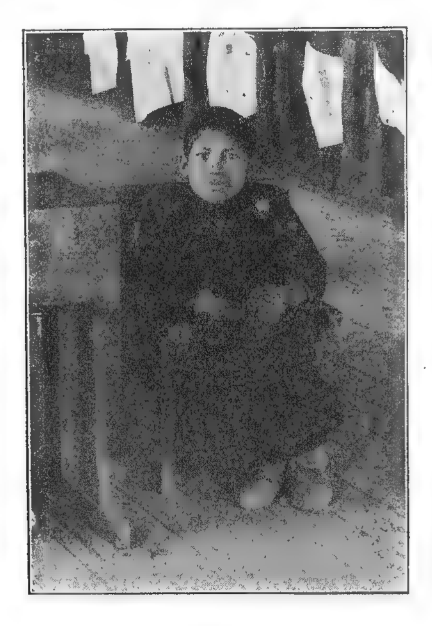


Les traits édifiants cueillis dans les couvents du Nord, et tous charmants de simplicité indienne, foisonnent. Chaque religieuse, chaque missionnaire, a les siens, et les raconte avec plaisir.

La belle gerbe qui se composerait à les glaner!

Il y a au couvent Saint-Joseph, depuis six ans, un petit sauvage de la tribu des Flancs-de-Chien, nommé Louis. Enfants, directeurs et directrices s'accordent à reconnaître, qu'il porte les marques d'une extraordinaire sainteté. Il arriva des bois assez vigoureux; mais la tuberculose des os se déclara. Peu à peu, il devint difforme, bossu, couvert de plaies, et ne put marcher qu'à l'aide de béquilles. Aujourd'hui la paralysie des membres inférieurs est complète. Deux de ses petits compagnons le portent sur sa chaise, d'une salle à l'autre. Quoique ce mal lui cause des souffrances très vives, jamais une plainte ne les trahit Pendant le pansement des plaies suppurantes qui cou-

vrent le malade, la sueur et les larmes jaillissent malgré lui, mais ses lèvres s'efforcent de sourire. Le Père supérieur lui apprenait un jour, qu'il venait de voir, dans une des loges du Fort, un petit garçon affligé de la même maladie :



LOUIS

—Oh, alors, fit Louis, il doit bien souffrir !

Ce fut le seul aveu de ses douleurs que l'on put surprendre. Le cher petit infirme unit ses souffrances à celles de Notre-Seigneur, sans perdre jamais ce point de vue. Avide d'entendre raconter la vie et la

passion de Jésus, il s'applique à faire la volonté de Dieu en tout, comme le divin Patient. La communion quotidienne est son bonheur. Sa figure paraît alors s'illuminer comme d'un rayon céleste. Très intelligent, et possédant parfaitement le montagnais, le français et l'anglais, il fait le catéchisme en ces langues, selon le besoin, aux nouveaux venus, et ses explications sont d'une clarté qui vient de plus haut que lui-même. Les sermons du P. Falaize sont pareillement répétés, développés, commentés. Ses condisciples le tiennent en une vénération dont il ne se doute pas. Selon toutes prévisions, lorsque ce que nous écrivons de lui sera au jour, Louis aura paru devant Dieu... Quelle consolation pour les Soeurs de Charité d'avoir formé un saint! Que fût devenu cet enfant, loin d'elles, dans la forêt?

En 1913, un jeune Montagnais, Pierre, mourait au couvent des Saints-Anges. Tous ceux qui le connurent se déclarent plus portés à l'invoquer qu'à prier pour lui. En 1909, étant encore dans sa famille, il fit une grave maladie. Ses parents, le croyant perdu, firent voeu de le donner aux Pères Oblats, s'il revenait à la santé. Son état changea si promptement que le fait fut considéré comme miraculeux.

Admis au couvent, il s'y montra aussitôt un modèle de piété et d'obéissance... Il retomba malade.

—Si je guéris encore, dit-il, je deviendrai Oblat

de Marie Immaculée.

—Que préfèrerais-tu cependant, lui demanda un petit compagnon, ou mourir, ou devenir Oblat?

- Mourir, parce que, même Oblat, je pourrais encore offenser le bon Dieu.

Un jour que la soeur infirmière l'engageait à prendre courageusement un remède très amer, il avala le tout, et dit:

—Quand ce serait plus mauvais, Notre-Seigneur n'avait pas mieux sur la croix.

Au cours d'une conversation avec le père, il lui fit cette question:

—Voit-on le bon Dieu, dans le purgatoire?

—Non, mon enfant, on l'entrevoit au jugement; puis on ne le voit plus qu'au ciel.

-Alors, moi, je ne veux pas aller dans le purgatoire; j'aime mieux souffrir plus longtemps sur la terre, et aller au ciel tout de suite.

Son voeu dut être exaucé, car il souffrit beaucoup. Après avoir eu, dans son agonie, comme une vision terrible qu'il essayait de repousser, sa figure redevint sereine et il expira doucement.

La Soeur supérieure de Providence, qui vient d'ensevelir une de ses orphelines, écrit cette note:

"Elle est belle, notre Julie. Elle semble sourire. Elle repose aux pieds de la Sainte Vierge, cette bonne Mère qu'elle a tant aimée. Que de fois, elle

passait des heures entières devant son autel, à la chapelle, même durant sa longue maladie! Que d'exemples édifiants elle laisse à ses compagnes. Jamais elle ne proféra une plainte; aucun nuage ne semblait assombrir son espérance. Elle était très charitable. Tous les soirs, avant de s'endormir, elle demandait à son bon ange de la protéger, et lui gardait une place sur son oreiller. A son chevet, elle avait écrit elle-même cette petite phrase: "La fréquente communion est le noviciat du ciel."

Le couvent du lac Athabaska admire en ce moment la grâce de Dieu, portant vers l'Eucharistie une petite sauvagesse de la tribu des Cris. (1) Cette enfant serait-elle plus précoce que Nellie, la *Violette du Saint-Sacrement?*... Elle fit sa première communion le 8 décembre 1915, à l'âge de deux ans et onze mois. On aurait pu l'admettre six mois plus tôt, car non seulement elle distinguait déjà le pain eucharistique du pain ordinaire, ce qui est la condition requise, mais elle possédait si bien les vérités essentielles du catéchisme, qu'ayant eu l'occasion de la question-

---

(1) Nous ne rapportons ce trait qu'afin de louer Notre-Seigneur, qui se plaît parmi les lys de l'enfance, d'avoir choisi les Soeurs de la Charité pour cultiver ses fleurs privilégiées du Mackenzie. Aucune mère de famille, nous le savons, ne s'en autorisera pour diriger ses petits enfants, si intelligents qu'ils lui paraissent, dans une voie que n'approuverait point le confesseur, seul juge du travail de la grâce dans les âmes.

ner alors, il nous fut impossible de surprendre dans ses réponses une seule contradiction.

Elle eut ses deux ans tout juste, au deuxième Noël de sa vie. On lui expliqua ce qu'étaient la crèche, les bergers, les mages; pourquoi les lumières, les décorations, autour du divin Enfant. Que faisait Christine? Elle allait droit devant le tabernacle, s'agenouillait, et récitait sa prière.

—Pourquoi, lui dit la soeur, ne te voit-on jamais à la crèche? Elle est si belle! Et toutes les autres pettites filles vont y voir le petit Jésus!... Toi, jamais.

—Mais, répondit-elle, là, le petit Jésus il vit pas. Ici, dans sa petite maison, il vit, et moi lui parle.

Elle n'eut de repos, que lorsqu'il lui fut permis de se lever pour assister à la messe. Pendant les bénédictions du T. S. Sacrement, elle fixe la sainte Hostie, et rien ne la distrait. Un soir cependant, au salut, elle babilla. La Soeur supérieure, saisissant cette occasion de l'humilier, vint chez les petites filles, durant la récréation:

—Christine n'a pas été sage du tout... Elle n'ira plus à la messe, ni au salut. C'est fini; elle restera au lit.

L'enfant ne répondit rien; mais dans ses yeux, levés sur son accusatrice, on voyait monter de grosses larmes Quelques moments après, les soeurs réunies à leur salle de communauté entendent de petits doigts



frapper à la porte. C'est Christine:

—Ma Soeur, voulez-vous pardonner? Sera bonne petite fille. Va emmener encore moi à la messe?...

Une après-midi qu'on l'avait oubliée, elle se mit à pleurer. Une soeur s'en aperçut:



CHRISTINE

—Voyons, qu'as-tu donc?

—Moi, toute seule!

—Mais non, mon enfant, Jésus est avec toi; il est partout.

La douleur fut calmée

L'un des jours suivants, Christine, traversant les salles, trouva la soeur, isolée à son tour :

— Toi, toute seule, ma Soeur ?

— Mais, oui.

— Mais non ! Le petit Jésus est avec toi. Il est partout...

Se hissant alors sur ses pieds, et atteignant de la main la poitrine de la soeur :

— Il est là, le petit Jésus. Il a venu dans ton coeur, à la messe !...

Enfin, le jour tant désiré arriva. Souvent elle avait échappé à la vigilance de ses gardiennes, et s'était faufilée jusqu'à la table sainte parmi les autres. Mais le père passait outre, et c'était chaque fois un chagrin !... Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, il s'arrêta, et déposa la blanche hostie sur les lèvres de cette innocence... Depuis lors, Christine ne vit plus que par la communion du matin, et pour celle du lendemain.

— Je l'aime mieux, mon coeur, depuis que le petit Jésus est là, dit-elle.

Le ciel laissera-t-il cet ange à la terre ? Des signes encore imprécis, mais inquiétants déjà, semblent indiquer que la petite âme serait bientôt mûre pour prendre son vol... Pie X, l'ami des enfants, la recevra, et le sourire du bon Pape ira aux Soeurs de la Charité de l'Extrême-Nord, qui donnent à Jésus ses petits frères des bois.

EPILOGUE

Cinquante ans...

Un demi-siècle a suffi à quelques apôtres dépourvus des forces du monde, tout semblables aux missionnaires de Galilée, pour faire lever la foi de Jésus-Christ dans l'immense désert païen, domaine séculaire de la mort, de l'Athabaska-Mackenzie.

Les premiers ont semé, les autres, récolté. Tous, apportant leurs épis au Maître de la moisson, lui redisent :

—*Les pauvres sont évangélisés.*

Parmi ces apôtres, apparaissent les Soeurs Grises de 1867. De ces vaillantes, quatre ont reçu leur couronne éternelle, deux survivent pour le *Jubilé* de la terre.

Ni Soeur Michon, ni Soeur Brunelle ne revirent la maison-mère.

Soeur Michon mourut à l'Hôpital du Sacré-Coeur de Notre-Dame de La Providence, le 23 octobre 1896, après vingt-neuf ans de travaux dans cette mission. Elle avait demandé en grâce de n'être point rappelée à Montréal, de peur de mourir loin de ses sauvages.

Sa mort fut douce comme sa vie: "Elle partit sans secousse, sans une minute d'agonie, la physionomie reposée, comme dans un sommeil"... "Ouvrière de la première heure du jour dans nos missions de l'Extrême-Nord, la dernière restée du groupe des fondatrices du Sacré-Coeur, elle est tombée au champ d'honneur, dans toute la fleur de la plus parfaite obéissance et de la plus filiale conformité à la sainte volonté de Dieu, laissant sa chère communauté tout embaumée du parfum de ses vertus religieuses"

Soeur Brunelle, décédée le 10 décembre 1908, au lac Athabaska, donna de sa vie apostolique vingt-six années à l'Hôpital du Sacré-Coeur, et quinze au couvent des Saints-Anges. Un cancer, enduré avec la résignation des prédestinées, eut raison de sa constitution robuste.

"...Tout est sombre chez nous; la salle de communauté est déserte; en y entrant, le coeur se serre: celle qui y demeurait n'est plus de ce monde. Il y a deux semaines, Sr Brunelle était encore là, à sa table de travail. Ici sont des livres sous presse; elle excellait dans la reliure; là des fleurs inachevées; elle les confectionnait si bien! Le raccommodage du linge était son occupation ordinaire. D'une scrupuleuse exactitude dans les plus petites choses, elle ne perdait pas une minute; tout était prévu, réglé dans sa vie. Enfin, elle était pour nous le modèle de la parfaite religieuse. Chargée de la sacristie et de la chapelle,

elle put à loisir satisfaire sa dévotion. Il nous semble la voir encore courbée pieusement au pied du tabernacle..."

Soeur Michon repose à Notre-Dame de La Providence, et Soeur Brunelle à Athabaska, au milieu de leurs chers enfants qui les ont précédées ou suivies au ciel. Sur leurs restes bénis, les soeurs vont prier souvent, reprendre courage parfois, et s'attacher plus fort à leur vocation. Les tombes sont les racines des coeurs.

Près de Mère d'Youville, à Montréal, furent déposées Soeur Saint-Michel des Saints, le 23 novembre 1909, et Soeur Lapointe, le 6 janvier 1911. Leur voeu de mourir au premier poste, parmi les sauvages, ne fut pas exaucé. L'obéissance, qui rappela Soeur Saint-Michel des Saints après vingt ans d'apostolat, et Soeur Lapointe après quinze, combla le mérite du désir par celui du sacrifice.

Plus près du Mackenzie, à Saint-Albert, une petite soeur, dont le joyeux esprit et le courage n'ont pas vieilli, sert encore le bon Dieu dans ses pauvres, c'est Marie-Domithilde Letendre. Les simples tertiaires franciscaines assistaient depuis longtemps les Soeurs Grises. A ce titre, Marie-Domithilde avait accompagné les fondatrices de 1867.

En 1889, un chapitre extraordinaire fut convoqué par la T. H. Mère Filiatrault, à l'effet de constituer, comme partie intégrante de la Congrégation des



SOEUR DOMITHILDE, EN 1917

En 1867, n'étant alors que tertiaire franciscaine, elle accompagna le groupe des fondatrices de l'Hôpital du Sacré-Coeur, à N.-D. de la Providence.

Soeurs de la Charité de Montréal, l'Association des "Petites Soeurs Auxiliaires". Jamais bénédiction plus féconde ne descendit sur les oeuvres de Mère d'Youville.

Petites soeurs auxiliaires, elles le sont si bien!

Petites: la modestie, l'humilité, la pratique des abnégations obscures, l'effort constant d'imiter les vertus des soeurs *vocales*, dont elles ne possèdent pas l'instruction, les rendent dignes enfants de la vénérable fondatrice. Elles sont *auxiliaires*, et auxiliaires puissantes, surtout aux missions du Nord. Les travaux manuels nécessaires, sans lesquels on ne subsiste pas, sont leur partage d'honneur. A leur fourneau, à leur jardin, à leur salle de couture, elles se sanctifient sans bruit, simplement. Elles ressemblent à nos bons frères convers Oblats. Ce sont des *soeurs*: Soeurs vocales et Soeurs auxiliaires sont pareillement Soeurs Grises par leur consécration religieuse, par leur habit à peu près semblable, par la croix sur leur poitrine, et surtout par la mise en pratique du testament de leur Mère commune: "Faites en sorte que l'union la plus parfaite règne parmi vous."

Dieu attendait les Petites Soeurs Auxiliaires pour susciter à l'Eglise d'admirables vocations indiennes et métisses. Cinq jeunes filles du Mackenzie sont religieuses, deux novices, et plusieurs postulantes. La première, Soeur Louis d'Athabaska, mourut, au dire unanime de son entourage, parée de son innocence bap-

tismale.

Marie-Domithilde est ainsi devenue "petite soeur auxiliaire", sous le nom de Soeur Domithilde.

L'un des douze apôtres fut réservé par Jésus à une longue vie. Il devait rester comme témoin des premiers temps, jusqu'à la propagation universelle de l'évangile... De l'une des cinq fondatrices, le divin Maître n'aurait-il pas dit :

—Celle-là, je veux qu'elle demeure, jusqu'au jour où la conversion de la nation à laquelle j'ai envoyé mes apôtres sera accomplie ?

Et *celle-là*, comme le disciple bien-aimé, ne peut-elle pas répondre aujourd'hui :

—De tout ce qui s'est passé, je rends témoignage ; et mon témoignage est vrai ?

La vénérée Mère Ward fut donc le "saint Jean" des premières religieuses du Mackenzie.

A ses sauvages de Providence, elle donna les vingt-cinq ans de sa jeunesse. A eux encore, ainsi qu'à tous les pauvres des Soeurs de la Charité, les vingt-cinq autres furent dévoués, car successivement maîtresse des novices, assistante de la T. H. Mère Générale, supérieure locale de l'Hôpital-Général de Montréal, provinciale, elle forma d'exemple et de parole, la légion des nouvelles missionnaires. Novices et professes ont lu, dans sa mémoire et dans son coeur, les leçons des temps apostoliques.



SOEUR WARD, EN 1917

La seule survivante des Soeurs fondatrices de
l'Hôpital du Sacré-Coeur
dont elle fut la deuxième supérieure, de 1881 à 1892

Qu'elle se réjouisse dans le Seigneur des grandes choses que le Tout-Puissant a faites par elle, et que Dieu multiplie ses jours, près de la première Mère des soeurs apôtres... N'a-t-elle pas écrit, en 1885:

"Notre poisson est si bon! Nous le mangeons de si bon appétit, que nous courons risque de mourir de vieillesse?"

Lorsque la Mère Ward alla visiter, et fortifier ses remplaçantes du Mackenzie, en 1906, le bonheur de *ses anciens* de Providence, devenus grands, et échelonnés sur son parcours, ne se contenait plus, dit-on; les petits enfants venaient voir de leurs grands yeux aimants, et saluer de leurs mains caressantes, la mère de leurs mères, leur "grand'maman". Cette fête la consola. Mais sa plus grande joie vint d'autre source: elle pouvait témoigner que les missionnaires des derniers temps n'avaient point dégénéré, et faire siennes les paroles de sa Supérieure Générale de 1898:

"Partout c'est le même zèle pour faire connaître, aimer et bénir le bon Dieu aux enfants; c'est la même charité auprès des orphelins, des vieillards et des délaissés: c'est le même dévouement, la même abnégation auprès des malades; c'est la même générosité dans l'acceptation des sacrifices multiples, résultant de l'éloignement et de l'isolement dans lesquels l'obéissance a placé ces ouvrières, pour accomplir leur apostolat de charité et d'amour; partout, en un mot, se reconnaît le cachet de notre sainte fondatrice."

Au-dessus de tels éloges, un seul se pouvait placer encore: celui du Pape. Nous l'avons.

S. G. Mgr Grouard raconte son audience de 1898

"Léon XIII me demanda combien j'avais de missionnaires, et je lui répondis, en lui donnant le nombre des pères et des frères. J'ajoutai:

—Nous avons aussi de bonnes religieuses qui élèvent les enfants du pays.

—D'où viennent-elles?

—Très Saint Père, ce sont des Canadiennes. Elles viennent de Montréal, de la communauté des Soeurs Grises, qui ont deux établissements dans le vicariat depuis un temps assez long, et d'autres viennent de la communauté des Soeurs de la Providence, de Montréal également; mais elles sont plus récentes.

Alors le Saint-Père me demanda comment elles faisaient pour vivre dans ce pays, si elles se portaient bien, etc.... J'eus à lui apprendre que ces bonnes soeurs ont à souffrir de grandes privations; qu'une d'entre elles, Soeur Galipeau, venait de mourir au Mackenzie. Le bon Pape, levant les yeux et les mains vers le ciel:

—Ces bonnes filles font le sacrifice de leur vie!... semblant dire: Que peuvent-elles faire de mieux? Dieu les récompensera!"

Le dernier mot de notre hommage aux Soeurs Grises missionnaires, expression aussi de notre hum-

ble souhait pour la belle Congrégation de la vénérable Mère d'Youville, sera celui de l'évêque Oblat qui les connut si bien, les ayant accueillies lui-même au Mackenzie, ayant été leur premier père, et ayant partagé toutes leurs joies et toutes leurs souffrances. Mgr Grouard répond à des voeux et promesses de prières, qui lui venaient de Montréal:

"Ma Très Révérende Mère,

Je vous suis très reconnaissant des bons souhaits que vous avez eu la charité de former pour moi et nos missions, et surtout des prières que vous et votre communauté voulez bien offrir au bon Dieu pour nous. Nous avons en tout temps besoin de la grâce de Dieu, il est vrai; mais pour moi, je ne l'ai jamais mieux senti que dans le moment présent, où je me trouve accablé de nombreuses et cruelles épreuves dont il serait trop long de vous faire le récit détaillé. Trois excellents frères noyés, un moulin à scie à vapeur détruit par le feu, etc. A peine ai-je le courage de dire: Que votre volonté soit faite!

Au milieu de ces peines, je dois vous dire que vos chères filles me donnent de vraies consolations. Elles sont bonnes religieuses, et fidèles à leurs devoirs. Leur oeuvre est saintement prospère. Puissiez-vous voir leur nombre se multiplier, et les nouvelles marcher sur les traces de leurs devancières!..."

APPENDICE

LISTE DES SOEURS GRISES DE MONTREAL, MISSIONNAIRES DE L'EXTREME-NORD

(PROVINCE DU MACKENZIE.)

1.—Anciennes missionnaires, décédées dans l'Extrême-Nord, ou transférées à d'autres postes, avec les dates de leur séjour aux missions du Mackenzie et de l'Athabaska.

Soeur	Lapointe,	(1867-1882)	Soeur	St-Pierre,	(1884-1908)
"	Ward	(1867-1892)	"	Columbine,	(1884-1889)
"	St-Michel des SS.	(1867-1891)	"	Beaudin,	(1887-1908)
"	Michon	(1867-1896)	"	Martin,	(1891-1899)
"	Brunelle	(1867-1908)	"	Séguin,	(1891-1901)
"	M. Domithilde	(1867-1885)	"	Galipeau,	(1893-1898)
"	Daigle,	(1872-1901)	"	Doucet,	(1896-1909)
"	Gauthier,	(1872-1875)	"	Pigeon,	(1896-1907)
"	Brochu,	(1875-1884)	"	Jobin,	(1899-1916)
"	Fournier,	(1875-1884)	"	McDougall,	(1900-1910)
"	Lemay,	(1879-1891)	"	De Lorimier,	(1900-1914)
"	Massé,	(1879-1899)	"	St-Elzéar	(1900-1913)
"	Ste-Angèle,	(1882-1912)	"	Généreux,	(1903-1906)
"	Boisvert,	(1882-1913)	"	St-Grégoire,	(1906-1915)
"	St-Charles,	(1884-1891)	"	Delorme,	(1908-1912)
			"	Grandin,	(1909-1912)

2.—Soeurs missionnaires actuelles, avec la date de leur arrivée.

Mère Léveillé, sup. prov.,	depuis	1914
Soeur Boursier,	"	1884
" Pinsonnault,	"	1892
" Dufault,	"	1900
" McQuillan,	"	1903
" Lachance,	"	1905
" St-Omer,	"	1907
" Ste-Albine,	"	1908
" Ste-Victorine,	"	1908
" Davy,	"	1908
" Laverty,	"	1910
" Girouard,	"	1911
" Lavoie,	"	1912
Soeur McGuirck,	depuis	1912
" St-Vincent de Paul,	"	1913
" St-Cyr,	"	1913
" Beaudry,	"	1914
" Fortin,	"	1914
" Verdon,	"	1914
" Gadbois,	"	1914
" Ste-Eugénie,	"	1915
" Latrémouille,	"	1915
" Olivier,	"	1916
" Ste-Rose de Lima,	"	1916
" Rouleau,	"	1916

3.—Petites Soeurs Auxiliaires:

Soeurs Yves, Eustache, Rogatien, Donatien, Denise, Didace, Honorine, Ernestine, Firmin, Pulchérie, Bruno, Julienne, Darie, Evariste, Xavérine, Sylvain, Cécilia, Noélia, Florestine, Damase.

* * *

LES SUPERIEURES DE CHAQUE MAISON DANS LA PROVINCE DE L'EXTREME-NORD.

L'Hôpital du Sacré-Coeur (1867)

Soeur Lapointe, (1867-1881) — Soeur Ward, (1881-1892) — Soeur Michon, (1892-1896) — Soeur Doucet, (1896-1906) — Soeur St-Grégoire, (1906-1915) — Soeur Ste-Eugénie, 1915.

Le Couvent des Saints-Anges (1874)

Soeur St-Michel des SS., (1874-1879) — Soeur Lemay, (1879-1891) — Soeur Martin, (1891-1899) — Soeur Ste-Angèle, (1899-1912) — Soeur Lavoie, 1912.

L'Hospice Saint-Joseph (1903)

Soeur Boisvert, (1903-1911) — Soeur Girouard, (1911-1916) — Soeur Olivier, 1916.

Fort-Smith (1914)

Mère Léveillé, supérieure locale et provinciale depuis 1914.

Fort-Simpson (1916)

Soeur Girouard, depuis 1916.

*
* *

OEUVRES DES SOEURS DE LA CHARITE DE L'HOPITAL-GENERAL DE MONTREAL (SOEURS GRISES)

1.—DIOCESE DE MONTREAL

1.—Dans la ville de Montréal.

A la maison-mère: 1. La crèche, contenant 210 berceaux; 2. L'école industrielle pour jeunes filles; 3. Le soin et l'entretien des vieillards et infirmes; 4. La visite et l'assistance des pauvres du dehors ; 5. Les étudiants ; 6. (depuis un an), le soin des soldats convalescents.

En dehors de la maison-mère, les Soeurs Grises ont à Montréal:

Trois hôpitaux, avec école de gardes malades; l'hôpital Notre-Dame, l'hôpital St-Paul et l'Institut Ophtalmique.— Trois salles d'asile ou écoles maternelles; Bethléem, Saint-Henri, Sainte-Cunégonde.—Une institution pour les aveugles à Nazareth, où les élèves reçoivent la formation morale et intellectuelle et sont dressés aux divers métiers qui leur permettent de subvenir à leur existence.—Cinq orphelinats: Saint-Patrice, Saint-Louis, Bethléem, Saint-Henri, Sainte-Cunégonde.—Deux patronages pour les jeunes filles: d'Youville et Killarney —Trois hospices pour les vieillards et infirmes : Sainte-Brigitte, Sainte-Cunégonde et Saint-Antoine de Bonsecours. -Une école ménagère à Saint-Joseph.

2. —En dehors de la ville, elles possèdent et dirigent :

Un orphelinat à Notre-Dame de Liesse.—Une ferme à Saint-Laurent.—Un hôpital à Saint-Jean.—Une école avec hospice pour les femmes âgées, à Saint-Benoit. — Trois hospices: Varennes, Chambly, Longueuil, pour les vieillards et les orphelins. Des pensionnaires y sont aussi reçus. De plus, les Soeurs y font la visite des pauvres et des malades à domicile, ainsi que de nombreuses veilles auprès des malades.

2.- DIOCESE DE VALLEYFIELD

Une école, la visite des pauvres et des malades à domicile et une ferme à Châteauguay.—Un hospice à Beauharnois pour les vieillards et les orphelins. Il y a aussi la visite des pauvres et des malades à domicile.

3.— DIOCESE DE MONT-LAURIER

Un sanatorium, à Sainte-Agathe des Monts.

4.—DIOCESE DE SAINT-BONIFACE, MANITOBA

A St-Boniface: une maison provinciale avec noviciat, un orphelinat et un hospice pour les vieillards, deux hô

pitaux avec école de gardes-malades: l'hôpital Saint-Boniface et l'hôpital Saint-Roch—Une école à Saint-Norbert.—Une école à Sainte-Anne des Chênes. — Une école à La Broquerie. — Une école pensionnat pour les sauvages, à Kenora. — Une école pensionnat pour les sauvages à Fort-Francis.

5.— DIOCESE DE WINNIPEG

Un orphelinat pour les garçons, à Winnipeg.—Une école à Saint-Vital.—Une école à Saint-François-Xavier.—

6.—DIOCESE DE REGINA

Une école industrielle, pour les sauvages, à Lebret.—Une école pensionnat pour les sauvages, à Lestock.—Un hôpital avec école de gardes-malades, à Régina.

7.—DIOCESE DE SAINT-ALBERT

Une école paroissiale à Saint-Albert. —Un orphelinat, une ferme et la visite des pauvres et des malades à domicile.—Il y a aussi à Saint-Albert une école pensionnat pour les sauvages des deux sexes et une école industrielle pour les garçons sauvages. — Un hôpital avec école de gardes-malades, à Edmonton.—Une école pensionnat pour les sauvages, au Lac La Selle.

8.—DIOCESE DE CALGARY

Un hôpital avec école de gardes-malades à Calgary.—Une école pensionnat pour les sauvages, à Dunbow.

9.—DIOCESE DE PRINCE-ALBERT

Un hôpital avec école de gardes-malades, à Saskatoon.

10.—VICARIAT APOSTOLIQUE DU KEEWATIN

Une école pensionnat pour les sauvages, au Lac La Plonge.

11.—VICARIAT APOSTOLIQUE DU MACKENZIE

Une école pensionnat pour les sauvages, avec hospice et hôpital pour les vieillards et infirmes, visite des malades à domicile et soin de l'église à Fort-Providence.—Mêmes oeuvres à Fort-Résolution, à Fort-Smith et à Fort-Simpson.

12.—VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA

Mêmes oeuvres que les précédentes à Athabaska.

***

Les Soeurs Grises de Montréal ont encore aux Etats-Unis:

1.—DIOCESE DE TOLEDO, E.-U.

Un orphelinat.—Un hôpital, avec école de gardes-malades.

2.—DIOCESE DE BOSTON, E.-U.

Un hôpital des incurables, à Cambridge.—Un orphelinat, à Lawrence, avec hospice pour les vieillards et visite à domicile.—Un patronage pour les jeunes filles, à Boston.

3.—DIOCESE DE SPRINGFIELD, E.-U.

Un orphelinat et une ferme, à Worcester.

4.—DIOCESE DE MANCHESTER, E.-U.

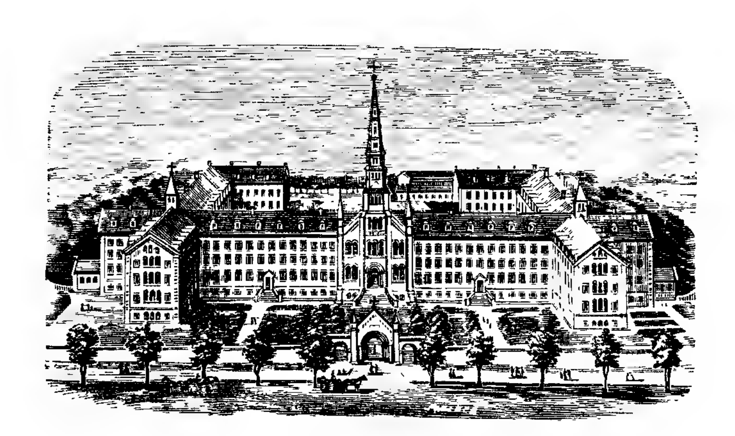
Un orphelinat, à Nashua.—Un hôpital, avec école de garde-malades, à Nashua.

5.—DIOCESE DE TRENTON, E.-U.

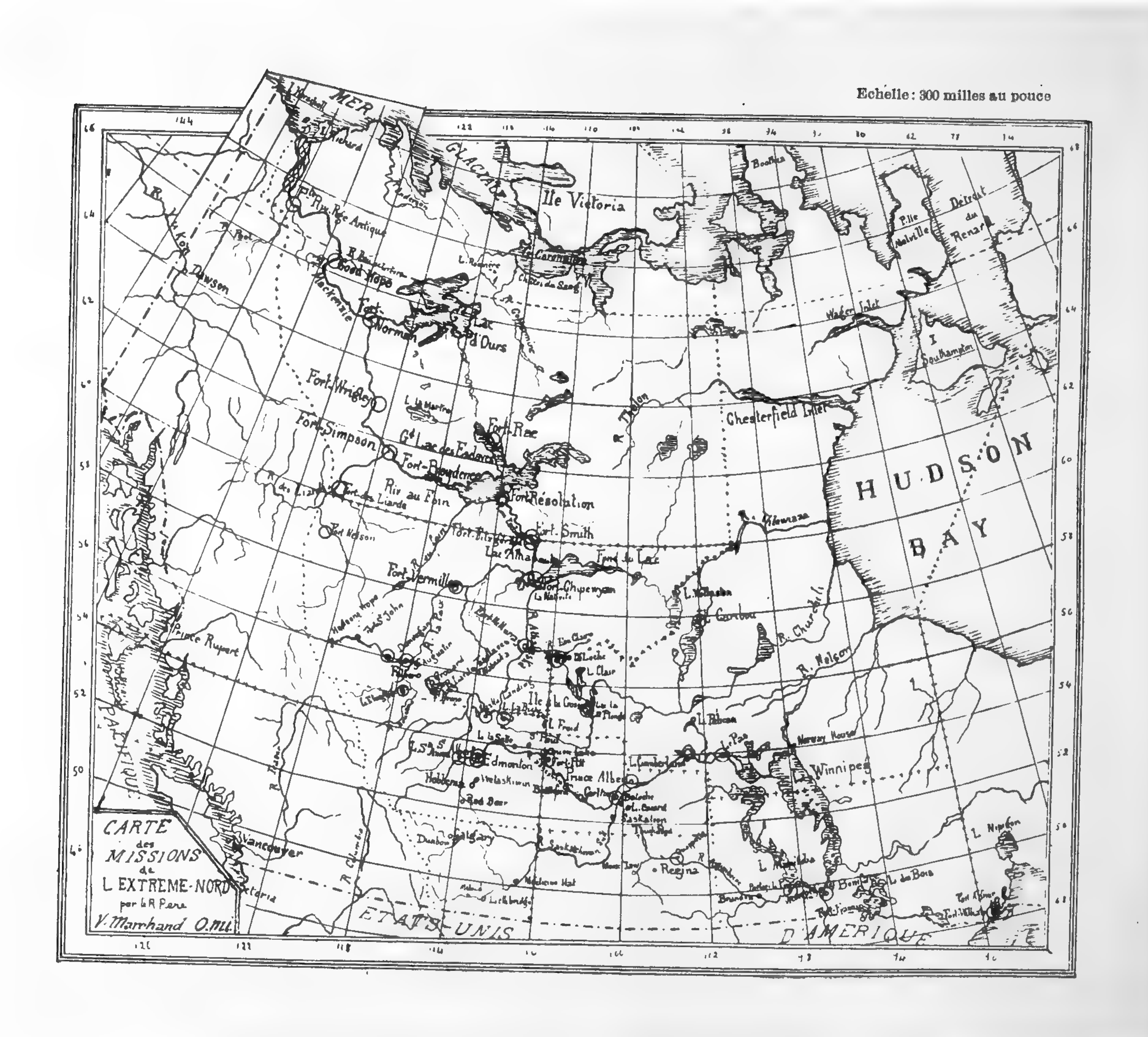
Un hôpital avec école de gardes-malades, à New-Brunswick.

6.—-DIOCESE DE FARGO, E.-U.

Une école pensionnat pour les sauvages, à Fort Totten.



MAISON-MÈRE DES SOEURS GRISES DE MONTRÉAL



Echelle: 300 milles au pouce
MER
GLACIALE
Ile Victoria
Détroit du Renard
P. Ile Melville
R. Yukon
Dawson
Good Hope
Fort Norman
Lac d'Ours
Fort Wrigley
Fort Simpson
Fort Rae
Gd Lac des Esclaves
Fort Providence
Riv. au Foin
Fort Résolution
Fort Smith
Fort des Liards
Lac Athabaska
Fort Vermillon
Fort Chipewyan
Fond du Lac
Chesterfield Inlet
Wager Inlet
I. Southampton
R. Thelon
HUDSON
BAY
R. Churchill
R. Nelson
Norway House
Winnipeg
Prince Rupert
Ile à la Crosse
Edmonton
Prince Albert
Calgary
Regina
Vancouver
Red Deer
R. Columbia
L. Manitoba
L. Nipigon
ETATS-UNIS
D'AMERIQUE
PACIFIQUE
CARTE
des
MISSIONS
de
L'EXTREME-NORD
par le R. Père
V. Marchand O.M.I.

TABLE DES MATIERES

Impr du "Droit" Ottawa





